

ALFRED DE VIGNY

# Daphné

(*Deuxième Consultation du Docteur-Noir*)

*ŒUVRE POSTHUME*

PUBLIÉE D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

FERNAND GREGH

*ÉDITION DÉFINITIVE*



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

# Daphné

ÉDITION DÉFINITIVE

*IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :*

40 *exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de* 1 *à* 40.

85 *exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de* 41 *à* 125.

---

ALFRED DE VIGNY

# Daphné

*(Deuxième Consultation du Docteur Noir)*

*ŒUVRE POSTHUME*

PUBLIÉE D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

FERNAND GREGH

*ÉDITION DÉFINITIVE*

QUATRIÈME MILLE





PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1929

# PRÉFACE

Dans l'admirable *Journal d'un Poète*, — ces *Pensées* d'un Pascal romantique, extraites des « petits cahiers » de Vigny et publiées par son exécuteur testamentaire Louis Ratisbonne, — le poète de *Moïse* fait allusion plusieurs fois à une œuvre en préparation pour laquelle il classe des notes sous la rubrique *Daphné*. Ces notes, dispersées dans le volume, sont, si nous avons bien compté, au nombre de cinq. Leur brièveté même nous permettra de les citer intégralement.

Dès la page 88 [1] nous lisons ces lignes :

DAPHNÉ. — Prouver qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner

1. Nos références, pour la préface et pour *Daphné* même, sont prises dans l'édition in-18, la plus récente, publiée par la librairie Ch. Delagrave.

quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit...

Puis celles-ci, page 98 :

DAPHNÉ. — Julien commence un poëme; dans les intervalles il dirige le monde et gagne des batailles.

Il donne le poëme à un de ses amis, Libanius, en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

Plus loin, page 104, nous trouvons cette note qui, on le verra par la lecture de *Daphné*, est essentielle :

DAPHNÉ. — Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. — Il sent qu'il est un fardeau et s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné.

Plus loin encore, page 107, se lit cette formule énigmatique :

DAPHNÉ. — Diviniser la concience.

Et page 108, nous trouvons enfin ce fragment :

DAPHNÉ. — Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la vitalité dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire.

Voilà comme il faut l'envisager.

Vigny, le lecteur s'en apercevra, n'a pas développé également les idées notées dans le *Journal;* mais le nombre de ces notes montre l'importance qu'il attachait à l'œuvre projetée. Il n'est guère de livre, même publié par lui de son vivant, dont le nom revienne plus souvent dans ses cahiers intimes.

Les cinq notes qu'on vient de lire contiennent tout ce que le public jusqu'à présent connaissait de *Daphné.*

Bien des admirateurs de Vigny se sont demandé ce que pouvait être cette Daphné mystérieuse, dont le nom mythique et fleuri répété dans le *Journal* illumine çà et là ces pages austères d'un sourire grec. Bien des commentateurs en particulier ont essayé de rattacher ce projet de Vigny à quelque pensée de lui déjà connue. L'un d'eux, récemment encore, construisait toute une *Daphné* hypothétique sur les fragments que nous venons de citer. Mais ces efforts, si ingénieux fussent-ils, étaient condamnés d'avance à rester vains. Une petite annotation du *Journal* au bas d'une

page, loin d'aider les fervents de Vigny dans cette hasardeuse tentative de divination, les dirigeait sur une fausse piste. A quelques lignes du manuscrit qui peuvent en effet créer une équivoque, l'éditeur du *Journal* avait cru comprendre que cette œuvre était un roman *dont Daphné serait l'héroïne*[1]. Il faisait erreur : on verra que Daphné n'était pas le nom d'une femme. Et cette erreur, répétée par les commentateurs de Vigny, viciait fatalement leurs interprétations anticipées.

*Daphné* demeurait donc toujours aussi mystérieuse. C'est cette œuvre que nous publions aujourd'hui.

*
* *

Elle est entièrement inédite.

Différentes causes en ont retardé jusqu'à ce jour l'apparition. Le gendre et exécuteur testamentaire de Louis Ratisbonne, M. Étienne Tréfeu, après avoir donné ses soins à l'édition définitive d'Alfred de Vigny, a estimé que le moment était venu de révéler la dernière œuvre demeurée inconnue du grand poète, et il nous a fait l'honneur de nous confier le soin

1. *Journal*, p, 88, note,

de l'éditer. Nous tenons à le remercier ici de nous avoir choisi pour cette belle tâche.

Déjà Louis Ratisbonne, voici longtemps, avait eu l'intention de faire paraître *Daphné*. Le manuscrit lui paraissant à bon droit trop précieux pour être livré à l'impression, il avait prié M. Tréfeu d'en prendre copie, ce que ce dernier avait fait avec toute l'attention scrupuleuse que méritait cette mission. Depuis lors, le manuscrit, par suite de diverses circonstances, s'est trouvé divisé; et nous savons qu'une grande partie des feuillets originaux a été recueillie pieusement par notre confrère M. Pierre Dauze, le publiciste et bibliophile bien connu.

Mais la copie du manuscrit autographe avait été faite par M. Tréfeu dans des conditions qui lui permettent de nous en garantir l'authenticité absolue. Et, d'autre part, il avait pu conserver par devers lui une partie du manuscrit original. Nous avons établi notre texte sur la copie de M. Tréfeu et sur la partie du manuscrit de Vigny restée en sa possession.

A notre tour, nous avons tenu dans nos mains, de longues heures, de longs jours, ces feuillets déjà vénérables, vieux de plus de soixante-dix ans, et pourtant admirablement

conservés, à peine jaunis seulement par l'âge, tout empreints encore de vie, parfois même pleins de ce désordre sacré qu'engendre l'inspiration ou le travail, tachés, barrés, raturés, tels enfin que Vigny pouvait les revoir au cours de ses longues veilles, lorsque, dans « ce calme adoré des heures noires » que célèbre *Stello*, il se prenait à les feuilleter et à les corriger. A notre tour, nous les avons compulsés et maniés, dans une familiarité qui nous émouvait toujours comme au premier moment, déchiffrant les leçons incertaines, assistant parmi les ratures à la naissance de l'idée, entendant parfois, si l'on peut dire, le bégaiement du génie, ému de songer que nous étions seul encore avec quelques rares personnes à connaître une œuvre considérable de l'auteur des *Destinées*, à être matériellement témoin de cette haute et noble pensée, plus ému de songer que là, sur ce papier que nous tenions et que d'un geste maladroit nous aurions pu déchirer, s'était posée la main d'un des plus grands poètes de France, la maigre et longue main qui avait écrit la *Mort du Loup*, la *Colère de Samson* et la *Maison du Berger*.

Cette partie autographe compte vingt et un feuillets détachés, de format dit écolier, cou-

verts d'une écriture élégante et noble, un peu aiguë, assez grêle, et qui, parfois, semblerait même presque féminine, n'étaient les *t* barrés énergiquement, les croix nettes et caractéristiques des *x*, les *S* majuscules très décidés dans leur forme particulière de crochets obliques, et çà et là certains *pleins* fort appuyés qui contrastent brusquement avec la minceur des *déliés*, avec « la spiritualité des formes grêles », et qui décèlent le caractère viril du soldat-poète.

Les pages du manuscrit ont été numérotées par Vigny lui-même, et semblent toutes préparées pour l'impression.

Même si nous n'avions pas ici le dernier état de sa pensée, nous sommes certain — sans quoi nous n'aurions pas assumé la tâche de l'éditer — qu'en publiant ce manuscrit nous augmentons la gloire de Vigny, cette gloire posthume qu'il espérait en compensation de celle qui lui avait été trop mesurée de son vivant, et qu'il appelait avec un modeste orgueil dans son dernier poème :

Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

A la veille du jour où l'œuvre de Vigny,

cessant d'être une propriété particulière, va entrer dans le domaine collectif de la nation, nous croyons que *Daphné*, selon sa propre expression, va susciter un nouveau « flot d'amis » pour cette œuvre entière. Car ce livre du grand poète, en même temps qu'il ajoute quelques très belles pages à celles que nous connaissons de lui, fait apparaître encore et invite à constater de nouveau combien sa pensée si tranquillement hardie fut profonde et même prophétique.

*
* *

Où vient se placer *Daphné*, en cette œuvre d'Alfred de Vigny?

On se rappelle que dans *Stello*, paru en 1832, Vigny mettait aux prises pour discuter de morale et de philosophie deux interlocuteurs, Stello et le Docteur Noir, qu'on pourrait appeler, d'un mot fameux de Renan, les deux lobes de son cerveau, et qui représentent l'un l'enthousiasme, l'autre la critique, l'un le sentiment, l'autre le raisonnement. *Stello* porte en exergue : *Les Consultations du Docteur Noir, Première Consultation.*

D'autre part, dans le *Journal d'un Poète,*

Vigny note le projet d'une *troisième Consultation,* consacrée aux hommes politiques, et d'une *quatrième,* consacrée à l'idée de l'amour. Il manquait donc jusqu'à présent la deuxième Consultation du Docteur Noir.

Cette deuxième Consultation du Docteur Noir, c'est *Daphné*[1].

*Daphné* est en effet la suite directe de *Stello :* les deux interlocuteurs de *Stello* sont les deux interlocuteurs de *Daphné;* des allusions à la conclusion de *Stello* sont faites dès les premières pages de *Daphné,* comme pour relier le commencement d'un livre à la fin de l'autre; enfin les deux livres sont composés de la même façon : dans *Daphné,* comme dans *Stello,* au cours d'une conversation entre Stello et le Docteur Noir, vient s'insérer une partie de narration relative au sujet posé d'abord dans le dialogue. Le sujet de *Stello,* c'est la condition du poète dans la société, quel que soit le gouvernement, monarchie absolue, monarchie constitutionnelle, ou démocratie. *Daphné,* dont le sujet pourrait être approxi-

1. A vrai dire, avant même d'avoir terminé *Stello,* Vigny avait fait d'abord le plan d'une deuxième Consultation relative au suicide. Mais le poète, nous dit une note du *Journal,* avait renoncé à cette consultation où l'on eût pu voir une sorte de justification du suicide.

mativement résumé dans cette interrogation : « Que faut-il enseigner aux hommes pour les rendre heureux? » traite de la condition du prophète religieux, ou *théosophe*. La seule différence entre les deux livres au point de vue de la composition est que, dans *Stello*, il y a plusieurs récits, et qu'il n'y en a qu'un dans *Daphné*[1]; en outre, dans *Stello*, c'est un des interlocuteurs, le Docteur Noir, qui fait ces récits, tandis que, dans *Daphné*, la partie narrative est contenue en un manuscrit ancien que lisent ensemble les deux amis.

Le fait que *Daphné* est la suite directe de *Stello*; la comparaison des écritures de Vigny à différentes époques; le parti que Vigny tire, au début, d'un événement, sans doute récent du règne de Louis-Philippe, le sac de l'Archevêché, arrivé en février 1831 ; tel passage, à la fin, où il est fait allusion à Lamennais et à ses *Paroles d'un Croyant* publiées en 1833, nous font estimer que *Daphné* n'a pas été écrite par Vigny très longtemps après la publication de *Chatterton* et de *Servitude et Grandeur militaires*, qui ont tous deux

1. Et encore, on verra dans notre post-scriptum que le livre qui est devenu *Daphné*, devait, primitivement, aussi comporter trois récits.

paru en 1835. C'est l'époque de Vigny, on ne peut dire la meilleure, puisque son génie est allé s'amplifiant à la fois et s'épurant presque sans trêve, et puisqu'il a atteint sa cime lyrique, la *Maison du Berger*, quelque dix ans plus tard; mais c'est l'époque de son plein épanouissement et de sa relative fécondité, avant que sa mélancolique destinée le desséchât et le stérilisât un peu, en le frustrant au profit de rivaux plus heureux d'une gloire pourtant bien méritée.

Ces conversations entre le Docteur Noir et Stello, au début et à la fin de l'œuvre symétrique du commencement, d'une part, et, d'autre part, le vieux manuscrit, constituent les deux parties de *Daphné*, très nettement différentes, et d'inégale longueur.

La première et la plus courte nous montre d'abord un Vigny réaliste, et même par endroits presque naturaliste, assez imprévu et savoureux. A certains moments on croirait même entendre d'avance parler un ouvrier des *Misérables*. Et toute l'âme de Vigny, cette âme gravement ardente, se révèle dès les premiers propos de Stello, dès l'interrogation fiévreuse qu'il jette : « Où est le Maître ? où le

Législateur, où le Demi-dieu, où le Prophète? » interrogation qui, par une coïncidence émouvante, rappelle le cri que lançait, vers la même époque, un jeune homme de génie dans *Rolla* :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?

Tout cet exorde de *Daphné* est d'ailleurs, — rencontre à signaler, — écrit dans une manière un peu apocalyptique qui, *mutatis mutandis*, est aussi celle de Musset au commencement de la *Confession d'un Enfant du Siècle*. Il y aurait à déterminer si, chez Vigny et chez Musset, ce style métaphorique et « monté » ne serait pas imité des bibliques *Paroles d'un Croyant* qui, nous l'avons déjà dit, avaient paru en 1833 avec un succès prodigieux.

Si ces premières pages sont déjà intéressantes, belles même par endroits, on peut dire admirable sans exagération le long passage, qu'on trouve plus loin, relatif à Héloïse et Abailard. Vigny — au sortir de quelle lecture? d'un essai de Victor Cousin peut-être[1]? — ouvre là une digression inattendue, mais qui, jaillissant avec une force irrésistible,

1. L'*Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard* par Victor Cousin est précisément de 1836.

nous offre quelques-unes des pages les plus étonnantes non seulement de *Daphné*, mais de toute son œuvre. C'est une apostrophe soudaine, étrange par sa brusquerie, éloquente, et comme haletante, à Héloïse, l'amante d'Abailard, — apostrophe mise dans la bouche de Stello, mais où l'on sent que c'est Vigny qui parle, qui crie du fond de son cœur passionné. Il y a là quelques lignes qu'on peut compter parmi les plus chaudes de notre littérature, et qui font penser aux nerveux sanglots de Michelet. A travers l'histoire des deux amants Vigny conte, on le sent, un événement de son propre cœur. En Héloïse ne revoit-il pas parmi des souvenirs ardents Mme Dorval, la grande aventure de sa vie? Il devait être en pleine passion quand il a écrit ces pages brûlantes d'intellectuel amoureux. Et cela aussi peut aider à établir l'époque de la composition de *Daphné*. Les amours de Vigny et de Mme Dorval ont duré, croit-on, de 1832 à 1838.

La seconde partie de *Daphné* est de beaucoup la plus considérable et la plus belle. Elle est même, nous ne craignons pas de le dire, souvent égale à ce qu'il y a de plus admirable dans Vigny, et capitale, pour l'importance de

la pensée, dans l'œuvre du grand poète philosophe. Comme on a pu le deviner par les quelques notes du *Journal* que nous avons citées au début, Vigny, dans le « vieux manuscrit » intercalé parmi les colloques du Docteur Noir et de Stello, n'a écrit rien de moins qu'un très complexe et très complet *Julien l'Apostat*.

Il avait été de tout temps attiré par cette figure de Julien, cette figure noble et triste avec je ne sais quoi de trouble, qui a tenté au XIXe siècle tant de peintres d'âmes, entre autres, et non le moindre, Ibsen dans cet *Empereur et Galiléen* qui est le centre de son œuvre. Peu de héros en effet sont plus intéressants que ce jeune philosophe, neveu de Constantin, échappé à la mort qui frappe tous les siens y compris son frère Gallus, jeté ensuite en Gaule au milieu d'une guerre terrible contre les Francs qu'il est chargé de repousser, bientôt proclamé Auguste, malgré lui, par ses légions victorieuses, puis appelé au trône par son propre rival, Constance agonisant, et qui alors entreprend de restaurer le paganisme dans un monde déjà aux trois quarts chrétien, — pour s'en aller mourir inopinément, au bout de deux années de règne, dans une lointaine expédition contre les Perses, à l'âge de

trente-deux ans. Julien, c'est une sorte de Marc-Aurèle, marqué d'un signe fatal, plus inquiet encore, et plus malheureux : c'est comme un Marc-Aurèle romantique. Il n'est pas étonnant qu'il ait fasciné le stoïcien du Cénacle.

M. Lauvrière[1] cite de Vigny ce mot révélateur à propos de Julien : « Il a été l'homme dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire. »

Dès l'âge de vingt ans — comme nous l'apprend une note du *Journal* — Vigny avait consacré à son héros favori une tragédie qu'il avait brûlée ensuite. Devenu romantique, et délaissant, pour traiter ce grand sujet, la tragédie surannée, il créa par un mouvement de son esprit naturellement original une formule neuve, qu'on pourrait appeler le roman historique par lettres.

Des quatre lettres qui composent la majeure partie de *Daphné*, la première et la quatrième sont les plus importantes; les deux lettres intermédiaires sont de simples billets annonçant des nouvelles, de brèves et saisissantes dépêches de reportage. Mais dans les

1. *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, Paris, 1909. Cf. également les belles études de M. Ernest Dupuy sur le grand poète.

deux lettres extrêmes les belles scènes et les passages magnifiques abondent, et l'on ne sait ce qu'on en doit admirer le plus, de la pensée si riche et si libre, qui tire de l'histoire de Julien un enseignement encore actuel; ou de la forme qu'en dépit de rares imperfections distinguent les qualités les plus hautes de Vigny : la noblesse non cherchée, la pureté dense de l'expression, et surtout cette clarté blanche, égale, sans étincelles, qui rend son style semblable, moins à une flamme éclatante et changeante, qu'à une lampe d'albâtre où brûle une lumière intérieure.

Dans ces lettres, Vigny apparaît nettement un précurseur. Maintes fois, en le lisant, on pense déjà, pour le pittoresque, au Flaubert de *Salammbô* et de la *Tentation*, pour la grâce alexandrine et pour la délicatesse avec laquelle la « couleur locale » est posée çà et là, à l'Anatole France de *Thaïs*, pour le savoir et l'amplitude de l'intelligence, au Renan des *Dialogues philosophiques*. Et il n'a lui-même qu'un précurseur, celui de tout le siècle, le grand inventeur de beaucoup de nos formes littéraires, l'Homère du romantisme, Chateaubriand, surtout le Chateaubriand des *Martyrs* qu'il imite à plusieurs reprises.

Toute la conversation de Julien et des initiés où se débat le sort du paganisme, toute l'histoire si habilement fragmentée et si nuancée de Julien, plus loin le discours de Libanius qui est le cœur de l'œuvre et où le porte-paroles de Vigny découvre sa pensée sur les dogmes nécessaires, enfin ce beau symbole de la momie où les religions sont comparées au cristal qui couvre et garde le corps sacré de la morale, tout cela mérite d'être célèbre. La pensée et l'art même de Vigny prennent ici quelque chose d'auguste. On sent dans ces entretiens passer le vent des grands problèmes, ce vent des hauteurs un peu glacé mais sublime, qui circule dans toute l'œuvre de Vigny, et qui est comme l'atmosphère nécessaire à sa fière Muse.

*
* *

Il est inutile d'insister sur le profond intérêt historique que présente cette biographie morale de Julien. Derrière le jeune empereur, comme une toile de fond, le tableau de l'empire, déchiré à l'intérieur par la guerre religieuse, harcelé à l'extérieur par les premières hordes barbares, n'est qu'indiqué, mais par la main d'un maître. Vigny, un des écrivains qui ont le

plus vraiment *pensé* au XIXe siècle, esprit à la fois vaste et aigu, génie intelligent, si on peut risquer cette alliance de mots qui n'est pas un pléonasme, a profondément compris et exprimé ce que cette heure crépusculaire du monde eut de pathétique et de grandiose.

Nous n'avons pas ici à examiner si son Julien est celui de l'histoire; mais il semble bien que Vigny ait devancé les conclusions des historiens les plus récents, résumées par Gaston Boissier dans la *Fin du Paganisme.* Ce dernier montre que Julien n'était pas un libre penseur, comme on se l'imagine généralement, mais au contraire un païen mystique. Or, le Julien de Vigny, s'il ne croit pas aux dieux de l'Olympe, ainsi que le lui dit hardiment Libanius, n'est pas pour cela un incroyant. Il adore le Soleil-Roi. C'est un adepte de la théurgie qui sacrifie à Jupiter par politique. En tout cas, ce Julien est fort vraisemblable; il « se tient » admirablement, il est dressé en pied, il vit.

Mais l'intérêt historique, si grand soit-il, n'est pourtant pas l'intérêt principal de *Daphné*, l'intérêt philosophique de l'œuvre est plus puissant encore. Car *Daphné*, en narrant l'aventure symbolique de Julien l'Apostat, traite le pro

blème qui, au point de vue pratique, domine toute la philosophie : celui de la morale. L'arrière-fonds de la pensée de Vigny dans *Daphné* tient en cette phrase de Libanius : « ... il est une force plus jeune et plus grande qui consiste à comprendre la divinité, l'immortalité de l'âme, la vertu et la beauté sans le secours grossier des symboles » : il veut dire ici des dogmes religieux considérés comme des symboles de ces idées universelles. C'est la morale stoïque qu'il rêverait de voir régner sur le monde. Ce qu'il voudrait, c'est ce que formulait une note du *Journal* que nous avons citée au début et qui maintenant s'éclaire : c'est *diviniser la conscience,* c'est-à-dire élever à l'absolu les postulats du cœur, remplacer par la voix intérieure le commandement divin, instituer une morale qui se passe de religion. Par là *Daphné* se rattache à tout le lent effort de Vigny, qu'a bien montré entre autres M. Lauvrière, pour trouver un fondement laïque de la morale. Vigny en quelque façon est le Kant du romantisme; seulement il a remplacé le *devoir* du vieux philosophe rigide de Kœnigsberg par l'*honneur* cher à l'aristocrate militaire qu'il était profondément. Mais lorsqu'il écrivit *Daphné,* il n'était pas encore parvenu à ce point de pur

stoïcisme. Ainsi que Libanius désabusé, il acceptait encore la religion pour sauver la morale : il était, comme on dirait aujourd'hui, *pragmatiste*.

L' « actualité » de *Daphné* n'a pas besoin d'être démontrée, s'il n'est pas de problème plus vital aujourd'hui que le problème de la morale indépendante. Diviniser la conscience, c'est encore ce que nous voulons, et nous n'arrivons pas plus à le faire, ce semble, que Libanius. La morale laïque ne s'est pas encore constituée de façon solide et indéniable. Nous aussi, à ce moment de l'histoire universelle peut-être symétrique de la décadence romaine, à cette heure où, malgré les efforts de quelques belles âmes analogues à celle de Julien, le dogme va s'affaiblissant, nous aussi nous paraissons bien, en dernière analyse, pris dans le même dilemme que les Romains du IVe siècle : ou la foi, ou l'anarchie. Sans la foi, la morale croule, car nous ne pouvons, jusqu'à présent du moins, concevoir de morale autre que mystique : une morale n'existe pas sans impératif, et un impératif rationnel n'en est pas un, puisqu'il est discutable. Mais, d'autre part, il est difficile aux Européens d'aujourd'hui, comme aux Romains grécisés du temps de

Julien, d'avoir foi dans les dogmes à l'égal des peuples jeunes. Certains d'entre nous, comme le Julien de Vigny, prêchent cette foi aux autres sans la sentir en eux-mêmes. A ceux-là s'adressent directement les paroles de Libanius : « J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. » Et plus loin : « Les hommes les plus vulgaires ont un sentiment de la vérité. Ils pensent que les dieux sont usés, que nous n'y croyons plus. » Ces restaurateurs du culte laissent aussi, selon une image frappante de Vigny, passer sous les draperies sacrées leurs pieds de philosophes. Julien est vaincu finalement, et ne peut qu'être vaincu. — Nous faudra-t-il donc à notre tour, comme Libanius, n'espérer qu'en les Barbares?

Espérons plutôt que la vie, entre les deux chemins que nos chétifs compas voudraient lui tracer, finira par ouvrir sa grande route. Espérons qu'on parviendra à édifier, plus tard, cette morale purement humaine qui nous paraît encore impossible, — ou plutôt à créer, comme le voulait Auguste Comte, une religion de l'humanité, une mystique de la Vie : c'est à quoi philosophes, savants et artistes nous pouvons

déjà nous employer. — Mais peut-être aussi Libanius aura-t-il raison jusqu'au bout; peut-être (car tout est possible dans l'infini de l'histoire où les siècles sont des jours), peut-être une nouvelle religion viendra-t-elle dans quelques centaines d'années tout reprendre et tout recommencer. L'Asie, matrice des dieux, n'est pas encore épuisée : le babisme et le béhaïsme, avec leur messie torturé, l'ont prouvé récemment. Et sans aller chercher si loin, de l'immense et jeune Russie, à la fois raffinée et barbare, à l'âme merveilleusement artiste et aux mœurs encore toutes primitives, de la Russie qui en est au XVI[e] siècle, et qui a même produit en Tolstoï l'ébauche d'un autre Luther, peut nous venir un jour une sorte de protestantisme de l'orthodoxie, un évangélisme rajeuni qui conquière l'Europe et la renouvelle.

Quoi qu'il en soit, à ceux qui, effrayés, se rejettent dans la vieille foi de nos pères; à ceux qui se tiennent sur la porte du temple, un pied déjà passé le seuil, mais la figure tournée vers le dehors; à ceux qui, ne croyant pas, veulent, pour des fins sociales et nationales, convertir les autres; à ceux qui, d'un cœur sincère et d'un esprit libre, ne se lassent pas de chercher

la vérité; à ceux mêmes qui s'adressent aux mystères auxquels était initié Julien et qui, par delà Rome et la Palestine, demandent ses rêves à la grande Inde mystérieuse, à tous ceux-là Vigny dans *Daphné* apporte quelque chose : c'est ici un aliment rare, un aliment de la pensée, et de l'âme même.

*
* *

Quelques mots, pour terminer, sur cette édition. En ce qui concerne l'orthographe et la ponctuation, après y avoir mûrement réfléchi, nous avons traité le texte comme un texte contemporain, ou, plutôt, comme l'aurait traité le prote si cette œuvre avait paru du vivant de Vigny.

L'orthographe et la ponctuation du manuscrit sont des plus capricieuses. La ponctuation en particulier n'obéit à aucune règle. Elle est complètement asymétrique; elle pèche le plus souvent par défaut, et soudain par excès. C'est la ponctuation d'un penseur plus attentif à l'idée qu'à la forme, et d'un nerveux pour qui la virgule ou le point est un geste de la pensée plutôt qu'un signe logique. Comparez à

cela l'impeccable ponctuation de Victor Hugo, artiste amusé par les règles usitées en la matière, et, comme le révèlent ses lettres à l'éditeur Lacroix, inventeur dans l'art de jouer des signes et de leur faire rendre le maximum d'effet. On voit à cette seule différence la différence des deux esprits.

Moins irrégulière que sa ponctuation, l'orthographe de Vigny l'est pourtant aussi. Elle est souvent surannée, même pour son époque. Elle garde maintes formes du XVIII<sup>e</sup> siècle, telles que *tems*, *loix*, *crystal*, *appercevoir*, *aggrandir*, *satyrique*, *acqueduc*, etc. qui déjà de son temps étaient désuètes.

Une particularité de cette orthographe, c'est le nombre de majuscules que Vigny prodigue aux substantifs communs, dans sa prose plus encore que dans ses vers : habitude d'un esprit qui personnalise les abstractions, et qui n'est pas ennemi d'une certaine pompe.

Pour montrer à quel point le seul caprice du moment gouverne l'orthographe et la ponctuation de Vigny, prenons au hasard un feuillet original, par exemple le feuillet 105 du manus crit. A la quatrième ligne nous lisons cette phrase que nous reproduisons textuellement : *je pensai que Paul avait parlé avec trop d'au-*

*dace à un homme tel que Libanius et je m'effrayai pour lui mais voyant Libanius sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience*, etc.

Nous trouvons en tout une seule virgule pour cette phrase assez longue. En outre le premier mot de la phrase, qui dans le texte vient pourtant après un point, commence par une petite lettre.

Un peu plus bas, même feuillet, Vigny écrit : *je n'avais fait, comme il le dit que saisir mon ciseau et mon marteau*, etc. — ne mettant qu'une virgule et omettant l'autre. Les exemples de pareilles irrégularités seraient, dans le manuscrit, innombrables.

Devions-nous respecter l'orthographe et la ponctuation de Vigny jusque dans leurs hasards, jusque dans leurs fautes? Nous avons hésité, pris d'un scrupule, et nous avons fini par estimer que non. Notre premier devoir était de faire entrer le public de plain-pied dans la pensée de Vigny, de ne pas dresser devant son œuvre une barrière qui en défendît l'accès. Or, avec sa ponctuation, certaines phrases un peu longues eussent été presque inintelligibles.

Nous avons eu la bonne fortune de consulter le manuscrit de *Servitude et Grandeur*

*militaires*. La ponctuation y est pour ainsi dire inexistante. Et pourtant elle est normale, excellente même, dans le volume. Elle y a été mise par le prote. Nous avons fait de même ici. Mais nous tenons à le dire loyalement.

Enfin nous avons placé avec discrétion au bas des pages des notes historiques et géographiques, quand elles nous paraissaient absolument nécessaires pour l'intelligence du texte.

Nous serions trop heureux de nous être donné quelque peine dans cette tâche d'éditeur un peu insolite pour un poète, si nous avions par là contribué, comme nous l'espérons, à accroître encore la renommée du grand Vigny, à peu près méconnu de son vivant, mais dont la figure ne cesse de s'éclairer depuis sa mort, — de ce saint de l'art qui par sa vie douloureuse et recluse est notre Beethoven, et qui de plus en plus nous apparaît, comme à tous ceux qui fréquentent son œuvre et qui pénètrent sa pensée, à la fois l'un des plus purs poètes et le plus profond de la langue française.

15 juin 1912.

FERNAND GREGH.

## POST-SCRIPTUM

Cette préface, qui précédait la publication de *Daphné* dans la *Revue de Paris* (15 juin, 1er juillet et 15 juillet 1912), avait paru depuis quatre mois, quand M. Tréfeu m'a transmis une liasse de documents fort importants, qu'il a tardivement retrouvés, et qu'on pourra lire en appendice à la fin de ce volume. Ces documents ne sont autre chose que des notes concernant *Daphné*, écrites par Alfred de Vigny lui-même, ainsi que l'atteste l'en-tête : « *Pour M. Ratisbonne, Extrait du carton* Δάφνη. *Principaux plans et documents pour l'histoire de la deuxième Consultation.* » Ces notes avaient été recopiées, du vivant de Louis Ratisbonne par M. Tréfeu, sur le manuscrit de Vigny qui depuis lors est passé en d'autres mains.

Elles constituent comme un fragment inédit du *Journal d'un poète,* et apportent tant

et de si intéressants renseignements sur *Daphné*, que nous ne pouvons que déplorer de ne les avoir pas eues plus tôt entre les mains.

Sur plusieurs points elles confirment les hypothèses que nous avions émises dans la préface : notre supposition était exacte, par exemple, en ce qui concerne la place de *Daphné* dans les Consultations du Docteur Noir. Nous avions vu en *Daphné* la deuxième de ces Consultations. Or les notes de Vigny, que nous ignorions alors, donnent à *Daphné*, on vient de le voir, ce titre exprès.

Sans doute encore, pour la date, nous avions eu la chance de deviner juste. Nous avions induit que *Daphné* n'avait pas dû être « écrite par Vigny très longtemps après la publication de *Chatterton* et de *Servitude et Grandeur militaires* qui ont tous deux paru en 1835 ». Or le premier feuillet des notes de Vigny porte cette date : « Janvier 1837. »

Mais ce que nous ne savions pas, ce que révèlent ces documents nouveaux, et qui leur donne un prix inestimable pour les fervents de Vigny et les amis des lettres françaises, c'est que *Daphné* devait venir s'insérer dans le vaste plan d'une œuvre que

Vigny a rêvé toute sa vie d'écrire et qu'il n'a pu mener à bonne fin. Il ressort en effet des notes de Vigny que *Daphné* proprement dite, c'est-à-dire cette sorte de biographie morale de Julien l'Apostat, n'était dans sa pensée qu'un épisode, le plus considérable il est vrai, d'une œuvre à triple action, — les deux autres épisodes devant être consacrés à Mélanchton et à Rousseau, l'un et l'autre considérés comme des continuateurs de Julien à travers les siècles[1]; — et que cette œuvre à triple action était elle-même impliquée dans un roman moderne successivement intitulé par Vigny *Samuel*, *Emmanuel* et *Christian*[2], roman narrant la vie d'un réformateur religieux qui veut faire le bonheur des foules et qui périt dans sa tentative. « Ce livre, dit une des notes de Vigny que nous reproduisons à l'appendice, est un roman imaginaire qui renferme trois romans historiques. » Le roman imaginaire désigné ici est *Samuel* (ou *Emma-*

1. Cf. cette note de Vigny qu'on trouvera plus loin : « Mélanchton prit un livre intitulé *Daphné* et y écrivit : « Nous sommes tes seconds Ariens, ô Christ! Seigneur Christ! — Pauvre Julien!... » J.-J. Rousseau prit *Daphné* et y écrivit : « — Ah ! Julien, je ferai comme toi, contre- « révolutionnaire que je suis. » Il se tue. »

2. Et même *François*, comme on le verra dans les notes.

*nuel*, ou *Christian*); les trois romans historiques devaient avoir trait à Julien (celui-là est *Daphné*), à Mélanchton et à J.-J. Rousseau. Et c'est cet ensemble qui devait constituer la deuxième Consultation du Docteur Noir. L'œuvre eût été, si l'on peut dire, à triple étage, le dernier étage étant lui-même triple.

Une autre note de Vigny répète ces renseignements en les précisant. « *Emmanuel* aura trois actions dans trois siècles différents mais à des époques de fièvre religieuse, et une quatrième fable enveloppera comme un cadre les trois fables premières. Dans ce cadre sera la destinée d'Emmanuel qui se passera sous les yeux de Stello et du Docteur Noir.» Le plan, si compliqué soit-il, apparaît donc très nettement. Celui de *Stello* et de *Servitude* ne l'est d'ailleurs pas beaucoup moins. Et la complication est parfois la condition de la complexité. Remarquons en passant cette idée d'une œuvre en quelque manière *cyclique*, ce grand vol d'oiseau sur l'histoire de l'humanité que Vigny se proposait d'accomplir, en passant de Julien à Mélanchton, de Mélanchton à Rousseau, de Rousseau à son époque; — voyage dans les temps qu'au

même moment tentait à sa façon Lamartine (de qui les deux grands poèmes, la *Chute d'un ange* et *Jocelyn,* sont le premier et le dernier chaînon d'une série de poèmes qu'il rêvait d'écrire) — et que devait plus tard réaliser Hugo, plus volontaire et plus constant, dans la *Légende des siècles,* après avoir même ébauché un plus vaste cycle, inachevé aussi, avec la *Fin de Satan* et *Dieu.*

En même temps que le plan de l'œuvre, les notes de Vigny nous en donnent l'idée mère, et la conclusion. « Cet homme, le réformateur religieux dans un siècle froid, sera broyé entre l'enclume et le marteau, et de son sang sortira l'idée. — L'ordonnance [on se rappelle que *Stello* se terminait par une conclusion, une *ordonnance* du Docteur Noir relative au poète] l'ordonnance, ajoute Vigny, sera sur le Théosophe comme elle était sur le Poète dans *Stello.* » Il faut entendre ici le mot théosophe dans un sens très large, celui de philosophe religieux.

Ailleurs Vigny explique davantage cette idée :

« Dans l'*Emmanuel*, je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu

que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez par la lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous. Les plus sensibles en sont morts dans l'action. Ordonnance en conclusion. — *Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, en les jetant de votre aire inaccessible*[1]. »

Comme on le voit, Vigny conclut toujours à l'isolement. Là aussi, il est l'homme du « froid silence » et de la *tour d'ivoire*. L'idée du livre devait être « la déification de l'intelligence », la prééminence accordée aux hommes de pensée sur les hommes politiques. Idée toute romantique, avouons-le, en ce qu'elle néglige la réalité. Car enfin la pensée n'est accomplie que par l'action, si imparfaitement qu'elle le soit. L'action n'est pas la sœur du rêve, devait s'écrier plus tard Baudelaire qui a tant de rapports avec Vigny[2], et qui lui doit tant; Baudelaire, pourrait-on dire, ce Satan, dont

1. C'est nous qui soulignons.

2. Cf. dans les notes de Vigny : « Les premiers par leur nature délicate et pure sont les seconds dans l'action ;

Vigny est le Lucifer. L'action n'est pas la sœur du rêve, soit, peut-on répondre; mais elle en est la fille. Toute pensée se continue et s'achève naturellement en action. Peut-être d'ailleurs Vigny ne mettait-il l'homme de lettres au-dessus de l'homme d'action que pour se consoler de n'avoir pas vécu un grand destin actif. Il est demeuré toute sa vie un aristocrate sans emploi et un officier plein de regrets.

A la lumière des documents nouveaux que nous publions, bien des choses confuses que nous avions dû laisser telles, en publiant *Daphné* dans la *Revue de Paris*, se débrouillent un peu; bien des incohérences apparentes commencent à s'ordonner. Les chapitres qui encadrent *Daphné* proprement dite, ceux du début et celui de l'extrême fin, reçoivent non une pleine lumière — une œuvre n'est vraiment lumineuse qu'achevée — mais un commencement de clarté. Le personnage de Trivulce — *alias,* Samuel, Emmanuel ou Christian — se rattache au plan d'ensemble; celui tout épisodique de Jean Loir,

l'application implique toujours quelque chose de grossier. » C'est d'avance la glose du vers fameux de Baudelaire.

qui n'apparaissait que pour s'éclipser, entre davantage dans l'intrigue, ainsi que la religieuse entrevue au premier chapitre.

Un autre personnage, insoupçonné dans la version que nous avons publiée, fait son apparition dans les notes (nous devons le mentionner ici pour l'intelligence d'une ébauche de plan que nous allons donner plus loin) : c'est le propriétaire amoureux, comme l'appelle Vigny, et qui devait être le type du bourgeois riche. Vigny écrit : « Le nommer *Proprio* ou *Prospero*, ou quelque nom venu de *Tellus, Ops*, *Opimus, Fortunato.* » On va voir que Vigny s'était décidé, au moins provisoirement, pour le nom tout shakespearien de Prospero.

Vigny, dans une note, tentait de donner, nous venons de le dire, une vue générale de la composition du livre. Voici cette note, d'ailleurs fort sommaire :

*Vue générale de composition.*

I

Samuel a été blessé à la poitrine par un homme de ce même peuple pour lequel il

s'était dévoué. — Dès ce moment, il renonce au combat et demeure dans un étonnement profond.

Le docteur lui lit *Daphné*.

2

Il[1] découvre que c'est Jean Loir qui a blessé Samuel.

Il lui lit des lettres de Mélanchton.

3

Il croit que Jean Loir avait été poussé par Prospero.

Il les confronte.

Il raconte J.-J. Rousseau.

Il ne faut voir dans ce plan qu'un schéma, qu'un squelette du livre projeté; mais il a le mérite de faire apparaître nettement l'ensemble dons nous avons parlé plus haut : le roman moderne, dont Samuel est le héros, englobant les trois romans historiques consacrés à Julien, à Mélanchton et à J.-J. Rousseau et, brochant sur le tout, la conversation, la consultation du Docteur Noir, avec Stello

1. Le Docteur Noir.

pour partenaire. « Julien, Mélanchton, Rousseau, ajoute Vigny, se repentent et souffrent en voyant ce qu'ils ont fait. » Entendez qu'ils ont essayé d'agir et qu'ils ont eu tort : ils devaient se contenter de penser, à l'écart de la foule.

Une note des plus importantes, et qui révèle la pensée de derrière la tête de Vigny, donne l'explication de cette condamnation sans appel :

« L'adoration et les Codes sont les deux parties de la religion. — Or l'histoire prouve que les âmes capables de réelle adoration et d'extases ont été toujours disproportionnées, et mal comprises par les hommes. Ceux qui les ont conduits ont simulé l'adoration.

« Les *enthousiastes,* adorateurs de la divinité, jettent les hommes dans les voies malheureuses, parce qu'ils vont trop vite dans l'avenir et marchent à trop grands pas. »

Ainsi donc, aux yeux de Vigny, Julien, Mélanchton et Rousseau étaient des enthousiastes trop sincères pour mener les hommes au bonheur. Ils devaient être vaincus dans l'action.

Le mieux qu'ils avaient à faire était de méditer dans la solitude, de jeter leurs idées

ligieuses ou philosophiques « de leur aire inaccessible. »

Un autre plan, plus détaillé, des premiers chapitres, que nous trouvons dans les notes de Vigny, se rapproche beaucoup de la version qui est venue jusqu'à nous.

Le voici, avec la concordance pour le début.

### SAMUEL

#### Table

| | |
|---|---|
| C.[1] 1. La Foule. | Même chiffre, même titre |
| C. 2. Les livres. | id. [dans notre version. |
| C. 3. Le Pays latin. | id. |
| C. 4. Le Propriétaire amoureux. | Manque dans notre version. |
| C. 5. Le Christ et l'Antechrist. | Ch. 4 dans notre version. |
| C. 6. Samuel. | Manque. |

#### Livre II.

| | |
|---|---|
| C. 7. Daphné. | Daphné. |

Nous avons vu que Samuel ou Emmanuel (appelé Trivulce dans notre version) devait être le réformateur religieux qui échouait dans sa tentative. Nous pouvons pousser un

1. Chapitre.

peu plus loin nos hypothèses sur le héros de Vigny, grâce à une assez longue note de Louis Ratisbonne, adjointe, dans la liasse que nous a transmise M. Tréfeu, aux notes mêmes de Vigny, et que nous avons aussi reproduite à l'appendice. Cette page, écrite sans doute par Louis Ratisbonne pour une édition déjà projetée de *Daphné,* nous renseigne sur la dernière en date des versions (1842), celle où l'ex-Emmanuel-Samuel-Trivulce prenait le nom de Christian. Elle est des plus intéressantes; malheureusement nous ne possédons pas les documents où L. Ratisbonne avait puisé pour l'écrire; nous ne savons même pas s'ils existent encore. En voici la partie relative à *Christian :*

« Dans *Christian,* Vigny semble avoir renoncé à joindre deux fables à celle de *Daphné,* laquelle demeure toutefois la pièce essentielle de la deuxième Consultation. Christian est un esprit exact, géométrique, mais tendre et très religieux; il a besoin de démonstration pour toute chose comme Pascal, et il rêve de composer des ouvrages religieux avec cette rigueur. C'est probablement ce Christian que Vigny, en 1842, se proposait de peindre d'abord malade, en adaptant le début de l'action aux

chapitres déjà composés en 1837 sous ces titres : la Foule, les Livres, le Pays latin. — D'après le plan du 29 avril 1842, ce Christian est le fils d'un riche banquier juif; il veut être chrétien parce qu'il aime une jeune fille chrétienne. Il a trois amis qui veulent le convertir au catholicisme, mais ceux-là le font presque mourir de chagrin, parce qu'il entrevoit à travers leur langage l'hypocrisie d'hommes politiques uniquement avides de pouvoir. Quels sont ces trois catholiques? Un plan de 1847, sans les nommer, montre que l'un veut le catholicisme par amour du trône et de l'autel, le second parce que le règne actuel ne peut se consolider sans cette union, le troisième par sentiment d'égalité et de fraternité républicaines. — Christian en connaît un quatrième, un prêtre intolérant (Lamennais), ultramontain, qui lui était enseigné par celle qu'il aime. C'est sur lui que Christian compte. — Il a raison, car les trois chrétiens sont venus tour à tour demander au père de Christian, au banquier juif, de l'argent pour leurs plans politiques, l'un pour la droite, l'autre pour le centre, l'autre pour la gauche. Après les avoir entendus, le père juif, resté seul, veut frapper un grand coup

pour détourner son fils d'une conversion. Il rassemble sa famille, et, devant Christian, il montre ce que sont les chrétiens actuels, et la poésie de l'or, et son pouvoir entre les mains de la race juive maîtresse. « Je permettrai au Russe de faire la guerre, si l'Anglais se conduit mal avec moi. Il aura un emprunt. » C'est ici qu'il faudrait placer le fragment sur les choses sensées que dit le Juif. A quoi le fils répond qu'il y a un autre prêtre, un ultramontain ; et Vigny devait faire résumer par Christian les idées de l'*Essai sur l'Indifférence* en y joignant celles de J. de Maistre. Puis Christian se retire. C'est alors qu'il apprend que le prêtre ne croit plus au Christ, qu'il est devenu panthéiste, qu'il a repoussé la jeune chrétienne aimée de Christian en lui révélant l'état de sa foi ; la jeune fille, désespérée de ne plus savoir où se prendre et abriter sa croyance, se tue. Christian alors, pour retrouver son amie, se dévoue, soigne les cholériques, mais il est pris pour un empoisonneur; il est déchiré par le peuple et traîné dans les rues. Vigny terminait le roman en faisant rentrer le Docteur Noir et Stello dans la chambre que décrit le chapitre sur le Christ et l'Antechrist ; « On

y voyait Luther aux pieds de la statue de Julien, et plus bas Voltaire qui riait. »

On devine l'intérêt qu'aurait présenté le roman de *Christian* tel que Vigny le concevait en dernier lieu. C'est à ce roman que se rapportent les longs et importants fragments que l'on trouvera à l'appendice concernant le rôle des Juifs dans la société moderne, fragments où Vigny fait preuve d'une admirable hauteur de vues, et qui n'ont rien perdu de leur intérêt ni de leur « actualité » après soixante-dix ans.

Nous avons reproduit en appendice, après *Daphné*, les notes de Vigny, dans le désordre où elles nous sont parvenues et qui nous fait d'ailleurs assister comme physiquement à l'élaboration de l'œuvre. Malgré les passages obscurs ou même inintelligibles çà et là que ces notes contiennent, malgré les répétitions d'idées ou de termes qu'elles présentent fatalement et le double emploi qu'elles font parfois avec l'œuvre même, nous avons estimé que c'étaient là des documents dont nous ne devions garder aucun par devers nous, du moment qu'ils étaient signés d'un Vigny. Le moindre d'ailleurs peut intéresser les *vignystes*, toujours plus nombreux. Nous nous

sommes bornés à les mettre au net de notre mieux.

En résumé, Vigny a composé tout jeune une tragédie de *Julien l'Apostat,* qu'il a bientôt renoncé à faire représenter, aucun gouvernement, dit-il avec quelque exagération romantique, ne pouvant la laisser jouer. Après avoir plus tard écrit *Stello*, première Consultation du Docteur Noir, consacrée à la Poésie, il veut donner une seconde Consultation, consacrée à la Religion. A ce moment il est, comme tous les hauts esprits de son temps, fort intéressé par Lamennais. Or que fait Lamennais, le Lamennais *seconde manière,* le Lamennais des *Paroles d'un Croyant?* Il veut « fondre le christianisme dans la philosophie et la raison humaine ». Ainsi jadis Julien voulait fondre dans la philosophie et la raison le polythéisme hellène. « Le Christianisme en est au point où était le Polythéisme en 300. » Vigny retrouve donc sur le chemin de sa pensée Julien l'Apostat. Il reprend son ancien sujet, en le « poussant » du côté de la philosophie plutôt que du côté de l'histoire : ce qui donne *Daphné*. Mais peu à peu Vigny élargit sa conception première de Daphné, y superpose d'abord l'idée d'un *Mélanchton* et

d'un *J.-J. Rousseau*, continuateurs de Julien, l'un comme Arien, l'autre comme contre-révolutionnaire ou paraissant tel aux yeux de Vigny, — puis la modifie par états successifs jusqu'au projet de *Christian*. Il travaille toute sa vie à cette œuvre, au moins jusque vers 1860; il en traîne partout avec lui les plans et les notes, sans parvenir à la terminer. Seule la partie consacrée à Julien, seule *Daphné* a été menée, d'un trait semble-t-il, jusqu'à l'achèvement presque total. Vigny n'aurait eu guère qu'à en revoir par endroits le style au point de vue purement formel. Tout ce que nous avons écrit dans la préface sur *Daphné* même, qui est l'essentiel de l'œuvre, demeure : ce post-scriptum ne fait qu'ajouter et préciser. — Comme Moïse, Vigny meurt sans entrer dans la terre promise, sans finir son livre; mais il garde l'arrière-pensée qu'un jour peut-être quelqu'un publiera *Daphné*, puisqu'il transmet à Louis Ratisbonne, son exécuteur testamentaire, un carton plein de documents sur l'histoire de la seconde Consultation. C'est la pieuse tâche dont j'aurai eu l'honneur de m'acquitter.

15 mars 1913.

F. G.

# I

# LA FOULE

# DAPHNÉ

## I

## *LA FOULE*

C'ÉTAIT un soir de fête. Le peuple de Paris marchait avec tristesse sur les places publiques et le long des rues. Les familles se tenant par la main allaient en avant, sans savoir où elles allaient, et passaient sans s'arrêter en regardant devant elles. Les hommes étaient ennuyés, les femmes fatiguées, les enfants tout en pleurs. Des lampions sinistres s'éteignaient sous une large pluie et répandaient une fumée noire au lieu d'une flamme livide. Les murs étaient teints de lueurs pareilles à celles d'un incendie qui s'apaise; la voûte du ciel était violette et comme irritée.

La foule glissait sur un pavé tout humide. Les têtes noires se touchaient et n'avançaient

qu'avec un mouvement insensible. Le murmure des voix était sourd et inarticulé comme un long gémissement. Chacun paraissait chercher et demander quel désir l'avait amené, et vers quel plaisir. Aucun n'était satisfait, aucun n'entrevoyait même ce qui lui pourrait plaire. Tous s'en allaient l'œil vague et la bouche béante; tous incapables de s'arrêter sur leur route perpétuelle qui ne menait à rien.

— C'est là une immense question, — dit le Docteur Noir, tout à coup, dans le silence de la nuit[1].

— Eh bien! pourquoi ne pas penser à une immense question? — répondit le rêveur Stello. — Que suis-je, sinon une machine à penser? Donnez-moi du chagrin, je pense à ce chagrin avec un étonnement profond; donnez-moi du bonheur, je réfléchis à ce bonheur, je m'attache à lui, je le travaille, je le creuse, je l'examine comme une solution d'algèbre, et je finis par recevoir autant de peine et de labeur de lui, que j'en aurais eu d'une infortune. Laissez-moi donc ce soir penser en liberté à

1. Cette question, immense, comme le dit le Docteur Noir, est le sujet même de *Daphné* qu'on pourrait essayer de résumer sommairement en cette phrase : « Que faut-il enseigner aux hommes pour les rendre heureux? »

cette question que je vous fais. La meule infatigable de mon âme avait à broyer pour elle-même un grain politique, et vous le lui avez soustrait avec votre main de fer. Que va-t-elle moudre à présent? Va-t-elle se broyer elle-même, comme le craignit un jour Luther? O Docteur Noir, mon éternel compagnon! laissez la meule rouler de tout son poids sur cette idée que vient de faire voler sous elle le vent d'une conversation distraite. Laissez cette puissante meule écraser l'idée jusqu'à ce qu'elle en ait exprimé, en la broyant, tout ce qu'elle renferme de consolant et de divin!

« Je ne sais pourquoi, — ajouta-t-il en se frappant le front, — je reçois vos coups, marteau terrible que vous êtes! Vous rebondissez, chassé par moi comme une enclume gémissante, mais ce n'est que pour retomber plus dur que jamais. Je ne sais pourquoi l'enthousiasme qui vibre et frémit toujours dans mon cœur voudrait vous fuir et vous désire cependant, comme une femme désire et fuit à moitié son maître. Je sens encore la profonde blessure des derniers mots que vous avez prononcés, mais je ne sais pourquoi, tout amers qu'ils étaient, ils me consolaient. Et pourtant, qui donc était écrasé si ce n'était moi-même? qui

l'était sous votre impitoyable force, si ce n'était le Poète[1] ?

— Non pas lui, mais celui qu'a fait si misérable la société ingrate et prosaïque, — dit le froid Docteur ; et, comptant les têtes de la foule avec sa canne, il semblait la diviser par troupes, par compagnies et par familles.

— Pauvre être inoffensif ! — poursuivit Stello, — âme contemplative et amoureuse ! pauvre être ailé et diaphane ! vous l'avez pris, vous l'avez frappé, tordu tout enflammé, et il m'a fallu le sauver et le cacher tout au fond de mon cœur.

— Vous l'y avez placé, vengé, — dit le Docteur Noir en regardant ailleurs, — parlons d'autre chose et livrons un combat sacré. Pour nous, ce combat, c'est la discussion philosophique.

— J'y consens, — dit Stello d'une voix douce et profonde, — la nuit est revenue, elle a commencé son règne ténébreux. Avec elle, je renais, avec elle s'allume sur mon front comme une étoile brûlante qui darde sa flamme sur toutes choses. Que cherchez-vous dans cette foule, et d'où vient que vous la con-

1. Allusion à la conclusion de *Stello*.

sidérez avec des yeux pénétrants ? Pour moi, plus je la regarde, et plus je sens pour elle une sympathique pitié : ne vous semble-t-il pas voir la funèbre marche des corps qui seront éveillés à Josaphat, et, à demi animés, iront devant eux, sans savoir où, les yeux entr'ouverts et aveugles. Oh ! quelles fêtes sans joie ! quels regards sans espérance ! quels mouvements sans but ! combien tout cela est digne de commisération !

— Ce que vous dites ne prouve rien, — répondit le Docteur Noir, en frottant la pomme de sa canne avec le dos de sa main, — si ce n'est que l'enthousiasme est bon à garder enfermé au plus profond de son âme, comme une mauvaise pensée, dans le siècle froid où nous sommes.

— Eh ! comment peut-on voir des frères et des sœurs, enfants de Dieu, errer ainsi dans l'ombre, incertains de tout, ignorants de tant de choses, étrangers à tant de divines pensées, noyés dans de grossières sensations, sevré des adorations universelles qui devraient le unir en une bienheureuse famille, sans sentir un désir presque invincible de leur parler et de les enseigner ?

— Enseigner ! — dit l'impassible, — ah !

le mot admirable que voilà, et le plus vide de tous ! nul n'enseigne, puisque nul ne sait. Enthousiaste rêveur ! Poète en cela du moins que votre enthousiasme est inactif et (par grand bonheur !) inapplicable ! Voilà donc que cette nuit, les *Blue Devils* [1] qui vous obsèdent vous ont voulu remplir de cette passion factice qui se répand dans plusieurs cerveaux honorables, à moi connus, et leur cause une irritation bien dangereuse pour eux et pour nous [2] !

— Puisque la pitié divine est en moi, — dit Stello, — puisque le désir du bonheur des autres y est mille fois plus fort que l'instinct de mes propres félicités, puisqu'il suffit du présage de la moindre infortune pour me faire tressaillir jusqu'au fond du cœur plus que ceux même qu'elle a menacés ; puisque c'est assez de la plus légère apparence de grandeur et de glorieuse illustration pour que l'enthousiasme humecte mes yeux de ses pleurs divins, qui brillent comme des étoiles et ne s'écoulent pas comme les larmes des afflictions mortelles ; puisque cette foule mélancolique

1. Cf. *Stello*, p. 17.
2. Ici, en marge, cette note de Vigny : *Dev.* (Développement) *sur l'ignorance humaine.*

qui se croit gaie et ne sait si elle est heureuse, m'intéresse pour un moment, et puisque je sens en moi trembler, frémir, gémir, sangloter à la fois ses mille douleurs, et les mille flots de son sang couler par mille plaies, et mille voix s'écrier : « Où donc est l'Inconnu ? où donc est le Maître? où donc est le Législateur, où le Demi-dieu, où le Prophète ? » pourquoi ne pas laisser toute mon âme s'imprégner et se remplir de ce vaste amour de mes frères? Pourquoi ne pas évoquer mes forces, et ne pas me mettre à chercher avec eux ? Que les heureux, les triomphants et les dominateurs abandonnent et haïssent le poète, à la bonne heure ; mais est-ce une raison pour lui d'abandonner les malheureux et de laisser dans la nuit les yeux qu'il peut ouvrir ?

— La vie serait encore trop belle, — dit paisiblement le Docteur, — si les hommes politiques de tous les partis étaient les seuls ennemis de l'enthousiasme et des épanchements divins de l'âme. Mais l'avez-vous pu croire ? Avez-vous pensé qu'il fallût tant de choses à la *Multitude sans nom*[1] dont nous avons déjà parlé, en passant? Avez-vous cru

1. Cf. *Stello*, p. 264.

que son *Ostracisme perpétuel*[1] n'écrivît sur ses coquilles que les noms des poètes, des grands écrivains et des artistes immortels? Ah! qu'il lui faut moins que cela!

En ce moment, un double accident attirait son attention et se passait sous les yeux des deux inséparables ennemis. Un homme marchait devant une colonne de la multitude, le pied lui manqua, elle passa sur lui et le foula sous ses talons; un autre homme voulut remonter le torrent, il arriva, en fendant la presse, jusqu'au milieu de la rue, mais le pied lui manqua, il tomba; la foule passa sur lui et mit ses talons sur sa tête. Tous deux avaient disparu en deux minutes.

Le Docteur Noir sourit avec amertume et regarda la foule rouler encore dans l'ombre :

— Voyez ces aveugles, — dit-il, — ils ont bien l'instinct vague de leur chemin, mais ils écrasent sans pitié l'homme qui les devance et l'homme qui remonte leur courant.

— Eh! qu'importe, — dit Stello, — si le bien est accompli, que l'on soit ou non foulé aux pieds?

1. Cf. *Stello,* p. 263, chapitre XXXVII, *de l'Ostracisme perpétuel.*

Comme il parlait, on entendit un léger soupir dans l'intérieur de la chambre qu'ils avaient tous deux quittée. Stello se retourna et vit une jeune religieuse qui attendait, debout, à la porte d'entrée. Ses deux bras étaient croisés sur la ceinture de sa robe bleue et au-dessus de tous ses chapelets à tête de mort. Elle penchait la tête de côté, avec un air placide et résigné. Lorsqu'elle vit qu'on s'était aperçu de son entrée, elle sourit et salua en s'inclinant, comme un homme; mais elle ne leva pas les yeux une fois sur l'un ni l'autre, ses cils noirs ne cessèrent d'ombrager les joues les plus pâles du monde, et sa révérence banale n'était adressée à personne en apparence. Sa taille assez élégante était surchargée de vêtements et comme emmaillotée dans les pesants habits de l'ordre, et un œil attentif eût aisément deviné des formes hardies, fermes et saines sous les plis raides de la bure et de la flanelle grossière, lourde d'odeur tiède et maladive.

— Les médecins du corps ont-ils tout à fait abandonné ce jeune homme? — dit le Docteur Noir d'une voix ferme et sonore.

La religieuse ouvrit les bras sans parler comme pour dire : « hélas! oui! » laissa re-

tomber ensuite le long de son tablier ses mains découragées, et se mit à rouler humblement son chapelet sur le bout des doigts.

— C'est donc mon tour et je vais consommer sa guérison, — dit celui qui ne s'était voué qu'à la cure des âmes; et prenant Stello par la main : — Venez, vous êtes seul aujourd'hui. Or les poètes fuient leur maison, tantôt parce qu'elle est vide, tantôt parce qu'elle est pleine. Venez donc lui rendre ce précieux dépôt que vous ne vouliez pas me confier à moi-même, et hâtons-nous.

Stello mit sous son bras une petite cassette de fer et la cacha soigneusement.

— Venez, — poursuivit le Docteur, — car je vois si mauvaise cette destinée, que l'une de vos idées mise en action ne la pourrait faire pire. Venez, je serais trop rude à ce jeune homme, si vous n'étiez là, et j'achèverais par trop vite l'œuvre des médecins qui se sont attachés en vain à une enveloppe vigoureuse en apparence, mais en réalité fort avariée. Vous seul pouvez supporter, sans être entamé, les coups que je donne involontairement, et, comme vous l'avez dit, l'enclume solide chasse violemment le marteau que je laisse tomber sur vous sans relâche et le lance quelquefois

jusqu'au ciel. Venez et sortez de vous-même. Oubliez le poète ou plutôt soyez-le véritablement par le cœur, en venant consoler votre ami et le sauver, si nous pouvons, de tout ce qu'il a de combats intérieurs qui le dévorent. Si je le rencontre, je le maltraiterai le moins possible, et si je ne le guéris, je vous aurai du moins montré sur le terrain, et dans son application soudaine, l'une de ces longues idées que vous savez si bien tendre, messieurs, comme des fils d'araignée et sur lesquels ne se pourraient soutenir que des êtres aussi diaphanes, aussi éthérés, aussi souples et aussi puissants que les rêves de vos nuits, c'est-à-dire des demi-dieux.

— Qui me dira jamais, — dit Stello en s'enveloppant d'un long manteau, — pourquoi le poète et le philosophe[1] doivent être condamnés à tout penser et à ne rien faire, et pourquoi d'âge en âge on doit voir l'inspiration et la théorie passer, comme deux nuages, au-dessus du monde et tourner sans cesse autour du globe, chassés par tous les vents, de terres en terres, sans rien laisser tomber que des rosées bientôt sèches ou des pluies peu fécon-

1. Ici, en marge, cette note de Vigny : *le cœur est poète, la tête est philosophe.*

des, et sans jamais voir leurs moissons? nuages sombres où brillent quelques éclairs magnifiques, mais sans chaleur, nuages orageux et menaçants, toujours admirés, mais trop redoutés de la terre, exilés par elle et retenus à la cime de ses montagnes, autour du front des prophètes et des pieds de Dieu !

— Vos pieds sont sur le haut de notre escalier, — dit le noir Docteur en lui prenant la main. — La sœur grise est déjà tout en bas, bien avant nous; et les massifs rassemblements des hommes bruissent à notre porte; la voilà qui s'ouvre, et le mugissement des voix entre dans les échos de la maison comme celui des vagues dont l'écluse est ouverte. Il ne s'agit plus de rêver, mais de voir et d'entendre avec moi. La race errante et incertaine que vous croyez souffrante, que tout le monde veut conduire et sur laquelle chacun veut opérer, est là qui passe devant notre porte. Descendons.

# II

# LES LIVRES



## II

## *LES LIVRES*

Les figures parisiennes passaient en effet sous les flammes rougeâtres des lampions et des réverbères. Elles se teignaient de cette lueur, et comme la nuit était très sombre et dérobait entièrement les corps à la vue, les deux observateurs crurent voir s'écouler mille milliers de têtes flottantes et ballottées sur les vagues d'une grande mer. Sur ces figures énergiques mais usées, vives mais pâlies, la tristesse et l'insomnie, la sagacité, la défiance et la ruse se lisaient au premier regard. Chaque front portait quelque empreinte de ce découragement remuant d'une population sans joie et sans mélancolie, vigoureuse d'action, incertaine de ses vouloirs, abreuvée et soûlée d'idées et d'émotions, jusqu'à en perdre le goût et jusqu'à ne plus sentir poison ni contre-poison.

Comme tous s'en allaient au plaisir lente-

ment et tristement! Comme ils attendaient et désiraient quelque spectacle avec lequel ils pussent engager ce défi secret : « Pourras-tu m'émouvoir? pourras-tu m'attendrir, m'effrayer ou m'enchanter ? » Les yeux dévorants regardaient à vide et flamboyaient sur des joues dévorées. De temps en temps des jeunes gens fatigués passaient vite et renversaient ce qui était devant eux, sans savoir pourquoi ils faisaient cela. Ils se mettaient à courir en se tenant six de front, jetaient des cris sauvages dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, puis s'arrêtaient et se regardaient entre eux, étonnés de n'être pas gais après des cris si joyeux. Abattus tout d'un coup, ils suivaient, la tête basse, le flot des autres têtes et ne parlaient plus. Des hommes, forts et larges d'épaules, arrivaient au milieu de tout cela et se faisaient place par leur propre masse. Ils élevaient, au-dessus des têtes, des fronts chauves et des bras robustes, et agitaient leurs chapeaux en signe de fête et d'allégresse coutumière, qui semblait une menace à quelqu'un ou à quelque chose. Ensuite l'ennui les prenait et ils regardaient autour d'eux, d'un œil stupide et endormi. Les femmes enveloppaient leurs enfants dans leurs tabliers et se consolaient de

la joie publique par leurs caresses secrètes; elles promettaient à ces pauvres petits affligés un repos prochain, ou cherchaient à leur faire trouver beaux les feux grossiers et les noires fumées des lampions, dont l'odeur faisait pleurer et reculer ces malheureux à demi assoupis. Au milieu de tous, se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient où se prendre et qui cherchaient où se réfugier, forcés de descendre avec le courant. Mais lorsque les deux inséparables parvinrent aux bords de la rivière, ce fut là qu'ils trouvèrent la joie franche, et qu'en s'approchant, il leur fut facile de démêler la cause des rires âcres, rudes, convulsifs, inextinguibles qu'ils entendirent. Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, vêtu d'une blouse grisâtre, y mettait plus d'ardeur que les autres et jouait ce jeu avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie dont les deux observateurs s'étonnèrent. Ils s'ap-

prochèrent et le contemplèrent. Il était petit, musculeux, mais pâle et maigre, et roulait autour de lui des yeux défiants sous des tempes creusées. Trois jeunes garçons se jouaient avec des torches, à côté de lui, et s'amusaient à faire sécher des gravures coloriées et des dessins inconnus, que l'homme à la blouse poussait ensuite du pied et faisait glisser dans la boue jusqu'à la rivière.

— Voyons ce qu'il fait ainsi rouler sous ses sabots, dit le noir Docteur, et il se baissa pour prendre un des grands parchemins. Et, lisant tout bas les premières paroles qui s'y trouvèrent : — Plaisanterie sanglante — dit l'éternel Contempteur — du hasard !... *L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par Omar !*

— En voici un, — dit l'ouvrier en ricanant, — dont j'ai déjà déchiré la moitié, voulez-vous le reste? cela vient de l'Archevêché [1].

Le Docteur Noir fut un instant sans répondre parce qu'il cherchait dans les traits de cet homme s'il avait dans les veines le sang des Arabes ou celui des Huns. Puis sortant de sa distraction, tout d'un coup :

1. La scène décrite ici est le sac de l'Archevêché (14 février 1831).

— C'est encore trop gros, — dit-il, — vous pouvez en déchirer encore un peu pour rallumer les lampions qui s'éteignent.

— Oui! — dit l'homme, — vous faites l'indifférent pour l'avoir tout entier, mais non pas. Encore une poignée de paroles — dit-il — à la rivière!

Et il fit sauter les lettres grecques de la main la plus vigoureuse qui jamais ait découpé en pièces les feuilles d'un livre méprisé et sublime.

— A nous deux, — dit le noir Docteur avec un sang-froid plus hardi que jamais. — Il croit nous faire peine, — poursuivait-il en regardant Stello, — comme si personne pouvait savoir mieux que nous l'inutilité des idées dites ou écrites. A nous deux, l'ami! déchirons et noyons les livres, ces ennemis de la liberté de chacun de nous, ces ennemis du loisir qui prétendent nous forcer de penser, chose odieuse, fatigante et maudite! nous forcer de savoir ce que l'on a senti avant nous, et nous faire croire que l'on gagne quelque chose à se connaître! Fi donc! nous sommes bien au-dessus du passé à présent!

Ici l'homme ne comprit plus et, quand il vit le Docteur arracher lui-même des

feuilles et les jeter à l'eau, il resta stupéfait.

— Prenez le reste si vous voulez, — dit-il, et pour quelques pièces d'argent, il lâcha les manuscrits ses ennemis, comme un os sur lequel il n'avait plus de joie à mordre.

— Après tout, — dit-il en haussant les épaules et regardant ses trois enfants, — qu'est-ce que ça nous fait à nous? Nous ne savons pas ce qu'on veut, mais nous savons bien ce qu'on nous ôte. Tiens, Paul, voilà l'argent, va jouer avec ça, ne t'inquiète pas de demain, va, tous les jours j'ai à recommencer, j'y suis habitué; va jouer, va avec tes frères, va, Paul. Messieurs, je me nomme Jean Loir, ouvrier tourneur.

Et il s'en alla sans saluer.

Les trois enfants laissèrent s'éloigner leur père et vinrent apporter à Stello le reste des parchemins qui volaient sur les pavés. Ils coururent à lui, dès qu'ils le virent, les bras ouverts et le cœur en confiance, sans savoir pourquoi; et sans savoir non plus, ils firent le tour du Docteur Noir à quelques pieds de distance, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent. Puis ils retournèrent au bord de l'eau, pour rattraper les livres qui nageaient et que depuis deux jours charriait la rivière. C'était

un des divertissements les plus grands, dans ces jours-là, parmi cette partie du peuple, que de voir les livres venus du côté de l'île Saint-Louis se heurter contre les arches des ponts et flotter à côté des radeaux. Rien n'eût pu remplacer ces joies de la destruction, et le sourire de la victoire, sur le visage de la plupart des spectateurs, semblait poursuivre les ombres des immortels qui avaient passé les courtes heures de leur vie à léguer leurs pensées et leurs adieux aux ingrats qui les faisaient périr une seconde fois.

Stello et le Docteur Noir marchaient de front au milieu de cette multitude et suivaient, aussi vite qu'ils le pouvaient faire, la jeune sœur grise qui passait les yeux baissés, et à qui les plus gais ou les plus irrités faisaient place. Des deux rêveurs, l'un voyait avec commisération, l'autre avec mépris cette masse confuse. La nuit devenait plus sombre, et la pluie ne cessait de laver les quais et d'éteindre les lampions; mais des groupes se formaient autour des lanternes des boutiques ambulantes, sous les arcades des palais et les portes des grandes maisons. Les femmes mettaient leurs robes sur leurs têtes ou se cachaient sous des parapluies rouges larges à couvrir

une famille, mais leur curiosité ardente les tenait amassées autour de l'accident inespéré, qui retenait les hommes dans les chemins. L'essentiel était de ne pas rentrer chez soi. Le mobile de la plupart des actions de la rue est l'ennui de la maison. L'occasion était rare et avidement saisie. On n'a pas tous les soirs de ces émotions; chaque homme voulant voir agir les autres, personne ne s'en allait. Ces spectateurs de rien étaient spectacle l'un à l'autre. Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient dans l'ombre, vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. On les voyait passer par entassements énormes quelquefois, et figurer de larges radeaux, sur lesquels un homme aurait pu s'embarquer. Elles voyageaient ainsi de concert entre les quais, et puis elles se séparaient comme désespérant de leur salut. Quelques agrafes dorées se décrochaient, et tout s'enfonçait dans l'eau paisible et se perdait aux yeux parmi les nuances pâles des lames de la rivière. Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une vestale; leurs plis paraissaient se gonfler en

nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit du temps allait perdre pour toujours. Quelques enfants alors se jetaient à la nage, mais il y avait des hommes qui les suivaient et leur défendaient de secourir les feuilles à demi submergées, — pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières.

# III

# LE PAYS LATIN



# III

## *LE PAYS LATIN*

A MESURE que les silencieux observateurs s'éloignaient des quais, la foule devenait moins épaisse, les groupes plus rares, les rues plus étroites et plus sombres. Les maisons hautes et sans lumières, avec leurs toits aigus, n'avaient d'éveillé que quelques mansardes où brillait de loin en loin un flambeau mélancolique, isolé, ouvert comme un œil, s'éteignant et se rallumant comme sous les efforts d'une paupière fatiguée, dans une veille pénible. Des vieux murs allongeaient partout leurs angles tout usés et leurs hautes bornes où se plaçaient en embuscades, autrefois, les tumultueux étudiants des vieilles universités. Les gouttières prolongeaient leurs longs museaux et faisaient tomber leurs ruisseaux sur les petits pavés aigus; et les petites portes, ornées de quelques rares sculptures, s'enfon-

çaient sous les arcades basses et noires.

— C'est ici que tout respire la passion du savoir ! C'est ici, c'est dans l'une des ruelles où nous sommes, — disait Stello en marchant, — que rôdait la nuit Abailard amoureux, fuyant ses élèves enthousiastes qui, cachés derrière les hautes bornes, cherchaient à le voir passer, et dont le cœur battait en distinguant, à l'angle des murs, le profil romain du jeune sage. Il marchait comme nous, en rêvant, et rêvait à l'*optimisme*[1] ressuscité depuis et dont il fut le premier chef ; il rêvait au péché originel et tâchait de s'affermir dans ses distinctions subtiles, se répétant que les hommes naissent sujets à la peine du péché, mais non au péché même. Mais son cœur l'interrompait en battant violemment, le dialecticien faisait un faux pas, et l'amoureux voyait Héloïse et ses pénitences voluptueuses. Elle était à genoux, s'humiliant comme pécheresse et brûlante comme adorée maîtresse ; l'extase commencée par la prière allait s'achever par l'amour. Son front était appuyé sur le marbre, ses mains blanches étaient jointes au-dessus de ses cheveux noirs, et sortaient jusqu'au

1. Pour Abailard, Dieu ne peut faire autre chose ni mieux que ce qu'il fait.

coude des larges manches de son ample robe brune ; ses genoux ramassés sous les plis du vêtement touchaient presque sa poitrine; un fouet chargé de rudes lanières de cuir était auprès d'elle, et elle attendait son maître en soupirant. Abailard n'y voulait pas penser trop tôt, et s'arrêtait en s'appuyant sur cette pierre où nous voilà tous deux appuyés aussi; il se rappelait saint Bernard, son grand ennemi [1], et le dialecticien marchait d'un pas plus ferme et plus lent. Possédé par l'étude, son démon familier, il préparait pour le lendemain les triomphes de sa parole et, se souvenant de cette armée jeune et savante qu'il avait à conduire, il songeait à provoquer saint Bernard dans un terrible duel théologique devant le pape. Ce tournoi futur enflammait sa pensée et l'empêchait de sentir l'autre aiguillon d'amour qui le faisait marcher. Sur chacune de ces petites fenêtres de la rue où nous sommes, il voyait la tête étonnée d'un cardinal vaincu, et les ornements de ces grillages lui paraissaient les cordons rouges des barrettes qui s'inclinaient pour le saluer au con-

1. Saint Bernard, qui représentait Abailard au pape Innocent comme un précurseur de l'Antechrist, le fit condamner par les conciles de Soissons et de Sens.

cile de Soissons. Il lui arrivait de prononcer à haute voix des paroles latines qui lui devaient servir à résumer fortement son audacieuse pensée d'examen et de liberté. Il étendait les bras, et disait d'une voix sombre ces mots mémorables, par lesquels il déclara que le témoignage de la raison pouvait s'élever contre la révélation : *Argumentum est ratio quæ rei dubiæ fidem facit.*

« Ensuite il s'arrêtait comme pour écouter les applaudissements de ses trois mille élèves à Saint-Denis. Et il reprenait sa marche, touchait du plat de la main ce vieux pan de muraille que je touche, en disant : « Ils n'ont rien à me répondre ! Ils sont abattus ! » et puis il frappait sa poitrine et voyait une triple couronne d'étoiles sur sa tête quand il parcourait d'un regard intérieur son *Traité de la Trinité*[1]. Le Paraclet[2], colombe divine, volait devant lui, toute blanche, à travers les ombres et, sur une maison que surmontaient trois petites flèches aiguës, tournoyait et voltigeait, en soupirant, l'Esprit divin. Une porte pesante, étroite, verrouillée, cadenassée, chargée de barres de

1. Ce traité fut dénoncé comme entaché d'hérésie, et condamné par le concile de Soissons.

2. Παράκλητος, Saint-Esprit intercesseur. (Note de Vigny.)

fer, comme celle-ci, s'ouvrait doucement, et il entrait sans faire plus de bruit que n'en fait cette jeune religieuse en soulevant son voile noir pour regarder si nous la suivons. Des tapis épais prévenaient le bruit de ses chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres, et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanations involontaires! mélanges ineffables de l'amour, de la sainteté et de la science que personne encore n'a compris entièrement ! Soupirs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois ! Doubles extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour! Cris et sanglots échappés à la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie, et dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïssa ! Héloïssa ! ô mademoiselle de Montmorency[1] ! vous parlez, vous aimez, vous priez, vous gé

1. Certains historiens rattachent Héloïse à la famille des Montmorency. (Cf. Guizot, Essai-préface de la traduction des *Lettres d'Héloïse et Abailard*, par Oddoul, Paris, Houdaille, 1839.)

missez comme une vestale, comme une martyre latine enivrée par les Bacchantes ! O sainte ! O amante ! O savante sublime de dix-sept ans ! je vous entends, je vous vois, triple déesse trois fois purifiée par l'expiation du cloître Vous ouvrez vos bras au maître adoré qu. vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre, vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisez les mains en pleurant. « *Ancilla ! soror, uxor tua !* oui, ta servante, ta sœur, ta femme ! Abailard ! Non, pas ta femme, non, cela m'ôterait la gloire d'aimer ! *amore ! amore immoderato complexa sum !* Je veux, je veux tes volontés, tes voluptés ! *voluntates, voluptates tuas !* En vérité, en vérité, je crains plus, mon unique ami, de vous offenser que d'offenser Dieu, j'aime mieux plaire à vous qu'à lui : *te magis offendere quam Deum vereor.* » — Mais lui, épouvanté de ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait toute tremblante sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire ; et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se pei-

gnait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans des échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus.

— Voilà, voilà le côté divin de cette histoire, — interrompit le noir Docteur, — mais le côté humain [1], où est-il? Ne le verrez-vous jamais, ô Stello, Stello! Ce *Pays latin* où nous marchons l'a vu au XII<sup>e</sup> siècle, quand l'homme était précisément ce qu'il est ce soir et sera dans douze autres âges, et si...

En parlant, il frappait les murs et les pavés de sa canne avec un froid dédain, comme fatigué d'eux, de ce qu'il venait de dire et même de ce qu'il pensait intérieurement, et se tut pendant environ cent pas. Puis, se souvenant tout à coup de ce dont il avait parlé, et rattrapant au vol ses idées dont il faisait peu de cas :

— Vos chers vieux murs à ogives moresques

1. Cf. *Journal d'un poète*, p. 177. « Le Docteur Noir est le côté humain et réel de tout; Stello a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir : c'est le côté divin. »

et arabes, ogives avec lesquelles les poètes de notre temps ne cessent de faire joujou en enfants qu'ils sont, vos chères colonnettes, vos gargouilles grossières comme leurs noms, tous ces trèfles de l'Alhambra dont les personnages du moyen âge sont les rois, les dames et les valets que vous ne cessez de mêler, couper et mêler jusqu'à satiété complète; tous ces chers, vieux, sales murs, ont revu Abailard bien différent de ce qu'il est dans votre souvenir. Il fut tel, il est vrai, dans la fraîcheur de cet amour. Mais, ô égoïste et tyrannique professeur! il n'était plus homme, et par sombre jalousie, il ne voulut pas que la belle Héloïse fût encore femme. Combien elle lui fut supérieure, grand Dieu! et combien le cœur de la femme est plus près que le nôtre du cœur de l'Ange!

« Cette Magdeleine sans repentir est-elle assez au-dessus de cet homme que des arguments et des arguties consolent; elle qui ne veut pas et ne voulut jamais être consolée, dans sa naïve et franche désolation! Le cœur de la femme brûle et fume sans cesse sur l'autel comme une sainte hostie toujours saignante; elle obéit, elle prie, elle est abbesse, mais toujours, toujours amante, elle écrit et supplie

pour obtenir la grâce d'une réponse. Le cerveau l'emporte chez l'homme, et il se félicite d'être *débarrassé du reste.* Sa victime est incarcérée, il est tranquille. Il ne se désespère point, il ne souhaite point de mourir, au contraire, et il se félicite d'être aussi dégagé de la chair que le saint rhéteur Origène[1] et, sans avoir à se le reprocher, de n'avoir plus une distraction à sa dialectique, sa vraie maîtresse. C'est la dialectique qu'il adore et pour laquelle il veut vivre, vivre gras et honoré. S'il s'afflige encore, car cela lui arrive, de quoi s'afflige-t-il? C'est d'une thèse, une thèse blâmée par un concile. Il souffre dans sa chère dialectique. La veuve religieuse, éloquente sans le vouloir être, s'était prêtée à l'étude par amour de son amant; mais une fois l'amant retranché du monde, elle n'aime plus rien, elle ne peut même plus prier parce que les ailes de l'amour n'emportent plus au ciel ses oraisons. Au milieu du sacrifice divin, — *inter missæ solemnia,* — elle ne se repent pas des fautes commises, mais se représente en rêve et regrette les fautes perdues: *voluptatum*

1. Origène (185-253), qui enseignait la grammaire, poussa l'austérité des mœurs au point de se mutiler pour se soustraire à toute tentation.

*phantasmata*, les fantômes de ses voluptés.

« Elle se frappe, elle s'accuse, pleine d'une bonté adorable, d'avoir causé l'infortune de son amant. « Les grands hommes trouveront-ils toujours leur perte dans les femmes. s'écrie-t-elle; *la femme est plus amère que la mort!* » Elle se déteste, elle se maudit. — Et lui! c'était de son ennemi saint Bernard qu'il était occupé lorsqu'il revint, ici, dans ce *Pays latin* où nous passons, ce pays des thèses, des synthèses et des hypothèses, ce royaume de la dispute inutile.

— Dites : de la *recherche perpétuelle de la vérité!* — interrompit l'exalté Stello en marchant à plus grands pas. — Ici les murs ont tous été frappés par des fronts et des crânes remplis d'ardentes pensées. Quel est celui de ces murs qui n'a pas reçu mille coups de canif en dedans et de poignard en dehors? Ah! courage de la pensée conquérante, oserons-nous encore vous méconnaître? Non! S'il semble moins faible par le cœur, Abailard ne fut pas moins passionné; mais en grand homme, il fut maître de son malheur, et maître de sa maîtresse. Il s'éleva au-dessus de son infortune en faisant plus grand bruit de ses œuvres que de son demi-assassinat, et,

vaincu par six bourreaux dans un des angles de ces murailles, il fut vainqueur par l'éloquence, à ce couvent de Cluny dont les moines voulurent l'empoisonner pour se venger de son éclat. Il eut cette récompense divine de trouver sur la terre une femme digne de lui et assez forte pour lui obéir, pour enlever à la vue des hommes un corps inutile à leur amour, et pour lui conserver son âme ardente et chaste comme un brûlant séraphin. En elle alors, il put verser en paix, et en toute confiance, les grandes douleurs des combats de la pensée et les nobles peines du génie trahi.

— Marchons, marchons, — dit le Docteur Noir, en pressant ses pas, — tout ceci nous conduit à la question qui nous occupait, mais ne saurait la résoudre encore. Il semble que tout s'unisse pour nous entretenir dans une seule idée : le chemin, les rues nous en parlent; les hommes, les accidents, les eaux, les pierres, tout s'en mêle. Voyez cette rue ! voyez ! ici Ramus[1] fut lapidé, égorgé et jeté par les

1. Ramus (Petrus), de son vrai nom Pierre de la Ramée (1515-1572), sentant le vide de la philosophie qu'on enseignait alors, résolut de la réformer et attaqua avec force Aristote. Ayant embrassé le calvinisme, il fut tué à la Saint-Barthélemy.

fenêtres pour avoir séparé l'I du J et l'U du V, et attaqué Aristote outre cela. Il est vrai que l'on prit pour prétexte son calvinisme et la Saint-Barthélemy pour occasion, mais le fond de la chose est qu'il avait médit d'Aristote. Ce n'était pas peu de chose que ce crime, car Aristote, c'est l'immobilisation même de l'espèce humaine, et quand une fois on l'avait bien étudié et enseigné comme les braves théologiens de la Faculté, on le défendait *unguibus et rostro*, et l'on faisait gaiement arracher les entrailles de Pierre de la Ramée par ses jolis petits élèves. — Mais, marchons, marchons toujours. C'est l'éternel frottement de l'homme esprit et de l'homme matière, rude étreinte dans laquelle le premier doit encore longtemps succomber. Mais nous examinerons cela plus tard. Je vous en conjure, marchons. Voyez-moi cette innocente religieuse qui se retourne timidement et ne se hasarderait pas à nous parler quand il s'agirait de sa part de Paradis. Elle nous fait seulement comprendre qu'il est bien cruel à nous de la faire ainsi rester les pieds sur le pavé mouillé et l'épaule à la pluie, tandis que nous pourrions hâter le pas et que la foule ne nous obsède plus. Elle ne pense qu'à notre arrivée.

Elle va droit à son lit de malade, où est son devoir. La voilà qui frappe à la grande porte cochère. Elle attend à présent et se retourne de notre côté. Sa guimpe blanche et empesée paraît de loin éclairée par une lumière intérieure de la maison. Elle reste là pour nous. Bonne fille! elle ne réfléchit point comme vous à chaque pas et sur chaque pavé. Elle n'a qu'une bonne grosse idée bien solide une fois pour toutes et qui lui durera toute sa vie! Dieu la tienne en joie! Dépêchons-nous, nous approchons. Elle tient la porte plus ouverte. Elle nous a aperçus. Allons, nous voilà chez lui. Passez.

La religieuse les fit entrer tous deux et referma la lourde porte cochère.

Le Docteur Noir[1] dit en entrant :

— Vous voici chez un jeune étudiant en droit qui se nomme Trivulce. Contre la coutume de ses camarades que leurs parents jettent sans argent au milieu des tentations, il est riche. Il y a ici un banquier sur lequel il tire autant d'or qu'il lui en prend fantaisie,

1. Ici, en marge, de la main de Vigny, ce nom : *Trivuice.*

et cela dure ainsi depuis qu'il a atteint l'âge de dix-sept ans. Il en a vingt-deux aujourd'hui. De cette source de fortune, de cette bourse magique où se trouve toujours un or intarissable, il ne s'occupe pas plus que si cela était tout naturel, et une dette que la Providence lui paie par quartiers et très exactement.

« Quand il a vu qu'autour de lui cela ne se passait jamais ainsi, il a bien fait d'abord quelques vagues questions, mais s'est contenté aussi de vagues réponses, et s'est habitué parfaitement à voir ainsi pleuvoir sur lui la manne du ciel. L'étude l'a possédé dès l'enfance et les autres passions ont glissé sur lui Avec les femmes il a toujours été brusque et dur par gaucherie, comme se montrent en général ceux qu'une mauvaise honte et l'amour du sans-gêne empêchent d'aller dans le grand monde. Quelques jeunes filles qu'il encensait de vers médiocres en les appelant vierges pour rimer richement à cierges, l'ont toujours traité avec tant d'égards, grâce à son or, qu'il n'a jamais trouvé l'occasion qu'il désirait ardemment de donner un coup de poignard à une infidèle ou de le recevoir d'une jalouse. Elles étaient d'une constance qui lui rendit quelquefois nécessaires des voyages imprévus.

A présent, il se croit revenu des grandes passions, depuis plus de cinq ans; il est négligé dans sa mise, sobre dans sa vie, modeste dans les dépenses de sa maison, il s'avoue et se proclame hautement un homme pur, et il se regarde sincèrement comme un homme grave. Il parle beaucoup, et à tout propos, de la théologie et de toutes les théogonies, cosmogonies et mythologies du monde, depuis le brahmanisme, l'hermétisme égyptien, le bouddhisme, le lamaïsme, jusqu'aux doctrines d'*attractions passionnelles* et de panthéisme; mais gardez-vous de croire qu'il ait l'esprit assez fort et assez calme pour avoir étudié ce dont il parle, et pour avoir remonté aux sources antiques afin d'y trouver quelque jet de vérité, lui creuser un lit, le conduire toujours grossissant d'âge en âge comme de fleuve en fleuve, et l'amener jusqu'à nos jours. Il en est incapable parce que sa passion lui porte à la tête et l'étourdit sans cesse. Il se croit toujours au moment d'atteindre ce qu'il cherche, et c'est un monde céleste qu'il a dans l'esprit depuis une certaine lecture qu'il a eu le malheur de faire d'un vieux manuscrit égaré dans les papiers de son curateur millionnaire. C'est du reste une assez dangereuse lecture et d'autres s'en se-

raient troublés. Vous pourrez bien, Stello, en être préoccupé pendant quelques nuits.

Il parlait encore en soulevant une tenture épaisse et de sombre couleur qui cachait une petite porte. Tous deux la passèrent après la jeune religieuse.



# IV

# LE CHRIST ET L'ANTECHRIST



# IV

## *LE CHRIST ET L'ANTECHRIST*

La chambre où furent introduits les deux inséparables ressemblait à une cellule. La sœur les y laissa un moment. Stello et le Docteur Noir se mirent à la contempler en silence.

Il n'y avait que peu de meubles. Dans une alcôve très profonde un lit antique, large, pesant, en bois noir, et lourd dans les formes de ses moulures et de ses colonnes; un tapis épais et des rideaux de couleur brune. Nulle glace, nul ornement, nulle image, hors une seule placée au-dessus du lit.

Là vieillissait dans une poussière toujours amassée et respectée un grand Christ dont bien des religieux avaient sans doute baisé les pieds en mourant. La stature était presque à demi la stature humaine, la croix d'ébène qui le portait était fendue en maint endroit, l'éponge et

la lance étaient brisées, comme les ornements d'un meuble inutile. Le cadavre d'ivoire était jaune, et sa tête abattue avait perdu jusqu'à sa couronne d'épines, sa douloureuse couronne dont les mille pointes n'étaient pourtant pas tournées contre le ciel comme celles des rois, mais enfoncées dans son front saignant et ses cheveux pendants, aplatis et déchirés. Ses mains clouées étaient bleues, ses pieds noirs étaient fendus, et l'un d'eux tombait en poudre. Une décrépitude effroyable sillonnait par des veines longues et sombres le corps suspendu de l'Expiateur. La plaie de son côté s'était largement agrandie et découvrait une place sans cœur et sans entrailles. Une destruction livide régnait sur le Christ tout entier. La tête bleuâtre, abattue et sans auréole, était comme cachée et reployée sous le bras droit du crucifix, les traits en étaient morts, une grosse larme seulement luisait sur le bord de la paupière fermée et se prolongeait sur la joue.

L'enthousiaste Stello ne put détourner les yeux de cette image désolée. Malgré lui, ce fut l'homme qu'il vit ; pour un moment il oublia le Dieu. Il vit l'homme de trente-trois ans sacrifié par la multitude des hommes pour

avoir cru en elle, l'avoir aimée et lui avoir parlé de s'aimer, l'homme sauveur et médiateur des hommes, le grand-prêtre éternel des peuples écrasé par eux ; et il la considérait avec une douleur muette.

Mais en même temps le noir Docteur, soulevant un rideau opposé tendu dans la chambre, découvrit et lui montra silencieusement une statue inconnue, qui sembla, dès qu'elle fut à la lumière, considérer le Christ et lui parler.

C'était un jeune empereur sans couronne. Il était mourant, mais il avait voulu mourir debout. Sa tête était belle, son grand front avait des veines gonflées et des nerfs irrités de mille pensées fortes ; ce front paraissait un globe sillonné de fleuves majestueux : ses yeux étaient levés au ciel comme par une révolte indomptable, et, protégés par deux sourcils pesamment abaissés sur la paupière, ils recevaient un plus puissant éclat, aperçus sous ce voile mélancolique. Ses joues paraissaient amaigries par de perpétuels travaux, et sa bouche régulière, mollement entr'ouverte, semblait laisser passer sur ses lèvres larges et belles des paroles pleines d'une éloquence désespérée mais d'une sagesse durable. Ses che-

veux courts et bouclés étaient négligés, et sa tête, tonsurée comme celle d'un jeune prêtre, contrastait singulièrement avec son attitude guerrière et le bouclier placé debout à ses pieds. Son manteau impérial découvrait un sein nu; au-dessous de son cœur était enfoncé un javelot qu'il arrachait de la main gauche, tandis que sa main droite étendue était pleine de son sang puisé dans cette blessure et qu'il paraissait offrir en libation à la terre, ou jeter au ciel avec reproche, ou montrer au Christ suspendu sur le bois sacré, en lui disant quelque chose.

Deux signes donnaient un caractère étrange à cette statue mystérieuse : l'extrémité du javelot qui lui perçait la poitrine portait, au lieu de plumes, la forme d'une croix, et l'empereur avait à sa ceinture un rouleau de papyrus sur lequel on lisait ce seul mot :

ΔΑΦΝΗ

Quel statuaire inspiré avait donc osé faire une telle œuvre? point de nom. Elle était taillée dans un porphyre dont les bords étaient transparents. La chair semblait palpiter, les yeux pensaient et voyaient; et quelle pensée, quel souffle les animait! C'était avec une dou-

ceur candide, l'esprit d'une insatiable recherche, d'un regret inconsolable et la fière conviction d'une vertu sublime. La conscience d'une haute sagesse et d'une force plus qu'humaine rayonnait dans cette ineffable statue, et la grandeur de l'âme n'ôtait rien à toutes les grâces de jeunesse dont le sculpteur antique avait paré son corps délicat.

Le Docteur Noir posa son doigt sur une colonne d'ordre dorique couchée au pied du jeune Romain et brisée par le milieu. Le mot grec *Daphné* était encore écrit sur le fût de la belle colonne. Il le répéta plusieurs fois à haute voix.

— Voilà — dit-il, — le mot qui agite si profondément le malade. Il est épris de Daphné.

« Oui, il est amoureux fou de l'être que représente ce nom charmant, ce nom grec, ce nom de l'amante d'Apollon. C'est ce nom, surtout avec l'idée qu'il y attache, qui a ravi dans une perpétuelle extase ce beau Trivulce, ce jeune homme d'âme ardente, généreuse, autrefois gaie, prompte, vive et impérieuse, aux bons sentiments, mais dévoré aujourd'hui du désir insatiable d'une rencontre imaginaire. Pour cette Daphné dont il n'a que le nom devant lui, il a tout repoussé, jusqu'à l'étude

qu'il aimait. Voyez, il n'a pas un livre chez lui, ce sage!

Et le Docteur Noir se laissa tomber sur un fauteuil de bois noir sculpté comme une colonne gothique et tout semblable au trône du roi Dagobert.

Ici Stello porta la main à son front très involontairement, et y sentit un frémissement qui lui annonçait un de ces coups dont son âme, pauvre enclume, était frappée par l'impitoyable marteau du Docteur.

— Tous les hommes sont malades de la tête, — poursuivit celui-ci en se couchant presque sur le dos, — et j'en sais qui se croient bien sains qui, je le déclare, sont incurables à jamais. Sous la boîte osseuse du crâne circule sans cesse, comme un orage invisible, la pauvre âme qui n'en peut sortir qu'avec tant de peines et n'y peut rester qu'avec tant d'ennui! Elle tourbillonne, elle tourne, elle bruit, elle gémit et s'enfourne presque toujours dans une petite case favorite [1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

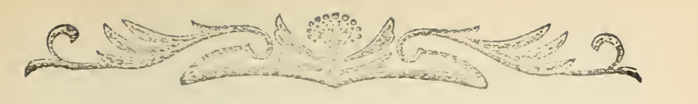
1. interrompu.

# V

# DAPHNÉ

Ici commence *Daphné* proprement dite, tout ce qui précède constituant, avec l'Épilogue, les fragments ébauchés du roman moderne qui, on l'a vu dans le P.-S. de notre préface, devait englober *Daphné*. Les quatre lettres qu'on va lire sont évidemment le vieux manuscrit dont Vigny vient de parler et qui avait si fort troublé le jeune Trivulce.

(N. de l'É.)



# V

## *DAPHNÉ*

### PREMIÈRE LETTRE[1]

*Joseph Jechaïah à Benjamin Elul d'Alexandrie.*

Que le Seigneur veille à jamais sur tes jours. Si tu es bien tout est bien.

Après avoir échangé mes marchandises à Suze, le huitième jour du mois de Shébath, j'ai quitté la Perse en ne voyageant que la nuit, et faisant reposer mes serviteurs et mes dromadaires durant tout le jour sous les tentes qui sont établies d'espace en espace par les marchands de toutes les nations. C'est surtout

1. Avant ce titre, sur le manuscrit, cette note de Vigny concernant l'ensemble des quatre lettres : « A abréger encore. Tout est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes, etc. L'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux . *Tu l'emportes, Galiléen.* J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique, — j'aime à penser que, s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte. »

dans la province que l'on nomme la *Ceinture de la Reine*, et qui paie à cette princesse les plus forts revenus, que j'ai trouvé le plus grand nombre de sources, de rivières et d'ombrages ; mais la *Robe de la Reine* est un pays plus désert où les habitations sont rares, et le *Voile de la Reine*, malgré la richesse de ses villes dont les impôts sont aussi consacrés en entier à la parure de la grande reine qui leur donne ces noms, a des plaines si arides et si rudes à traverser que l'on se croit déjà arrivé au désert, et que la nuit même y est aussi étouffante que dans la solitude de Madian[1]. J'ai remonté l'Euphrate comme de coutume et, après vingt-quatre nuits de voyage, tant sur le fleuve que dans le désert, inquiété assez souvent par la vue des Isaures[2] qui dévastent toute la Syrie et dont les cavaliers se montraient sans cesse à l'horizon, je suis entré à Antioche, n'ayant perdu que trois esclaves, et aucune de mes marchandises, ni des étoffes de Perse. J'ai pris à peine quatre jours de repos et de sommeil chez mes frères. J'ai laissé ma suite dans

1. Le pays de Madian était situé sur la côte N.-O. de l'Arabie. C'est à Madian que s'était réfugié Moïse auprès de son beau-père Jethro.

2. L'Isaurie était un petit district de l'Asie Mineure, dans la région du Taurus.

notre maison accoutumée, et, le sixième jour du mois Adar, je me suis disposé à sortir avant le lever du soleil pour me rendre seul et à pied au faubourg de Daphné, selon que je me l'étais promis.

Jusqu'au moment où je résolus de traverser Antioche, j'étais resté enfermé avec mes frères et n'étais même pas monté sur la terrasse pour voir l'état actuel de la ville; mais, ainsi que je te l'écris, le sixième jour, je fus averti qu'un mouvement extraordinaire se faisait au dehors, par les cris que j'entendis et le grand bruit de clairons et de trompettes qui résonnaient dans l'éloignement. Nous montâmes tous sur la terrasse d'où nous découvrîmes toute la ville couchée à nos pieds dans l'ombre; à l'orient, les sables, à l'occident, la ligne bleue de la mer et, devant nous, se détachant sur la poudre de la plaine, comme une île chargée de palmes, de cèdres, de cyprès et de lauriers, la retraite de Daphné où j'étais attendu.

Antioche était plus que jamais en rumeur. Cette ville inquiète était prise d'un redoublement d'ivresse moqueuse que je ne pouvais m'expliquer. Les rues étaient pleines d'une grande multitude d'hommes qui chantaient et

couraient en tenant par le bras des femmes sans voile, que le nouveau culte a délivrées de la retraite sévère du gynécée. Les chrétiennes effrontées d'Antioche regardent les hommes avec une telle audace qu'elles leur font baisser les yeux. Il y avait encore beaucoup de maisons fermées, c'étaient celles des anciennes familles demeurées fidèles à la première idolâtrie qu'ils nomment à présent l'Hellénisme. Mais ces maisons étaient en bien petit nombre, et l'on ne voyait guère sur leurs terrasses que les hommes. Les femmes ne montraient que leurs têtes, leurs voiles et leurs yeux derrière des grillages.

On voyait revenir des campagnes, par troupes de cent ou deux cents hommes, des jeunes gens vêtus de robes noires ceintes d'une corde. Les femmes nazaréennes allaient au-devant d'eux et témoignaient beaucoup d'effroi en écoutant leurs récits. Ces hommes avaient l'air irrité et, comme s'ils avaient voulu se venger d'un affront qu'ils venaient de recevoir, je les vis, sous notre terrasse, ramasser des pierres et s'en servir pour briser une statue de Vesta placée à la porte d'une petite maison hellénienne. Le maître de cette maison se contenta de fermer les fenêtres et de faire

ôter de sa terrasse une statue de Mercure. Notre frère Siméon de Gad m'apprit que ces hommes venaient de courir les campagnes voisines d'Antioche, comme ils ne cessent de faire chaque jour, pour forcer les campagnards à briser les statues de leurs dieux. Mais il leur faut pour cela livrer de rudes combats. Les villages ne cèdent pas sur ce point aussi promptement que les villes, et leurs habitants qui n'ont pas la mollesse des citadins, tuent, à coups d'arbalètes et de piques, les Nazaréens qui veulent toucher à leurs petits temples, et défendent mieux leurs dieux de bois que les riches leurs dieux de marbre et d'or. Cette fois les Nazaréens à robe noire ont été repoussés dans Antioche plus vigoureusement que jamais, à cause du débarquement inattendu d'un corps d'armée de l'empereur qui ne s'élève pas à moins de soixante et dix mille hommes. Ces chrétiens se vengeaient donc sur la ville où ils règnent en maîtres, et, au milieu d'une troupe de ces compagnons que beaucoup de femmes du peuple entouraient, je vis l'un de ces jeunes furieux monter sur une pierre et haranguer pendant plus d'une heure, en prononçant des imprécations qui paraissaient s'adresser à l'empereur, car il montrait

orient où l'on apercevait les premiers travaux du camp romain que ce jeune prince fait toujours asseoir à la manière de Jules César. Les habitants d'Antioche ont un amour incroyable pour les longs discours, et leurs prêtres leur reprochent de ne chercher que cela dans leurs temples et non la prière. Après celui que fit devant nous ce nouvel orateur, le peuple jeta des cris de joie et prit des pierres pour courir à une nouvelle destruction où le guidèrent les jeunes Nazaréens en robe noire. Notre frère Siméon de Gad, à qui je demandai le nom de ces étranges personnages, me dit, avec un léger sourire qu'il ne put s'empêcher de laisser percer sur l'habituelle gravité de son langage, que ces hommes qui couraient en foule et souvent par troupes nombreuses s'appelaient depuis quelques années : solitaires ou moines. Pour moi, cela ne me paraît pas surprenant quand je vois s'établir aussi peu à peu, dans tout l'Empire, la coutume de nommer *paysans*, en langue de Rome, tous les adorateurs de dieux, de quelque rang qu'ils soient, à cause de la résistance obstinée des villageois, des *pagani*.

Je craignis un moment de voir ici des massacres pareils à ceux dont nous fûmes témoins

à Alexandrie; mais les habitants d'Antioche sont querelleurs, disputeurs et moqueurs comme les Athéniens, sans que leurs emportements soient empreints de la cruauté du peuple d'Alexandrie. Après les moines passèrent des bandes plus joyeuses qui chantaient des vers grossiers contre l'empereur qu'ils nommaient le *Boucher* et le *Victimaire*. Ils recevaient des poignées d'argent que leur jetaient de leurs terrasses deux eunuques très riches de la cour de Constance que le jeune empereur fit chasser à son avènement et qui cependant s'étaient empressés de passer par le Taurobole[1], avant qu'on le leur demandât. A présent, disgraciés sans retour, ils sont devenus plus fervents chrétiens que jamais, et font une guerre timide et honteuse au prince qui purgea Constantinople des espions et des dénonciateurs dont ils faisaient partie. Les coureurs de rues désœuvrés et gorgés de vin étaient au plus fort de leurs chansons sur la barbe de Julien, lorsque les trompettes ont résonné aux portes de la ville. Les chemins se sont vidés à l'instant. Toute la foule s'est jetée dans les maisons et s'est mise à charger

1. Le Taurobole était le sacrifice expiatoire des anciens.

les toits et les terrasses, pour voir passer une des cohortes de l'armée qui va entrer en Perse dans quelques jours et qui traversait Antioche en silence. Je n'avais jamais vu ces vieux légionnaires qui ont fait Auguste malgré lui le jeune César. J'ai compris l'étonnement que leur vue a causé à ces Syriens qui sont vêtus de soie, parfumés et épilés comme des femmes, que les Huns et les Isaures auraient déjà faits esclaves sans cet empereur qu'ils maudissent, et qui iront bientôt, après lui, tourner des meules de moulins chez les barbares qui leur crèveront les yeux.

La cohorte qui passait était celle des hoplites. Ces hommes dont le front est chauve marchaient la tête nue, portant leur casque suspendu au col. Leurs crânes jaunâtres et cicatrisés reluisaient comne la cime de ces vieux rochers que baigne la mer. Ils marchaient aussi légèrement que les jeunes lutteurs quand ils sont nus et huilés pour la course.

Ruben de Theman me fit remarquer que celui qui tenait l'aigle, vieux centurion à cheveux blancs, portait au cou, près de son casque, le collier d'or que les légions romaines attachèrent de force au front du César de vingt-trois ans, lorsqu'ils le firent Auguste à

Lutecia, qui est une petite ville de l'Occident, dans les Gaules. Ils estiment cet ornement d'un grand prix, mais il ne me paraît pas valoir plus de soixante mines, et je rapporte deux colliers qui ne m'ont coûté qu'un talent et qui eussent été plus dignes de couronner un empereur. Mais chez les Barbares de la Gaule on fut trop heureux de trouver ce collier à substituer au diadème. Je vis aussi que tous les soldats qui avaient été chrétiens sous Constance et qui avaient renié le Nazaréen portaient un bracelet de fer sur lequel un taureau est gravé, pour rappeler le baptême sanglant du Taurobole qu'ils ont reçu. Tous ces hommes dont le visage était grave, la taille haute, les membres robustes, la marche rapide et infatigable, me parurent des hommes d'un autre âge et sortis des tombes de la vieille Rome; il me sembla voir l'une de ces légions à qui Jules donnait pour délassement la conquête des Gaules entre la construction d'une ville de guerre et celle d'un port. J'éprouvai pendant tout le passage de ces hommes d'airain ce que l'on sentirait à Jérusalem à la vue des guerriers ressuscités de Judas Machabée.

Après eux passèrent six cents éléphants qui portaient les tentes et des vivres pour

l'armée dans le désert. Cent autres éléphants couverts de longues housses de pourpre et couronnés d'algue marine étaient conduits par de beaux enfants vêtus de lin qui les guidaient de la voix et avec une baguette d'or. Ces animaux devaient être sacrifiés le lendemain au bord de la mer et, par ordre de l'empereur, immolés à Neptune.

Cette légion traversa seule la ville, tandis que le reste de l'armée en faisait le tour, et elle ne daigna pas laisser une garde dans cette cité vaine et tumultueuse d'Antioche dont la force se perd en paroles et en querelles.

On n'entendait plus les pas des troupes et les clairons perdaient leurs voix dans l'éloignement, que la ville était encore muette de stupeur et ses rues aussi désertes que si la peste les eût dévastées. Mais peu à peu quelques portes s'ouvrirent et l'on se hasarda à sortir et marcher d'une maison à l'autre. On se parla des toits, et les rumeurs recommencèrent.

Quelques enfants vinrent avant tous examiner les rues désertes, puis des femmes et, après elles, quelques esclaves, puis des hommes qui marchaient nonchalamment à l'ombre, vêtus de robes peintes, tenant des fleurs à la main, et montrant avec un orgueil

voluptueux la blancheur de leurs bras et de leurs jambes ornées de bracelets d'or. Les plus riches Syriens se traînent ainsi quelquefois en public, et se font suivre d'une foule de baladins et d'esclaves à qui ils font exécuter des scènes comiques, en les travestissant très vite et de façon à montrer un esprit prompt et satirique. Cette fois ils tentèrent de faire rire le peuple d'Antioche aux dépens du jeune conquérant dont ils avaient peur, et les bouffons arrivèrent au milieu des rues en costume de sacrificateurs grecs, portant de longues barbes mal démêlées à la façon des cyniques; ils récitaient des vers du *Misopogon*[1], mais je remarquai qu'ils se gardaient bien de dire ceux où l'empereur a répondu avec un atticisme si fin aux grossières attaques d'Antioche; d'autres se travestissaient comme les douze Césars sur qui Julien a fait un poème et se plaignaient qu'ils manquaient de victimes; des bergers désolés venaient gémir de ce que leurs troupeaux avaient été égorgés par le souverain sacrificateur. Le peuple se chargeait avec joie de ces rôles ironiques qu'il

1. Le *Misopogon*, c'est-à-dire l'Ennemi de la Barbe, satire de Julien contre les habitants d'Antioche qui s'étaient moqués de son extérieur négligé.

joua tout le jour sur les places publiques et jusque dans le cirque. Chaque mot heureux était accueilli par des rires et des huées, et le dernier acte de ces comédies était toujours le même. Le bouffon qui représentait Julien demandait une victime à grands cris; on n'en trouvait plus, tous les animaux du pays ayant été immolés. Alors s'avançait un grossier porteur de fardeaux, vêtu en centurion et portant, au lieu de l'aigle romaine, une oie, que le boucher immolait au milieu des éclats de rire de toute la multitude. Cette singerie dégoûtante faisait allusion à ce qui était arrivé nouvellement au jeune empereur. Il visitait un temple de Cybèle autrefois fort honoré et le trouva tellement délaissé aujourd'hui, que le pauvre prêtre, ne recevant plus de victimes du peuple, fut forcé d'offrir les animaux domestiques de sa basse-cour.

Il y avait deux heures que les insultes po-ulaires duraient, lorsqu'un corps de cavalerie int y mettre fin en passant avec gravité au ilieu des rues. Les habitants résolus à mon-er toujours aux troupes de l'empereur la ême aversion se retirèrent encore dans leurs aisons et, de peur que la curiosité ne res-

semblât trop à l'admiration, ils s'y enfermèrent comme à l'approche d'un grand orage.

Les chevaux, fatigués de la mer, bondissaient en sentant le sable et la poussière sous leurs pieds; ils hennissaient avec joie et enlevaient leurs cavaliers comme les chevaux ailés des statues grecques. Ces troupes étaient gauloises, et bien-aimées du glorieux empereur. Cette race d'hommes de l'Occident ne ressemble point à la nôtre. Ces corps gigantesques sont posés sur leurs forts chevaux comme des tours. Leur poitrine, leurs bras, leurs jambes sont revêtus de mailles de fer. Ce tissu de petites agrafes garantit jusqu'à leurs mains et permet le libre mouvement des doigts. Leur tête et leur visage sont défendus par un masque de fer, qui leur donne la figure et le poli des simulacres. Quand ce masque est relevé, on voit des fronts aussi blancs que ceux des femmes, des cheveux ardents ou blonds et comme dorés par le soleil, et des yeux clairs, bleus et énergiques.

Je demeurai tout le jour sur les terrasses pour observer les changements de ce peuple timide et rusé. Puis, lorsque je vis s'approcher l'heure de la première veille, je sortis secrètement de la maison et de la ville, et je

m'enfonçai dans le bois qui conduit à Daphné.

Comme je passais à grands pas sous les palmiers, j'entendis quelque chose de semblable à des gémissements. Je m'arrêtai pour écouter, mais je ne distinguai plus que le soupir du vent dans les longues branches des arbres et les mugissements lointains de la mer. La chaleur ne se faisait plus sentir sous ces grandes ombres, et, les palmes ne cessant jamais de battre l'air comme de larges mains, l'air faisait passer autour de moi les odeurs délicieuses des plantes et les parfums du lotos. De temps en temps seulement, lorsque le vent de l'occident envoyé par la mer venait à faire ployer tous les palmiers à la fois, les rayons rouges du soleil se plongeaient dans l'ombre comme des épées de feu, et leur passagère ardeur rendait plus délicieuse la fraîcheur et l'ombre qui n'étaient troublées et traversées ainsi que par de rares éclairs. Je m'avançais lentement, en méditant sur le spectacle que m'avait donné cette ville capricieuse et efféminée d'Antioche, et j'allais calculant en moi-même combien de trésors vient de perdre cette folle cité, l'innombrable quantité de statues d'or et d'argent que les Nazaréens ont brisées,

celles que les Helléniens ont enfouies par frayeur, et celles que nos frères ont reçues pour les fondre et les échanger contre les monnaies romaines; et je ne pouvais m'empêcher d'admirer comment tous les changements des idolâtres tournaient d'une manière inévitable à l'accroissement de notre puissance sur le monde.

Je me livrais à ces calculs lorsque j'entendis un petit bruit d'armure et un pas lourd et rapide derrière moi, dans le sentier que je suivais. Je vis, en me retournant, un soldat de Rome qui me salua en passant. Il arriva devant un arbre au pied duquel était assis un homme d'Antioche occupé à creuser la terre avec une bêche. Comme il avait planté une petite croix dans les herbes hautes, le soldat, le reconnaissant pour chrétien, lui dit, tout en marchant, sans daigner s'arrêter :

— Eh bien! que fait à cette heure le fils du charpentier?

— Un cercueil pour ton Empereur, — répondit le fossoyeur, sans lever les yeux; et il continua son ouvrage, comme l'autre son chemin.

Je m'étais arrêté et j'avais cru un moment que ces deux hommes allaient en venir aux

mains; mais non. Les deux religions vivent en paix à présent dans tout l'Empire. Seulement elles sont, l'une vis-à-vis de l'autre, dans un état de défiance fort curieux à observer. Elles ne frappent et ne persécutent que lorsque l'une des deux se croit bien assurée de son règne éternel. Or, depuis que Julien est Auguste, les adorateurs des dieux, ou les païens comme on les nomme, sont les maîtres de l'État, mais n'ont pas confiance dans leur triomphe; les Nazaréens de leur côté sont épouvantés en secret de la promptitude avec laquelle la moitié des leurs, au moins, a été ramenée à l'ancien culte par la douceur du jeune prince Julien et surtout par le désir des honneurs dont le Taurobole est le seul chemin; et, dans les villes comme Antioche, où ils sont en majorité, ils sont divisés en tant de sectes que, se haïssant les uns les autres, ils en viennent à préférer les païens aux hérétiques et trouvent en eux souvent plus de bonne foi. Tout cela m'était un spectacle étrange dont je ne pouvais me détacher et dont j'observais les moindres traits avec une attention vive et passionnée. Je m'approchai de l'homme qui creusait la terre et je lui demandai de qui serait la tombe.

Il s'arrêta et me regarda fixement du haut

en bas. Puis il passa le dos de sa main sur son front et ses yeux, et me dit que c'était la fosse de son frère; et, quand je lui demandai s'il ne serait pas inhumé avec les honneurs de son culte, il me dit qu'il était malheureusement valentinien[1] et avait été tué par les Ariens[2].

Comme je voulais arriver avant la chute du jour, je ne m'arrêtai pas plus longtemps pour demander ce que c'était qu'un valentinien, et je m'enfonçai de plus en plus dans le bois sacré, pressé d'entendre le seul homme qui pût me faire comprendre toutes ces choses qui me troublaient un peu malgré moi et que je n'apercevais qu'imparfaitement encore... Je pris bientôt une petite route bordée de tombeaux helléniens. Autour des cyprès étaient pressés les grands arbres et les belles plantes des Indes: je reconnus le majestueux amra dont les fleurs sont plus rares et plus belles que celles du lys des eaux; le mallika et le madhavi serpentaient à

1. Valentin enseignait vers 145 une doctrine mystique où l'on trouvait confondus avec les principes du Christianisme quelques dogmes du Platonisme et de la philosophie orientale.

2. Les Ariens combattaient la Trinité et niaient la consubstantialité du Verbe avec le Père, — l'*homoousion* dont il sera question plus loin, pp. 102 et 105 — et, par suite, sa divinité même.

ses pieds ; le sandal parfumait l'air, et j'y retrouvai même le dur rai et l'ingudi dont je vous ai envoyé le bois précieux et les huiles si rares. Je rencontrais partout des sources d'une limpidité si merveilleuse que je pouvais voir clairement, sur leur sable doré, à une grande profondeur, les insectes bleus qui se jouent dans les rayons toujours étincelants et pareils à ceux de l'arc-en-ciel. Les prêtres helléniens enseignent que leur déesse Iris ayant prêté sa ceinture à la belle Daphné, celle-ci la laissa tomber pour toujours dans la source divine, lorsqu'elle s'y vint plonger pour fuir le Dieu qui l'aimait. A chaque pas les arbres étaient marqués de signes sacrés, et, comme les lauriers devenaient plus nombreux, je devinai que j'approchais du temple de Daphné ; mais je n'en vis pas même les colonnes, parce que l'entrée en est sévèrement interdite dans la crainte continuelle où l'on est des attaques des chrétiens.

Je m'étais arrêté pour chercher la voie de l'occident qui devait me conduire à la maison de notre vieil ami, lorsque j'aperçus une troupe légère d'antilopes et de biches blanches qui passait dans le bois et volait comme chassée par le vent frais de la mer. Je les vis s'arrêter à peu de distance, et deux beaux enfants vêtus de

robes de lin vinrent au-devant d'elles et les firent manger dans leurs mains. Mon approche ne mit en fuite ni les antilopes ni les enfants. Ceux-ci me saluèrent gravement en croisant leurs bras sur la poitrine et marchèrent devant moi en se tenant la main, pour me conduire à la demeure de Libanius, tandis que les biches et les gazelles rentraient à pas lents dans le bois en nous regardant, la tête haute. Tout était paisible dans ces silencieuses demeures et, comme notre Tabernacle, elles me semblaient à l'abri des hommes autant que si les chérubins les avaient gardées sous leurs ailes.

Les deux petits esclaves me conduisirent droit à la maison de Libanius. Je distinguai bientôt ce petit bâtiment carré, que vous connaissez, isolé des vingt ou trente maisons qui entourent de loin le temple de Daphné. Les enfants saluèrent en passant le petit autel de Mercure posé à l'entrée du péristyle et me firent asseoir dans une chambre assez grande qui servait de bibliothèque au savant solitaire. Ils me laissèrent seul pour aller l'avertir de mon arrivée et le chercher dans les bois.

Le soleil se couchait. Les ombres s'étendaient, et le silence était profond. Je me plaçai sur les tapis, dans un angle obscur de la

chambre où j'étais et d'où l'on apercevait les sentiers qui venaient se réunir au pied de la maison, à travers les touffes de cyprès, de lauriers et de palmiers. Le ciel était sombre d'un côté et enflammé de l'autre, vers la mer. Les cypres s'y découpaient en noir comme les petites pyramides de la Nécropolis de Thèbes. Tout me rappelait la ville des morts. En ce moment, je vis passer à grands pas, dans une allée, deux hommes vêtus de robes brunes pareilles l'une à l'autre. Ils vinrent sous la fenêtre où j'étais couché, et l'un d'eux dit à son ami :

— Ceci est véritablement étrange, et je ne puis m'empêcher d'en être effrayé; ces hommes ont-ils vu et entendu, ou ne font-ils que répéter des paroles des autres?

— Ils ont vu et entendu, — répondit le second, — et leur témoignage ne peut être mis en doute. Ils sont de Jérusalem tous les deux et n'ont point d'intérêt à mentir.

— S'il en est ainsi, que fera notre Julien? Pourquoi Paul de Larisse n'est-il pas revenu à Daphné s'entretenir avec nous pour lui reporter nos paroles? Ah! Jean! nous sommes bien jeunes, mais notre vie ne sera peut-être pas assez longue pour réparer le mal qu'il me semble avoir fait; où donc est Libanius?

Ils allaient s'éloigner, lorsque la voix de notre vieux maître retentit près de moi. Je me sentis prendre la tête dans ses deux mains qui tremblaient.

— Viens ici, Jean, — cria-t-il, — te voilà donc revenu du désert, enfin, et Basile te ramène. Venez, vous ne serez pas seuls, car voilà un étranger, qui est aussi un de mes enfants.

Je me levai à demi d'abord et sur mes genoux, pour lui baiser les mains ; puis, me tenant debout près de lui, j'appuyai son bras sur mon épaule et le conduisis, en le soutenant, jusqu'à la salle des repas où il voulait recevoir ses deux amis et moi.

Lorsque nous arrivâmes aux flambeaux, je fus frappé du changement de ce visage si connu de moi dans l'enfance ; et tandis que ses deux disciples le saluaient avec une vénération profonde, je considérais tristement son front plus courbé et plus chargé de rides, sa taille plus voûtée, sa démarche plus lente et plus pénible, sa voix moins assurée, ses joues sans couleurs, ses yeux rouges, à demi fermés, et dont les regards incertains distinguaient avec peine les traits des personnages les plus proches de lui.

*
* *

Libanius[1] accueillit avec une bonté paternelle les deux jeunes gens qui venaient souper avec lui et qui, à mon aspect, devinrent froids et réservés d'abord, mais restèrent toutefois remplis, dans leurs manières, de cette politesse d'Athènes et de Byzance que nous autres Hébreux saurions mal imiter. Le premier et le plus jeune des deux amis, qui me parut le plus tendrement aimé de Libanius, se nomme Jean. Il prit place sur le lit le plus élevé de la table. Il est d'une famille patricienne d'Antioche, et passe pour le plus éloquent des avocats de cette ville querelleuse et loquace, si bien que ses lèvres dorées l'ont fait surnommer Chrysostome. Il a vingt ans, et son teint brun, ses grands yeux noirs pleins de flammes tiennent de l'homme asiatique; mais ses joues creuses et sans barbe, son sourire gracieux annoncent l'élève des écoles savantes et polies. Basile, le plus âgé, et qui a, m'a-t-il

1. Libanius, célèbre rhéteur grec, né à Antioche en 314, enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, de Nicomédie, d'Antioche, et compta, quoique païen, saint Jean Chrysostome et saint Basile au nombre de ses disciples. Il mourut à Antioche vers 390.

dit, trente-cinq ans, est né à Césarée où il est avocat ainsi que Jean, sur l'esprit duquel il semble avoir quelque empire. Il est grave et d'une gravité solennelle et imperturbable, surprenante à voir dans un habitant de la moins austère des villes.

Libanius demanda d'abord des fruits de Damas, des brabyles de Rhodes, des coquillages et du vin de Thasos que l'on apporta dans des amphores étrusques jaunes et noires, très simples, et qui nous fut versé dans des coupes semblables et dans des scyphes de bois et d'argent par des esclaves enfants. Nous gardions tous le silence en nous observant mutuellement, comme si nous avions mesuré intérieurement tout ce qui nous séparait, lorsque Libanius, me prenant la main, dit à ses deux convives :

— Ce jeune homme est Joseph Jechaïah ; il a vingt ans comme Jean, mais il a vu plus que nous trois, mes enfants. Son peuple est voyageur ; il en suit l'instinct et il a raison, n'ayant pas encore beaucoup parlé avec nous et ne sachant guère ce qui s'est fait jusqu'ici.

Ces premiers mots me troublèrent un peu, parce qu'il me semblait bien qu'il régnait

entre eux tous quelque chose que je ne pouvais comprendre qu'à la longue.

Jean pressa les mains de Libanius dans les siennes :

— Ce jeune israélite a-t-il vu Julien, — dit-il, — et arrive-t-il avec lui ?

— Je viens de la Perse, — dis-je, — et je ne sais plus rien de Jérusalem ni de la Grèce depuis deux ans.

— Où fuirons-nous Julien, — poursuivit Jean, — et comment ne pas lui parler, s'il veut nous appeler à lui ? Pourquoi Basile est-il venu me chercher dans la solitude où j'étais ?

Libanius frappa légèrement la tête de Jean du bout des doigts :

— J'ai, — dit-il, — un conseil à te donner qui valait la peine de revenir me voir à Daphné.

Basile se pencha sur son lit et, s'appuyant sur les deux coudes, parla avec un accent ferme et bref : je remarquai qu'il s'exprimait selon la mode d'Antioche adoptée des païens mêmes, qui est de parler à une seule personne comme à plusieurs et que les chrétiens ont mise en usage par mémoire de la trinité de Dieu qu'ils enseignent.

— Il était temps, il était temps de vous ramener Jean. Il était perdu si nous l'eussions laissé à lui-même un mois de plus. Il était atteint de ce noir espoir qui précipite tant de nos pareils dans la solitude, et qui les envoie dans les déserts brûler, user leur âme par des méditations inutiles, dessécher leur crâne sous le soleil, et y laisser leurs squelettes au sable et au vent. Notre pauvre Jean, le plus jeune d'entre nous, était le plus vieux hier, quand je l'ai retrouvé enfin et pris par la main pour vous l'amener. J'espère que le Dieu éternel fera qu'il soit sauvé ainsi, puisque vous m'avez envoyé à lui comme vous avez envoyé autrefois Paul de Larisse à Julien notre ami.

— Bien à plaindre à présent! — dit Libanius en soupirant et en laissant tomber sur la table la coupe qu'il tenait en main. — Il n'a plus de communication avec nous, avec Daphné, la demeure sacrée.

— Écrivez-lui, et peut-être vous le remettrez dans la route, s'il s'est écarté, mon père, — reprit Basile.

— Hélas! cela n'est plus possible, — dit Libanius.

Jean écoutait attentivement et ses yeux se remplirent de larmes; une sorte de tremble-

ment le saisit et il dit avec une grande douleur :

— Que nous servent donc les enseignements que nous recevons, et comment oserai-je en donner jamais à mon tour s'ils sont impuissants contre les tourments intérieurs qui accablent les hommes de nos jours ? Julien, ton disciple comme moi, voulait-il aussi s'enfuir dans le désert comme je l'ai fait? voulait-il s'y laisser mourir? qu'as-tu fait, mon père, pour le sauver? quelles paroles as-tu prononcées? par quel sentiment ou par quelle pensée est-il retombé? quel supplice secret le tourmente comme moi? a-t-il perdu tous ses Dieux? Pour moi (et là il s'assit sur le lit de repos, jetant à terre le coussin un peu usé sur lequel il reposait son coude), pour moi, je me laisse conduire ici par Basile, mais sans espoir, car il me semble que nous sommes tous perdus.

Libanius sourit en baissant les yeux et passa le bord de ses lèvres sur sa coupe, puis la faisant circuler, par Basile et moi d'abord :

— A Vénus-Uranie, — reprit-il, levant alors sur nous un regard bon et paisible; — Vénus-Uranie qui est la sagesse éternelle, la Vénus céleste, la fille du ciel que le ciel en-

gendra seul, qui n'a jamais eu de mère, celle que les premiers des hommes, les princes par l'esprit, adorent dans tout l'univers ancien et l'univers qui commence, celle qu'invoquent les âmes viriles de toutes les croyances, et qu'avant toute prière aux Dieux inférieurs, viennent encenser les Hellèniens et les Chrétiens de Rome et d'Alexandrie, d'Athènes et de Carthage ; à la Vénus-Uranie, à la Beauté impérissable et céleste.

Basile prit la coupe avec ardeur, moi avec une crainte secrète, mais sans amertume, et avec l'émotion d'un homme qui s'approcherait de l'arche sainte. Jean la reçut comme un enfant docile reçoit une jatte de lait apportée par sa nourrice, et rougit légèrement en y buvant, ne perdant pas de vue le visage de son maître.

Je connaissais trop Libanius pour regarder cette invocation comme sérieuse, et souvent je l'avais entendu plaisanter sur les Dieux fils de poètes ainsi qu'il les nommait, et je savais qu'il n'avait aucune foi dans les divinités grecques. Je crus donc ne pas lui déplaire en laissant apercevoir un sourire d'incrédulité. Mais Basile de Césarée me regarda très gravement et me dit à demi-voix :

— Jeune homme, jeune homme, ne soyez

pas incrédule et ne souriez pas. Songez que tout ce qui peut se penser a été pensé ici.

Libanius l'avait entendu et me tendit la main avec amitié, mais sans beaucoup penser à moi, et cela me fit un peu de honte; je sentis qu'il ne me regardait pas comme digne d'être combattu, même en passant, du moindre coup de flèche, ni secouru, et couvert seulement du pan de son manteau, et que je ne pouvais être encore pour un tel homme ni un adversaire assez grand pour être mesuré, ni un assez noble infortuné pour être secouru. Il avança la tête vers Jean, uniquement occupé de lui.

— As-tu vu quelquefois, mon enfant, — lui dit-il, — un homme enivré du vin de Chypre s'écrier que la terre tourne, parce que sa faible tête tourne sur lui-même comme la roue d'un moulin? Eh bien! mon ami, tu ressembles beaucoup à cet homme, tu ne vois plus assez clair au milieu des paradoxes que l'on te fait et de ceux que tu enfantes pour marcher droit, et tu en conclus que le monde chancelle, que les peuples tremblent et que les villes tournent autour de toi.

— J'en ai honte, — dit Jean en pâlissant de plus en plus, — j'en ai honte, mais cela

est vrai : je ne puis plus soutenir la vue des grandes villes et je ne les comprends plus. Moi, avocat, moi chargé de défendre ceux que l'on dépouille, comment puis-je le faire, quand le juste et l'injuste sont confondus? Le droit vacille et change à tout instant, et ses formes sont tous les matins nouvelles, comme les formes de l'horizon dans nos sables, lorsque le vent d'Afrique vient mettre les montagnes à la place des vallées. J'ai senti la raison crouler sous mon pied comme une maison ruinée; alors j'ai brûlé mes livres, j'ai brûlé mes écrits; j'ai fermé ma porte à mes clients; je me suis enfui pour être oublié des hommes.

— Mon ami, notre pauvre Julien disait comme toi il y a seulement treize ans, et tu vas voir en quelques paroles comment il eût mieux valu qu'il demeurât dans cet abattement que de n'en être tiré qu'à moitié. Ah! mon enfant! ah! mes enfants! que n'ai-je été là moi-même! Combien je l'aime! mais combien je le plains! Heureuse retraite que celle qui m'empêchera de le revoir! Que lui dirais-je, s'il était là? Saurais-je mentir pour le calmer, et peut-on mentir lorsqu'il s'agit de choses divines et lorsque l'on tient, comme

nous le faisons, ses yeux toujours élevés vers ce monde invisible où tout est expliqué? Et d'un autre côté comment désoler cet enfant qui maintenant est heureux de ce qu'il a fait, se réjouit de voir à ses pieds le monde vulgaire et croit sincèrement avoir changé ses Dieux en changeant ses statues? Ah! ce n'est pas pour rien que j'ai cessé de lui écrire et de lui faire savoir nos entretiens. J'ai vu en avant... J'ai vu, et il n'est plus temps qu'il voie comme moi... Qu'il aille, qu'il aille toujours et tant qu'il pourra avec ses armées. Je ne le reverrai pas. Voyez Paul de Larisse, il ne m'a pas écrit, il ne m'est pas venu. C'est qu'il est inquiet et se doute bien de quelque chose que j'aurai à dire. Ah! je ne voudrais pas les voir : plutôt être lapidé ou boire la ciguë!

*
* *

En ce moment-là [1], un esclave éthiopien souleva la portière et dit qu'il y avait deux familles de suppliants qui venaient de s'asseoir au foyer après avoir touché le coin de

1. Ici, de la main de Vigny, en marge, cette indication : *Les Suppliants.*

l'autel, dans le péristyle. Nous nous retournâmes et, de notre table, nous pûmes apercevoir en effet huit ou dix étrangers à qui les esclaves lavaient les pieds. Le maître ordonna qu'on leur servît tout ce qu'ils demanderaient, qu'ils fussent conduits aux logements des hôtes et ajouta qu'au lever du jour il irait les visiter. Un des esclaves enfants chargé de ce message revint apporter un papyrus attaché d'un ruban doré. Libanius ouvrit le sceau et nous dit, après avoir parcouru des yeux les caractères romains :

— Voici encore une de ces actions qui jettent le trouble dans l'âme des plus justes et pour lesquelles ils ne sauraient quel avis donner. Sur quel droit s'appuyer pour blâmer ou approuver? Notre temps n'est vraiment semblable à aucun temps, si l'on ne sait pas regarder plus haut que les événements.

« Deux familles viennent se réfugier à Daphné. Ces deux familles demandent à Antioche asile et protection. Et voici un homme, le père et le chef de la première famille, un Publius Claudius, un patricien, citoyen romain de l'ancienne race des Claudiens qui avait trois branches patriciennes et une plé-

béienne, lui qui était beau-frère du dernier comte d'Orient sous Constantin, le voici, parce que sa fortune est réduite à une petite terre en Syrie, qui donne sa terre, sa personne, ses enfants, sa postérité, ses serviteurs et les fils et filles de ses serviteurs, à titre de sujets, redevables envers leur maître, à perpétuité d'un dixième de leur bien ou du produit de leurs travaux; et ce maître, ce possesseur souverain, est l'affranchi Théodore de Batné, autrefois joueur de la flûte double, qui a des propriétés d'une immense étendue et qui les a toujours défendues contre les Barbares, à l'aide de la faveur des empereurs, de ses richesses, de ses esclaves armés et des remparts dont il a entouré ses terres et ses châteaux. Or ce Publius Claudius est chrétien et se donne ainsi corps et biens à un Hellénien qu'il nomme païen ou paysan quand il en parle; et ce Théodore de Batné, par souvenir de son ancien état, ne cesse d'affranchir ses esclaves chrétiens et autres, et n'exige d'eux qu'un travail assez modéré qu'il leur paie par journées. Quelquefois il leur donne des terres qu'ils cultivent et, l'un d'eux s'étant fait chrétien, — favorisé par le duc d'Égypte et par Athanase, ce factieux patriarche, banni

d'Alexandrie, — s'est trouvé assez riche pour vendre sa protection à une autre famille Hellénienne qui est là aussi, près de mon foyer. Voici dans ma main les deux traités de ces familles suppliantes avec les familles souveraines qui, au nom de leur richesse et de leur force, vont les recevoir esclaves, mais esclaves d'une nouvelle sorte : c'est un esclavage volontaire pareil à celui de l'enfant sur le bras de la femme, de la femme sur le bras de l'homme. Et tout cela n'est consacré par aucune loi des dieux ni des hommes, et cependant cela étant nécessaire doit vivre à travers tout, et cet ordre inconnu prend naissance au milieu des désordres [1]. Et cette vue trouble jusqu'au fond de l'âme Jean et Basile qui m'écoutent, et la confusion qui bourdonne et tourbillonne autour d'eux les rend incertains de ce qu'ils doivent faire pour prendre la défense du bien et du juste qu'ils ne distinguent plus. Ce que je dis n'est-il pas vrai? ajouta-t-il en souriant avec une douce malice. Pour moi, je crois bien faire et suivre les volontés immuables du Dieu créateur

1. Vigny fait pour ainsi dire sortir le moyen âge de l'empire romain, et montre les origines supposées de la féodalité et de la dîme dans l'antiquité même.

en ouvrant toujours au plus faible le bras du plus fort, et je me suis chargé de faire recevoir dès demain à Antioche ces deux familles suppliantes chez leurs maîtres et protecteurs futurs. C'était la vue de ces choses qui d'abord avait, comme vous, jeté Julien dans un grand effroi : mais il y avait encore d'autres choses que vous ignorez.

— Enfants, — dit-il en parlant aux esclaves adolescents, — s'il vient de nouveaux étrangers, conduisez-les avec respect, quels qu'ils soient, et j'irai leur parler et leur donner le salut du soir.

Les jeunes garçons nous servirent en revenant les colocases d'Égypte dans des ciboires d'argent, et des langoustes et d'autres poissons de mer dans des bassins.

On nous versait des vins de Chio, de Mysidie et d'Halicarnasse au moindre signe, mais sans insistance, et Libanius ni aucun de nous ne prononça le nom d'aucun mets ni pour offrir ni pour accepter, tant que le souper dura.

Nous entendions les étrangers parler à demi-voix, et j'en voyais passer quelques-uns

qui se promenaient dans le péristyle en se donnant le bras, et s'entretenaient avec gravité et aussi avec mystère.

Ils venaient jusqu'à la porte de la salle que nous occupions, sans qu'on y prêtât la moindre attention et, soit que les tapis fussent levés ou abaissés, ils ne jetaient aucun regard sur nous, au delà du seuil, et se tenaient entre eux avec le respect toujours en usage.

— L'heure s'avance, — dit le bon Libanius, en regardant la clepsydre qui versait goutte à goutte les instants de cette nuit inquiète. — Basile, dis à Jean et à nous la première entrevue de Julien avec les nôtres, je te ferai voir la source de l'erreur. Te souviens-tu bien de Julien, et crois-tu qu'il soit content de lui, toi le moins jeune, toi Basile de Césarée, toi stoïcien sévère? Tu le vis, je crois, avant nous tous, lorsque j'envoyai Paul de Larisse à Macella [1]? Il est temps, il est temps de faire attention à lui et de lui écrire ou de l'aller trouver, car plus je songe à lui, plus il me semble qu'il ne comprend plus sa vie et ses chemins.

— J'y pensais, — répondit gravement

1. Château de Cappadoce où, par ordre de l'empereur Constance, furent enfermés ses cousins Gallus et Julien.

Basile, et il se tut, ainsi que nous, se recueillant pendant quelques moments.

*
* *

Lorsqu'il répondit, ce fut en ces termes[1] :

— Il y avait bien un mois que Paul de Larisse et moi cherchions à pénétrer au château de Macella pour saisir une occasion de parler à l'un des deux princes, mais jamais ils ne sortaient et l'on n'ouvrait les tours de la forteresse à personne. Nous allions quitter la Cappadoce et revenir à Daphné vous rendre compte de nos essais inutiles, lorsqu'un jour, en marchant dans les rues de Nicomédie, nous vîmes les chrétiens entrer dans leur église et nous les suivîmes pour les observer. On nous dit que pour la première fois les deux neveux de Constantin l'apostat allaient remplir leur office de lecteurs[2]. Paul frémissait et s'arrêta sur le seuil, s'appuyant aux premières

1. Ici de la main de Vigny, ce titre : *Ce que dit Basile de Césarée.*

2. Les *lecteurs*, dans l'Église, constituent le deuxième des quatre ordres mineurs. A l'origine, les clercs qui en étaient revêtus étaient chargés de faire les lectures dans les cérémonies du culte, et servaient de secrétaires aux évêques.

colonnes, et n'osant offenser les Dieux en mettant le pied dans le temple du Nazaréen.

Ici Basile de Césarée se tourna vers moi :

— Paul de Larisse, — dit-il, — avait à peine dix-sept ans. C'était un des esclaves de Libanius, acheté à l'âge de deux ans dans la ville de Larisse en Thessalie à des Hébreux vos frères. Libanius l'a élevé parmi nous, il a attaché à son front les ailes de Platon, et vraiment il a pris aussi son vol. Il a écrit avec une grande sagesse dès l'âge de quinze ans, son éloquence est plus forte souvent que celle d'Iamblique et de Maxime lui-même. Il a lutté avec Athanase, et ses actions et ses propos ont plus de beauté et de perfection encore que ses écrits. Il n'a jamais voulu être affranchi, et tu vas savoir comment nous avons cessé de le voir et d'entendre parler de lui.

« Comme il me retenait à l'entrée du temple, je lui dis :

« — Crains-tu d'offenser Théia, la mère du Soleil, en te mettant à l'ombre?

« — Non, — me dit-il, — mais je crains de voir crouler le temple sur ces impies. Regarde-les!

« Il y avait à l'entrée de l'église des jeunes filles vêtues à demi, le visage découvert, les

bras nus, et soutenues par des esclaves; elles s'avançaient comme à l'amphithéâtre, tenant leurs miroirs à la main, parfumées et ornées de pierreries sur leurs sandales et les doigts des pieds. Chacune d'elles attendait son amant qui devait sortir de l'église, et, d'instant en instant, il venait un jeune homme la prendre en souriant et l'introduire avec orgueil. Il la précédait, la nommant sa sœur adoptive, selon l'usage hypocrite introduit nouvellement et qui vous a tant indigné, Jean. Chaque frère précédait sa sœur, lui parlait à haute voix, malgré les chants religieux qu'ils ne craignaient pas de troubler, puis la faisait asseoir entourée d'hommes, sur de petits lits de soie où les autres femmes venaient se coucher à demi, s'étudiant à ces poses voluptueuses que savent prendre les jeunes filles au théâtre. Paul s'étonnait qu'elles ne fussent pas chassées honteusement. C'est qu'il ne voyait pas qu'à Nicomédie comme à Antioche, à Constantinople, à Carthage, à Alexandrie, à Athènes, il faut bien que la religion nouvelle laisse prendre cette liberté effrontée pour se faire aimer de la jeunesse qui lui est utile et la défend.

« Cependant une procession nombreuse

d'hommes vêtus de robes noires et portant des croix blanches sur la poitrine nous annonça quelque chose de plus grave. Ils chantaient un cantique funèbre sur le chant des Euménides poursuivantes d'Eschyle, ce chant qui faisait mourir les mères de terreur. Un silence profond suivit leur entrée dans le temple et, prenant Paul par la main, je le forçais de les suivre et de se placer avec moi derrière une de ces colonnes torses de marbre vert que Constantin l'apostat a multipliées à Nicomédie, lorsqu'il fit planter une croix sur l'ancien temple de Cérès-Dêo [1]. Paul mit quelques grenades dans sa poitrine en expiation secrète à Cora et Dêo, les deux déesses dont il croyait offenser le nom mystique, et, le front enveloppé dans son manteau, il observa ainsi que moi ce qui se passait.

« Le prêtre ayant quitté l'autel de la Mort, car à Nicomédie comme dans toutes les villes chrétiennes il a la forme d'un tombeau, vint s'asseoir avec les autres religieux et se tourna ainsi que tous les assistants vers une tribune placée au pied d'une colonne, et qui avait au-

1. De δήω j'invente, pour l'invention de la culture. (Note de Vigny.)

dessus d'elle une autre tribune plus petite. Dans la plus élevée monta un vieillard chauve, dans la plus basse vinrent deux adolescents. L'aîné était Gallus, le second Julien. Gallus était dès lors ce qu'il a toujours été. Sa taille était élevée et mal prise comme s'il eût trop vite grandi, son teint pâle et blafard comme celui de Constance Chlore son grand-père, ses regards éteints, sa voix étouffée. Il lut rapidement et en balbutiant une homélie que je crus reconnaître pour l'œuvre d'Athanase à l'emphase du discours, et il se hâta de s'asseoir derrière son frère sans que personne eût pu entendre autre chose de son oraison que quelques phrases brisées par ses bégaiements. Julien s'avança. Il avait été ordonné lecteur de l'Église en même temps que son frère ; mais, plus ardent dans sa piété, il s'était fait tonsurer, et il était moine. Revêtu de la robe noire, la tête rasée, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, il se jeta à genoux sur le bord de la chaire et demeura longtemps enseveli dans ses méditations. Il parut pénétré d'une adoration profonde et il oublia longtemps l'assemblée qui le regardait avec curiosité. Ensuite il se releva tout d'un coup, étendit ses bras en croix et, levant ses yeux au ciel, il pro-

nonça une prière en langue latine à la Vierge Deipara.

Ici le jeune Jean sourit légèrement, et Libanius, interrompant Basile de Césarée, lui dit avec gravité.

— Ce qui te fait sourire est beau et vraiment divin, enfant! De quoi t'étonnes-tu? N'as-tu pas toute ta vie appris et enseigné que la Vénus terrestre est fille de Jupiter et de Diane, et Diane n'est-elle pas ainsi la Vierge-Mère? Vois Joseph Jechaïah : il est juif, et il a écouté, avec une attention plus exaltée, plus sérieuse et plus digne des choses sacrées qui nous occupent

Jean rougit un peu, baissa les yeux et s'inclina avec vénération. Nous redoublâmes de recueillement, et Basile de Césarée continua, après avoir humecté ses lèvres du vin noir de Pramnie mêlé d'eau de mer.

— Le moine adolescent, le religieux Julien prononça cette prière avec une ferveur si grande qu'il semblait prêt à s'enlever au ciel. Paul de Larisse l'écoutait avec douleur et, comme il s'appuyait sur mon bras, je le sentais trembler. « Quelle âme! quelle âme nous a enlevée Constantin l'apostat! » me dit-il tout bas. « Tais-toi! répondis-je, mais écoute-le et

regarde-le bien. » Julien avait les joues couvertes de larmes, ses yeux bleus étaient en ce moment touchés par un rayon échappé des voûtes du temple, et sa tête seule, éclairée jusqu'aux épaules, paraissait ne plus tenir à un corps humain. Quelque chose de l'enfance, quelque chose de naïf et de pur était visible à tous, et le demi-sourire du berceau errait entre ses lèvres entr'ouvertes et ses dents qui frémissaient comme s'il eût répondu, tout bas, à une déesse maternelle qui lui parlait, ou comme si ce prince enfant eût reçu quelques gouttes d'un lait invisible et divin que son extase paraissait lui faire goûter. Son teint, blanc comme celui d'une femme, s'était animé tout à coup et enflammé comme le visage des jeunes filles à qui l'on arrache le voile; son front large était humide et renvoyait près de lui, sur la colonne, un peu de la clarté pure du rayon d'en haut.

« Le son de la voix était tendre et clair à la fois comme le son de la voix des vierges, et il devint comme une sorte de chant lorsque le jeune lecteur, prenant le livre, se mit à réciter, selon la cadence usitée parmi les chrétiens, le livre qu'ils appellent : Livre de la Sagesse. »

Je me sentis rougir et ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Ah! certes, il ne leur appartient pas, seigneurs! Ce livre est notre ouvrage, et nous autres juifs d'Alexandrie l'avons vu sortir de l'école de nos thérapeutes. Ils l'écrivirent en grec, jamais Salomon n'en fut l'auteur, et l'original hébreu ne s'est jamais vu. Cette sagesse est celle de nos Esséniens. Ne savez-vous pas que la Synagogue est divisée par dogmes philosophiques? les Saducéens sont épicuriens, les Pharisiens, stoïciens, et les Esséniens, pythagoriciens. Les purs Esséniens sont de chastes cénobites. Tous leurs biens sont en commun. Ils n'ont point de serviteurs et se servent l'un l'autre. Ils passent leur vie dans le travail des mains, le silence, la prière et l'étude de l'Écriture sainte. Ils regardent comme une imperfection d'aimer les femmes et de se marier; ce sont eux que les apôtres se sont efforcés d'imiter, et Jésus de Nazareth était nourri de leur doctrine.

Basile de Césarée continua :

— Paul en l'écoutant eut comme un vif sentiment de joie, car nous y retrouvions les préceptes du divin Platon. Mais à cette lecture en succéda une qui me remplit de terreur et

d'un étonnement qui dure encore, lorsque Julien, écartant le livre, en prit un autre, et, se tenant debout ainsi que l'assemblée entière qui se leva avec lui, lut, en s'inclinant chaque fois que passait sur ses lèvres le nom de Jésus, la déclaration la plus audacieuse qui jamais ait été faite à la terre au nom du ciel :

« — Le Verbe! le Verbe divin, la Raison émanée des cieux, l'Esprit, la Parole, le *Logos* adoré de Socrate et de Platon, l'Ame du monde, le Dieu créateur, a été fait chair en Jésus! »

« Je n'avais jamais jusqu'à ce jour entendu lire ces paroles devant les assemblées publiques, et ce témoignage hardi m'émut et me fit frémir jusque dans les os. Paul me serrait la main, je le regardai : il avait les yeux en larmes, il fut obligé de serrer dans ses bras la colonne du temple pour se soutenir et se cacher. Un trouble si grand le saisit qu'il lui parut que la lumière cessait dans l'église et que Dieu offensé allait se retirer et abandonner le monde.

« Je le soutins et, par quelques mots dits à voix basse, je raffermis ce jeune homme. Nous nous remîmes à observer.

« Julien, le jeune Julien tenait ses bras élevés vers la voûte du temple et semblait en

extase. Ses joues pâlissaient et rougissaient tour à tour à chaque parole qu'il lisait; quelquefois il parlait avec une vitesse involontaire, comme dans la fièvre; sur d'autres mots, lentement, pesamment, sans raison; par moment, entre deux syllabes il s'arrêtait, comme écoutant quelque chose qu'on n'entendait pas et qu'il paraissait entendre. Ses deux lèvres d'enfant, épanouies, roses et animées, restaient entr'ouvertes comme si elles eussent reçu un souffle divin qui le pénétrait jusques au cœur. On voyait frémir ses dents blanches éclairées par un rayon, et ses blonds cheveux et son front étaient humectés de je ne sais quelle chaleur pareille à celle des femmes enivrées par l'amour. L'adolescent paraissait heureux. Il semblait avoir une vue claire, précise et radieuse de la Divinité. Sa respiration suspendue suspendait la nôtre; son silence fit régner un silence morne et sans frémissement; une larme de félicité coulait sur sa joue, sortie du fond de ses yeux bleus et, lorsqu'elle tomba sur son livre, on l'entendit.

« Sa voix s'éleva de nouveau purement et distinctement pour dire avec suavité :

« — En vérité, en vérité, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre. «

« Après quoi, plein de son rêve et de la vue céleste, tout souriant et bienheureux, il se laissa aller à genoux et l'assemblée avec lui.

« — Qu'allions-nous faire ? — me dit tout bas Paul de Larisse, — dans quel bonheur l'allions-nous chercher pour le conduire à nos voies incertaines ? — Et nous nous taisions avec une plainte remplie de pitié et de bonté.

« Bientôt Julien se releva, s'assit près de son frère Gallus, et l'assemblée, assise comme lui, se disposa par de nouveaux chuchotements à écouter l'Évêque qui s'avança suivi d'un grand nombre de prêtres.

« Il y eut une chose en ce moment qui me montra que les hommes de notre temps ne sont pas changés par leurs transformations extérieures ; ce fut la froideur et la nonchalance de l'assemblée. Tandis que le jeune lecteur était enflammé et ravi, et que les choses du ciel annoncées fermement par sa voix le faisaient trembler, pâlir, et l'épouvantaient de la grandeur de sa propre conviction, tandis que ce saint étonnement nous attendrissait sur lui, tandis que je méditais avec terreur sur les suites de ces considérations énormes, tandis que Paul de Larisse, l'adorateur le plus fervent de l'Essence divine qui se soit trouvé parmi

nous et peut-être jamais parmi les hommes, était offensé dans son cœur, offensé pour Dieu comme un fils pour son père, et rougissait de ce qu'il croyait la dégradation de l'Éternel Créateur; cette foule indolente, molle d'esprit, molle de cœur, faible, petite et pauvre d'intelligence, se remit à promener des regards à demi curieux, à demi assoupis, sur les prêtres et sur les orateurs comme sur des acteurs, puis les ramenait vite sur elle-même, se considérant et s'aimant plus que toute chose du ciel. On ne prêtait qu'avec dédain aux discours une oreille distraite, et l'on donnait tous ses yeux aux objets avec une ardeur furtive. On parlait bas de ceux qui entraient, on se saluait de la main, on s'apprêtait avec soin une place voisine des femmes préférées, on souriait à telle parure, on applaudissait à telle autre de l'œil, de la tête et du geste, on était à tout, hors à la pensée divine. Les mollesses de l'ennui, les grâces de l'amour efféminé, les puérilités d'une vie oisive, c'était tout. Et ces grandes saintetés que nous n'écoutons qu'avec un étonnement perpétuel, que nous ne répétons qu'en hésitant, que nous portons en nous avec terreur comme une femme porte l'enfant qu'elle croit divin, ces

grandes choses qui leur étaient données chaque jour, étaient, pour ces esprits fatigués et vulgaires, une vulgaire nourriture. Et je ne vis le sentiment céleste que dans les yeux de Paul et dans les regards troublés de Julien.

« Julien est timide et sauvage de caractère. C'était la première fois qu'il venait entendre d'autres enseignements que ceux qu'il avait reçus à Macella des rhéteurs chrétiens, maîtres imposés par l'eunuque Mardonius, ce misérable intrigant que vous connaissez. Julien se penchait sur sa tribune, pressant son frère du geste et des yeux de redoubler d'attention au discours de l'évêque de Nicomédie dont il reçut de loin la bénédiction en se prosternant, le front sur ses mains jointes.

« Cet évêque est un apostat très savant nommé Aëtius [1]. Autrefois esclave, puis chaudronnier ambulant, orfèvre, médecin, maître d'école; depuis, prêtre d'Apollon Musagète, et enfin théologien nazaréen, il avait apostasié comme Constantin, et fut nommé évêque par le dernier Empereur.

« Depuis le commencement des prières, et

1. Aëtius, reprenant l'hérésie d'Arius, enseigna que le Fils de Dieu n'était pas *consubstantiel* (ὁμοούσιος) à son Père. Il mourut à Constantinople en 366.

pendant la lecture de Julien, il était uniquement occupé de quelques disputes qu'il suivait, à demi-voix, avec les sophistes chrétiens des sectes différentes de la sienne. L'ardeur des controverses l'animait d'une façon extraordinaire. Il raturait sur ses genoux des manuscrits qui lui étaient présentés et répondait en marge, avec son stylet. Sa figure ne m'était pas entièrement inconnue. Il était grand, maigre et fort laid. Son visage bilieux et ridé avait quelque chose de la fouine et du loup, et semblait recouvert d'un parchemin sec et usé. Il n'avait de vie que dans ses petits yeux ardents où la ruse et la défiance perçaient par d'obliques regards. Un rire prompt et ironique agrandissait quelquefois démesurément sa bouche, puis il reprenait l'air et l'attitude de la méditation et se préparait à prendre la parole dans un discours bref, qu'il commença tout à coup d'une voie enrouée, en roulant et remuant des feuilles de papyrus dans ses doigts.

« — Voici, — dit-il, en montrant ces lettres, — une épître de l'évêque Athanase d'Alexandrie qui déclare que son esprit se fatigue à méditer sur la divinité du Verbe, qu'il sent ses efforts repoussés par une résistance invincible, et que plus il réfléchit, moins il comprend.

Preuve nouvelle que la sagesse et la vérité sont dans la doctrine d'Arius. Alexandrie même va le reconnaître, et ce que pense le divin Auguste Constance qui règne sur l'Empire va être aussi la pensée du monde, comme elle est la nôtre dans cette église. »

« Je remarquai une grande pâleur sur la figure de Julien que nous ne perdions pas de vue. En cet endroit et dès son début, l'évêque Aëtius s'arrêta tout à coup, ayant besoin de reprendre des forces pour ce qu'il allait dire, et reculant comme un sauteur habile devant le plus large fossé qui lui reste à franchir. Avec une volubilité de langage digne des parleurs des rues d'Athènes, il reprit en un moment et résuma toutes ses anciennes disputes les plus glorieuses, avec autant d'orgueil qu'en met un conquérant à nommer ses champs de bataille.

« — Honorons à jamais le nom d'Arius, — dit-il d'abord, — car lorsqu'il n'avait pour disciples que deux évêques d'Égypte, sept prêtres, douze diacres et sept cents jeunes vierges, il était aussi courageux que lorsque l'Empereur le vint recevoir à pied et le déclara maître de la foi chrétienne bien comprise. Le concile de Nicée n'a rien changé à notre doc-

trine. L'Empereur et l'Impératrice Eusébie la Grande sont Ariens ainsi que nous. Quoique nos grands chemins soient couverts de troupes d'évêques qui parcourent les provinces pour se rendre aux synodes, qu'ils épuisent les chevaux de poste et se fatiguent inutilement, ils sont un objet de moqueries universelles, et c'est tout leur succès. Dans toute conférence ils ont été vaincus. Enfin, l'*Homoousion* est détruit! »

« Un murmure d'approbation sorti de tous les cœurs de l'assemblée nous surprit beaucoup. Car cette multitude exercée aux controverses chrétiennes entendait dès l'abord ce qui nous était impossible à comprendre.

« — « L'*Homoousion ?* » me dit à demi-voix Paul de Larisse étonné. « L'*Homoousion, l'Homoousion !* » répétait à demi-voix toute l'église avec une satisfaction triomphante.

« Aëtius poursuivit rapidement :

« — Où sont les Sabelliens, comme Athanase, avec leur substance unique ? Les Trithéistes avec leurs trois esprits, et les Docètes qui nient la nature humaine du Fils et ne font de lui qu'un fantôme ? Les Gnostiques ont en vain produit cinquante sectes, les Basilidiens, les Valentiniens et les Mar-

cionistes sont vaincus aussi bien qu'eux. Arius, Arius a forcé la théologie entière à tourner dans un cercle fatal où sa raison l'a enfermée. Les Sabelliens finissent où commencent les Ébionites, et, puisqu'ils reconnaissent que l'incarnation du Verbe n'est qu'une simple inspiration de la sagesse divine, c'est avouer, comme Arius l'a déclaré, que le Fils ne fut qu'une image visible de la perfection invisible, et que, doué de toutes les perfections inhérentes que la philosophie suppose à la Divinité, il n'a brillé cependant que d'une lumière réfléchie. Tous le reconnaissent aujourd'hui pour le plus divin des sages et la plus parfaite des créatures. Il est donc vrai (et nos ennemis le crient jusque dans les déserts) que l'univers s'étonne aujourd'hui de se trouver Arien. »

« Un grand cri se fit entendre après ces dernières paroles, et avant que personne le pût voir et l'arrêter, le jeune Julien jeta du haut de sa tribune le Livre des Testaments qu'il tenait ouvert devant lui, et s'écria en pleurant et se tordant les bras :

« — Où est mon Dieu? où est mon Dieu ? qu'avez-vous fait du Dieu ? »

« Son frère et son gouverneur, ses esclaves et leurs amis se pressèrent autour de lui,

mais rien n'arrêtait ces marques extraordinaires de son désespoir : l'assemblée se troubla, et les gardes sévères dont l'Empereur avait fait entourer les neveux de Constantin se hâtèrent de se placer entre eux et la foule. Nous suivîmes Julien des yeux aussi longtemps qu'il nous fut possible, et nous étions sur les degrés du temple lorsqu'il passa. La vue des soldats qui l'entouraient et celle de l'eunuque Mardonius l'avaient fait taire tout à coup. Il marchait les bras croisés en jetant sur eux des regards terribles. Gallus le suivait la tête baissée avec un regard indifférent et presque stupide. En passant, il se pressa contre Julien et lui prit le bras d'un air suppliant. Nous nous souvînmes du massacre de leurs autres frères et, nous hâtant de nous retirer de peur de les perdre, par un intérêt trop marqué, aux yeux des affidés de Constance, nous marchions en silence, voulant nous cacher dans un faubourg de Nicomédie pour y attendre une occasion meilleure d'aborder Julien. On ne nous reconnut point pour étrangers, et nous étions si occupés de ce que nous venions d'entendre, que, longtemps après nous être enfermés seuls dans notre retraite, nous ne cessions d'y réfléchir sans parler.

« A dater de ce jour, la surveillance des eunuques auprès de Julien et de Gallus devint si sévère que la moindre sortie du château de Macella leur fut interdite. On fit courir dans la ville de Nicomédie le bruit que l'un des princes était mort, et on laissait entendre que c'était le jeune moine. Les eunuques chrétiens affectaient de gémir sur l'égarement de sa raison. Nous ne doutâmes pas que l'on ne voulût, par ces propos, préparer tous les esprits à quelque funeste nouvelle, et nous ne cessions de nous informer inutilement par les rues de ce qui se passait dans la sombre forteresse. Paul de Larisse était plongé dans une amère tristesse. Je ne pouvais le décider à quitter Macella, et jour et nuit il rôdait autour des vieilles murailles comme un malfaiteur. Rien ne pouvait calmer le chagrin que lui avait causé cet emportement désespéré du jeune religieux. Nous pensions que le dernier espoir était perdu pour nous, et que cette publique imprudence allait servir de motif à la disparition du seul rejeton impérial en qui les pensées philosophiques pussent avoir accès.

« — Vois, — me disait Paul de Larisse, une nuit que nous marchions sous les murs

de Macella, — vois cette religion chrétienne qui n'est pas contente de dévorer l'Empire et de le livrer aux barbares, mais qui se dévore elle-même par ses schismes.

« — L'esprit des hommes de notre temps, — lui disais-je, — est trop subtil et trop pénétrant pour qu'une fable y soit adoptée sans contestation. Les Nazaréens ont déjà autant de sectes qu'il y a eu de sophistes pour examiner et prêcher leur culte. Et à peine Jean l'évangéliste a dit : Jésus est Dieu, qu'Arius dit : Jésus est homme. Et la majorité immense des Nazaréens dit comme Arius : il est homme. Et cependant ils persécutent et massacrent nos frères pour avoir dit cela, et ils renversent les temples des Dieux, et ils ne veulent plus de Dieu sur la terre, et tout va périr de ce qui est beau parmi les hommes.

« Alors Paul de Larisse s'arrachait les cheveux et se livrait à des colères impuissantes ; car nous pensions, en ce temps-là, que tout serait sauvé si un des maîtres futurs du monde recevait une seule de vos pensées, Libanius, et, regardant cet ancien Empire s'écrouler, nous étions comme les habitants d'une grande ville inondée qui se réfugient sur une montagne voisine et regardent l'eau.

en apparence peu redoutable, s'élever par degrés et emporter lentement et par débris épars, tantôt un pont utile, tantôt une statue héroïque, ici un aqueduc, là un théâtre, bientôt le toit d'une maison et peu après celui d'un temple. Tous les jours nous étions témoins d'une destruction nouvelle dans cette province plus frappée que les autres des deux plaies qui nous rongent. Quelquefois, nous étions éveillés par de grands cris, et nous entendions un bruit d'armes qui nous avertissait que l'on courait aux remparts de la ville. Montés sur les terrasses, nous apercevions à l'horizon des nuages immenses de poussière blanche. C'étaient des troupeaux de Huns qui s'avançaient dans les plaines avec des hurlements de loups ; hommes et chevaux, tout était noir et sombre dans ces masses épaisses, ardentes et folles qui couraient toujours comme sans savoir où elles allaient, et toutes pareilles aux troupes d'éléphants sauvages. Les Barbares s'écoulaient par dix mille à la fois, écrasant comme un ouragan les récoltes, les maisons isolées, les villages épars. Ils venaient jusque sous les tours des grandes villes et, passant par-dessus l'autre horizon, s'enfuyaient on ne sait où, pour ne plus repa-

raître de longtemps. Ce qu'il y avait de plus fatal à nos yeux, c'est que le peuple de Nicomédie, comme celui d'Antioche que nous voyons à présent, s'était lâchement habitué à ces passages de la mort, et que son indolence s'était accrue des raisonnements de ses prêtres sur la résignation. Les femmes et les hommes avaient une conduite pareille. Tout s'enfermait et barricadait les grandes portes des remparts et des maisons. Les paysans accouraient tantôt avant, tantôt après; tant mieux pour les plus agiles, les autres étaient livrés à la lance des Huns et aux pieds des chevaux. Les soldats des remparts ne savaient rien faire pour leur défense que lancer des flèches et des pierres maladroites; et, l'orage passé, les portes se rouvraient aux curieux qui allaient regarder de près, mais avec prudence, les toits brûlés, les maisons rasées, les cadavres mutilés et les moissons broyées; puis les spectacles et les fêtes recommençaient, dans cette pauvre population élégante, flagellée par la Barbarie et énervée par le Christianisme.

« Cependant Paul de Larisse ne pouvait se détacher du château de Macella, cette prison de religieux enfants, et, une nuit, après avoir considéré attentivement des esclaves que l'on

amenait deux à deux pour les vendre au marché de Nicomédie, il me quitta pour quelques heures, disait-il. Je l'attendis vainement pendant plusieurs jours et, caché dans la ville où j'étais étranger, je n'osais m'informer de lui ouvertement, et je le cherchais sans espoir de succès, lorsque je me vis aborder un soir par un marchand éthiopien qui me donna une lettre, passa et disparut avec crainte, sans me regarder ni me dire un seul mot. La lettre était de Paul de Larisse. Il s'était donné pour esclave en laissant au marchand tout ce qu'il possédait d'argent pour qu'il gardât son secret, et pour être vendu parmi les esclaves qui étaient destinés à servir Julien. Il avait été acheté des premiers, et, avec son laconisme accoutumé, me chargeait de revenir vous dire, Libanius, par quel sacrifice il avait voulu vous obéir, et que la suite ferait voir s'il y avait réussi. Je ne l'ai pas revu depuis ce jour, ajouta Basile de Césarée, mais ce que Julien a fait de bien jusqu'ici, l'Empire le doit peut-être à ce dévouement de votre disciple le plus cher. Cependant il est cruel pour nous et pour tous qu'il ne soit pas revenu chercher les entretiens de Daphné. »

*
* *

Le vieux Libanius [1] ne répondait pas, et sa tristesse s'accroissait d'instant en instant. Il y avait déjà longtemps que Basile ne parlait plus, lorsque le vieux maître leva ses yeux appesantis et sombres où je crus voir rouler une larme, et dit à Jean qui était assis près de lui et qui avait écouté Basile avec une attention passionnée :

— Et toi, depuis ce temps dont a parlé Basile, n'est-ce pas à Athènes que tu l'as vu? N'était-il pas alors accompagné de Paul de Larisse? Cherche bien à te souvenir de ce qu'il t'a dit. N'étais-tu pas son ami?

— Non, — dit Jean Chrysostome, en se soulevant sur le coude et repoussant, loin de lui, le cotyle à demi rempli. — Grégoire de Nazianze y étudiait avec Julien et Basile, je crois aussi; mais moi qui avais alors onze ans, je ne fis que le voir avec un étonnement qui me reste encore... Il était simple et bon, il avait, me disait-on, vingt-quatre ans. Il était triste et moqueur autant que je l'osais juger. Souvent,

1. Ici, de la main de Vigny, ce titre : *Affliction de Libanius.*

assis avec vous, Basile, il me prit sur ses genoux et je l'entendis parler beaucoup sur la nature de Dieu avec Grégoire de Nazianze et vous, et tous ses discours étaient si nouveaux et si rapides que je ne pouvais les comprendre assez vite pour les retenir. Je me souviens seulement qu'il regretta que nous ne fussions pas chrétiens.

— En effet, — reprit Basile en souriant; — Grégoire et lui parlaient beaucoup et s'entendaient fort bien, étant tous deux Nazaréens, et moi, je m'amusais à les embarrasser par des questions difficiles. Alors Julien avec sa finesse d'esprit feignait d'abandonner Grégoire pour passer de mon côté, et Grégoire l'embrassait en l'appelant déserteur et en riant.

— Et il le tirait par les longues boucles de ses cheveux blonds, — reprit Jean Chrysostome. — Je vois encore Julien, ses grands yeux bleus si doux et si pénétrants, son teint pâle, son col penché du côté gauche, ses épaules un peu élevées, sa démarche capricieuse comme son langage, tantôt indolente et tantôt vive et emportée. Ses pensées étaient si rapides que sa parole ne les pouvait quelquefois atteindre. D'autres fois il se taisait pendant plusieurs jours, et il paraissait dépérir, usé

par l'idée qui l'occupait. Grégoire s'en attristait quelquefois et me demandait ce que j'en pensais. Voilà tout ce que je me rappelle, et encore est-ce entouré d'un tel nuage qu'il ne s'en échappe que quelques traits épars. Ainsi je fus quelquefois frappé de voir le peuple d'Athènes suivre Julien dans les rues, et lui, baissant la tête en rougissant, se retirer dans la plus prochaine maison. Il me paraissait timide, comme Basile vous l'a dit, car il ne commençait jamais à parler sans rougir beaucoup.

— Et cela ajoutait à la sincérité de ses paroles un témoignage presque irrésistible, — interrompit Basile de Césarée; — je l'ai souvent éprouvé.

— Un matin, — reprit Jean Chrysostome, — comme nous étions au théâtre tous les quatre, je remarquai que Julien était plus triste que de coutume. Grégoire lui avait parlé la veille de Gallus son frère, que l'Empereur avait fait décapiter en Dalmatie, et il avait les yeux rouges et humides de pleurs. Cependant, comme on jouait le *Prométhée* d'Eschyle, il écoutait avec attention, moi j'écoutais avec une terreur profonde, et j'oubliais vous et Julien. Mais tout d'un coup il me prit

dans ses bras et me plaça debout entre ses genoux.

— Écoute ceci, — me dit-il. — C'était le moment où Prométhée s'écrie :

Ἦ μὴν ἔτ' ἐμοῦ, καίπερ κρατεραῖς
ἐν γυιοπέδαις αἰκιζομένου,
χρείαν ἕξει μακάρων πρύτανις,
δεῖξαι τὸ νέον βούλευμ' ἀφ' ὅτου
σκῆπτρον τιμάς τ' ἀποσυλᾶται.

*Tout chargé que je suis des plus honteuses chaînes, ce prince des immortels, Jupiter, sera contraint de recourir à moi pour connaître le nouvel ennemi qui doit lui enlever son spectre et ses honneurs.*

— Sais-tu, — me dit Julien, — quel est celui-là qu'a prédit Eschyle par la bouche de Prométhée ?

— Non, Julien, je ne le sais pas, — lui dis-je, craignant d'offenser les Dieux.

— Eh bien ! — me dit-il, — petit enfant, ne vois-tu pas que c'est Jésus-Christ !

Et, possédé de cette idée, il se leva brusquement et sortit seul.

— Oui, je me souviens de ce jour-là, — dit Basile en pâlissant. — Il sortit ainsi brusque-

ment, mais je ne savais pas qu'il t'eût dit cela. Ce fut une étrange pensée.

Et Basile tomba dans une rêverie si profonde que, tordant une coupe d'argent dans ses doigts, il n'écoutait plus.

— Je ne sais, — continua Jean, — si Paul de Larisse, dont Basile a parlé, se trouvait alors à la suite de Julien, mais je ne le vis pas. Ce fut peu de jours après que l'Empereur fit venir Julien à la cour au milieu des assassins de toute sa famille, le nomma César, en l'entourant d'espions, et l'envoya dans les Gaules où il croyait l'exiler.

— Mais s'il partit César, il est revenu bientôt Auguste, — s'écria Jean s'animant. — Il a chassé les Alamans des Gaules, ce philosophe aux yeux baissés. Il prend ses repas debout avec les soldats, dort peu, s'éveille quand il veut, et couche sur un tapis jeté par terre; il marche avec un livre de Platon sous son bras, le rhéteur; il écrit en marchant, et gagne des batailles entre deux poèmes qu'il compose. Il est Empereur du monde avec humilité; il a corrigé, éclairci les anciennes lois de sa main, et il en a fait faire de nouvelles. Il a réalisé la pensée de Marc-Aurèle, le règne des philosophes. Il n'a pas persécuté et en deux

ans de règne il a plus qu'à moitié détruit le Christianisme. Mais dites-moi, Libanius, dites-moi, si c'était une foi sincère que la sienne, pourquoi il l'a rejetée comme un masque? Si c'était un masque, comment l'a-t-il porté en comédien de façon à tromper jusqu'à ses amis les plus chers par un faux enthousiasme? et est-il vraiment digne encore de nous, si, pour arriver à l'Empire, il s'est ainsi appliqué à simuler la dévotion des martyrs chrétiens qui se sont fait lapider, et s'il a employé la prodigieuse souplesse de son esprit à feindre même leur exaltation ascétique et leur habitude de rechercher partout les prophéties, comme faisait sincèrement Grégoire de Nazianze que nous ne cessions de plaisanter?

— C'est ce que nous voulions te demander, — dit Basile plus gravement.

Libanius, avant de répondre, sourit, en jetant devant lui et sans regarder aucun de nous, un regard d'une extrême finesse, qu'animait un feu jeune et vif avec une pénétration exquise; — il me paraît avoir ainsi tout à coup une chaîne d'idées; puis il la connaît, la sait et la dit; — tandis qu'on brûlait devant lui une cassolette dont il ramenait l'encens sur sa barbe avec l'une de ses mains, il se re-

tourna vers Jean Chrysostome et lui répondit :

— Ne crois pas, mon cher Jean, que Julien ait trompé personne; ne crois pas que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre ce nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance. Les prestiges merveilleux des cultes, qui sont excellents pour soulever de terre les âmes vulgaires, ont cela de fatal aux plus grandes âmes qu'elles les emportent trop haut. A l'âge où les rêves et les désirs s'échappent de nos esprits avec tous les amours et s'élèvent au ciel aussi naturellement que le parfum des plantes, on prend en passion telle merveille, enseignée au berceau, on la craint et on l'adore; et, selon la force de son imagination, on ne cesse de doubler sa grandeur et ses beautés et de l'entourer des magiques peintures de son délire, jusqu'au moment où le rayon de la vraie lumière écarte les vapeurs éblouissantes et trompeuses. Julien a cru tout voir et n'a vu qu'à demi parce qu'il est trop dominé par sa mystique exaltation. Tu l'as rencontré bien désespéré à Nicomédie, Basile : eh bien! les combats intérieurs qu'il livrait à sa croyance n'étaient pas encore achevés lorsque Jean le vit à Athènes dix ans après.

Son amour du Christ luttait encore dans son cœur, et partout il le retrouvait, jusque dans les cris de Prométhée. Il est difficile de dire à quel point il lui est naturel de s'élever et de vivre dans les régions divines : n'as-tu pas remarqué, Basile, que ce n'est qu'avec effort qu'il en descend, tandis que chez le commun des hommes et même les plus habiles philosophes, l'effort est de se détacher d'en bas pour monter? Les rares sentiments d'amour et d'amitié que nous avons connus de lui me semblent avoir été touchés en passant par son âme dans un de ses élans, et emportés sur son char dans ses voyages parmi les sphères et dans les régions supérieures. Si jamais une pensée eut des ailes, c'est assurément la sienne. Aussi tout lui est-il facile dans les choses de la terre. Il pourrait presque contempler face à face et sans cesse l'Essence, l'Essence véritable, autour de laquelle est la vraie science; il y cherche sans cesse, la sagesse, la justice et l'amour. C'est au moment où il était le plus enivré que les divisions des Galiléens l'ont troublé. Et par malheur, une imparfaite lueur de nos idées transmises par Paul de Larisse l'a saisi trop vivement, et il a rejeté sitôt qu'il l'a pu faire les langes chrétiens qui l'enveloppaient. Dès qu'il

n'a plus vu clairement dans Jésus de Nazareth la Divinité pure et le Verbe qu'il adorait, il n'a plus rien voulu de ce culte... Mais il a mal fait.

— Dieux tout-puissants! que dis-tu là? — dit Jean, se levant tout à coup avec une mortelle pâleur sur le front.

Basile de Césarée ne put s'empêcher de se jeter en arrière, et moi-même, en entendant ces paroles du plus grand philosophe païen et du plus habile défenseur des anciens Dieux, je ne pus retenir quelques marques de surprise, malgré ma gêne secrète et mon respect.

Les deux jeunes avocats Jean et Basile se regardaient comme s'ils avaient vu s'ébranler la plus forte pierre d'une voûte d'un dernier abri, dans l'écroulement d'une ville. Une stupeur profonde glaçait leurs esprits et leur visage; ils se levaient et s'asseyaient tour à tour, ils s'interrogeaient des yeux et se prenaient les bras avec inquiétude, comme pour s'abriter l'un contre l'autre.

Libanius sourit et, touchant la tête de Jean :

— Recouche-toi, — dit-il, — et ne permets jamais, mon enfant, à tes lèvres d'or si justement vantées, de s'ouvrir avant que ton âme

leur ait donné ses ordres et qu'elle y ait quelque peu réfléchi.

Jean Chrysostome rougit, laissa reprendre son front entre les deux vieilles mains du maître qui l'embrassa, et il s'étendit sans rien dire, à ses pieds sur un tapis.

La nuit était en ce moment si muette que nous pouvions distinguer le bruit léger des sources de Daphné. Toutes les étoiles éclairaient le ciel par de si larges feux qu'il nous semblait que nous étions placés au milieu d'elles. Je voyais à travers les colonnes du portique, les lauriers du bois sacré s'entrelacer en berceaux et se balancer ainsi que les cyprès, les cèdres et les arbres indiens, sous le vent frais qui venait de la mer voisine. Les parfums de l'aloès, du sandal et du lys des eaux pénétraient nos cheveux, nos épaules et nos bras de leurs fraîches odeurs et nous les sentions apportées par les gouttes invisibles de la rosée nocturne...

Comme nous écoutions Libanius avec une attention nouvelle, nous entendîmes distinctement sur la terre un bruit sourd pareil au galop de plusieurs chevaux. Sur un signe de la

main, les esclaves se hâtèrent de courir à la haute porte du péristyle où nous étions; mais, au moment même où ils en soulevaient les longues tapisseries, deux jeunes gens parurent à l'entrée, se tenant par la main. Ils étaient enveloppés de manteaux blancs qui tombaient devant eux et cachaient leurs pieds. L'un deux qui se tint devant l'autre portait une petite barbe bouclée, légère et terminée en pointe. Sa tête était penchée, son regard cherchait les yeux des trois amis et allait de l'un à l'autre avec vitesse et ses paupières semblaient chargées de larmes qu'il voulait contenir. Libanius, secouant sa tête avec une agitation qui faisait frémir ses longs cheveux blancs sur ses épaules, se retourna sur son siège avec la lenteur des vieillards et, mettant sa main amaigrie et chargée de grosses veines bleues entre ses yeux et les lampes, le considéra sans rien dire, comme un voyageur regarde un objet lointain et inconnu éclairé par un soleil trop ardent. Basile et Jean Chrysostome se parlaient bas avec incertitude, lorsque l'étranger s'approcha de quelques pas, s'arrêta encore, prit un des pans de son manteau pour essuyer une larme qui coulait malgré lui, et dit d'une voix douce et attendrie :

— C'est moi qui suis Julien, votre disciple que vous avez condamné.

Libanius jeta un cri qui me remua jusqu'aux entrailles, se leva en s'appuyant sur la table et lui tendit les deux bras en disant :

— Seigneur, Seigneur, est-ce vous qui venez dans ma maison?

Mais Julien se jetant dans ses bras, à genoux comme un enfant, pressait sa tête contre la poitrine de son maître et disait :

— Mon père, mon père, j'ai besoin de toi!

Et, sans chercher davantage à faire parade d'une force vaine et d'une fausse dignité, il laissa couler ses pleurs en liberté.

Pour moi je me sentis, je l'avoue, un effroi secret en voyant, devant moi, l'Empereur s'abandonner à ces mouvements impétueux de son caractère. Je craignais qu'un regard jeté sur moi ne l'avertît de la présence d'un étranger et qu'il ne s'indignât contre lui-même et contre moi. Mais il vint se placer sur un des lits circulaires, tout au milieu de nous, et là, souriant avec une grâce ineffable, sans vouloir empêcher ses pleurs de descendre en abondance le long de ses joues, et sans les cacher, il donna l'une de ses mains à Jean, l'autre a Basile, et assis entre eux comme un frère, me

fit avec la tête un signe de bonté et de confiance qui me rassura, après que Libanius lui eût dit qui j'étais.

Cependant nous étions tous sans voix, et Julien, respirant comme après une longue fatigue de l'esprit, et goûtant un peu de paix comme pour la première fois depuis bien des années, regardait avec douceur les traits du maître et des disciples tour à tour, puis la maison et ses simples marbres blancs et polis, et surtout, entre les colonnes ioniennes, le bois sacré, les grands cèdres et les lauriers de Daphné. Enfin, sortant de ce silence, il nous dit, en remarquant notre profonde attention à tous ses gestes :

— En vérité, je ne vois ici que ce jeune stoïcien qui puisse parler le premier.

Ce fut alors seulement que Libanius aperçut Paul de Larisse et lui tendit la main. Celui-ci s'avança lentement et mit sa main dans celle du maître qui, voyant sous son manteau entr'ouvert la saie des serviteurs, dit à Julien :

— Eh! quoi! Paul est-il donc toujours esclave?

— Toujours et pour toujours, — dit Paul de Larisse, — mais plus libre que lui qui voulait m'affranchir malgré moi. Ma vie n'est pas en moi, mais en lui, et je n'ai voulu revenir à toi

que lorsqu'il aurait tout accompli pour te voir satisfait.

Une morne consternation était écrite sur les traits de Libanius ; ses épais sourcils noirs s'étaient abaissés sur ses yeux rougis, bien plus avant que de coutume. Ses mains blêmes et tremblantes cherchaient à se dégager des mains de Paul de Larisse, et il jetait sur Julien des regards de pitié ; et après un moment où nous crûmes qu'il allait enfin parler, il appuya lentement ses coudes sur la table et, prenant un pan de son manteau, il le jeta sur ses cheveux blancs et sur son crâne découvert, et se voila la tête et le visage entièrement.

Julien, surpris de plus en plus, nous regarda tous d'abord l'un après l'autre; il paraissait chercher dans nos yeux le même étonnement que lui causait une aussi sombre réception. Ne trouvant dans nos regards qu'une tristesse qui semblait lui dire que nous savions le secret du silence et de la sévérité de Libanius, il devint lui-même profondément pensif. Le sourire et la rougeur légère de ses joues s'effacèrent tout d'un coup, ses yeux humides se séchèrent aussitôt, et devinrent sévères et tout empreints d'une multitude de pensées graves. Son visage semblait aussi immobile que le marbre, et il

n'y avait plus de flamme que dans ses yeux ardents et au-dessus de ses sourcils, où deux traits profonds faisaient ressortir la largeur de son front avancé.

Adressant d'abord la parole à Paul de Larisse :

— Je te l'avais dit, ils ont vu ici ce que les tumultes de ma vie empêchent de voir et, par pitié pour moi, Libanius n'ose me le dire.

Puis à nous tous :

— Que croit-on donc ici que nous soyons devenus, pour ne plus pouvoir entendre vos idées dans leur âpre crudité? Ne suis-je plus de Daphné comme vous? Paul et moi sommes-nous donc des bannis, parce que nous avons agi, après avoir médité et écrit comme vous le faites? Nous croyez-vous si absorbés par un pouvoir exercé sur les plus grossières natures, que nous leur soyons devenus semblables? Grâce au Dieu créateur en qui et par qui nous vivons, je n'ai point cessé mes travaux, et je suis encore ce que j'étais au milieu de vous, esprits fraternels, issus du divin Socrate, vous qui peut-être d'âge en âge renaissez pour adorer, pour penser et pour vous chercher.

« Nous nous sommes choisis entre tous, nous nous sommes devinés et rencontrés, nous

ne pouvons jamais nous perdre et nous nous devons l'un à l'autre nos pensées entières, puisqu'il nous faut garder pour le reste des hommes un silence nécessaire. D'où vient que vous m'avez laissé combattre seul depuis un an? Pensez-vous donc que tout soit fini et qu'il soit temps de se reposer? Croyez-vous que Daphné n'ait pas eu ses déserteurs? Grégoire de Nazianze, notre ami, et qui étudiait avec nous, persiste à demeurer prêtre et s'est enfui dans le Pont; depuis la mort de Césarius son frère[1], il ne veut pas me voir, et écrit contre moi.

« Les deux Apollinaires[2] se sont déclarés mes ennemis et le plus jeune a écrit jusqu'à trente livres contre moi. Eunape[3] est toujours debout, il est vrai, et travaille courageusement. Il m'a ramené beaucoup d'esprits égarés; il a fortifié et rallié beaucoup d'écrivains et d'ora-

1. Césarius (saint Césaire), frère de saint Grégoire de Nazianze, né en 330, mort en 369, fut médecin de l'Empereur Julien, mais, inquiété par lui dans sa foi, quitta le palais. Contrairement à ce que semble croire Vigny, il survécut à Julien, fut rappelé par Jovien et nommé par Valens questeur en Bithynie.

2. Les deux Apollinaires, père et fils, grammairien et rhéteur grecs, enseignèrent à Béryte et à Laodicée, et embrassèrent le christianisme. Le jeune finit hérésiarque.

3. Eunape, né à Sardes, zélé partisan de Julien, se montra ardent adversaire des chrétiens. On a de lui des *Vies des philosophes*.

teurs admirables qui manquaient de force et de persévérance; il a dévoilé la vie des chrétiens, et la fourberie qui tache et corrompt leur fruit encore pendant à l'arbre.

Ici, il me regarda, je reculai involontairement.

— Toi, juif, dit-il, — toi, jeune Alexandrin, dis-moi par exemple, et dis-moi en toute hardiesse et franchise, ce que tu penses de mes efforts à rebâtir ton Temple de Jérusalem.

— On m'a dit en Perse, — répondis-je avec un peu d'effroi, — on m'a dit que des feux souterrains avaient toujours consumé les ouvriers et que des prodiges t'avaient effrayé toi-même, grand Empereur.

Il reprit :

— On a dit même, encore (et Jean et Basile sourirent avec dédain), on a dit que des croix de feu avaient paru sur Antioche et Jérusalem en même temps, tandis qu'on fouillait dans les fondations du Temple, et que ces croix s'imprégnaient sur les habits et sur les livres, sans qu'on pût les effacer; on a dit que je n'avais pas osé poursuivre cette grande entreprise de relever votre Temple dont il ne doit pas rester pierre sur pierre, selon les Galiléens. Mais outre qu'il n'en reste déjà plus

pierre sur pierre depuis Titus et Vespasien, ce qui rendait un miracle bien inutile, je ne pensais qu'à réunir votre malheureuse et patiente nation, par esprit de justice. Mais de vous-mêmes sont venus les obstacles : les Samaritains et les Cutéens[1] m'ont vite écrit que les Juifs cesseraient de payer les tributs et tenteraient de se soustraire à l'Empire Romain. Ils[2] ont fait quelques émeutes dans la vallée de Bet-Rimon, et le gouverneur Alypius les avait provoquées en exigeant que le Temple fût construit sur un autre plan que celui de Salomon. Une légère secousse de tremblement de terre, la même qui fut ressentie à Nicée, à Nicomédie et à Constantinople, a augmenté le trouble de vos Hébreux et donné lieu aux fables folles des Galiléens ; j'ai voulu leur donner le temps de s'apaiser, et j'ai remis à l'année prochaine cette construction à laquelle je présiderai moi-même, si

1. Samarie fut prise en 718 par Salmanazar qui en transporta les habitants au delà de l'Euphrate, et les remplaça par des Kuthéens (ou Cutéens, selon l'orthographe de Vigny), d'origine assyrienne. Les Samaritains et les Juifs furent presque toujours en guerre ; les deux peuples avaient l'un pour l'autre l'aversion la plus prononcée.

2. Les Juifs

Adrastée[1] permet que je revienne de Perse. Voilà le vrai de cette histoire : mais le faux a prévalu comme toujours. Cependant les esprits vigoureux viennent à moi. Jamblique, Maxime, Euclide, Priscus, Elpidius, Amérius sont venus à Constantinople et se sont pressés autour de moi. Mais vous, mes frères les plus chers, et vous, notre Père, vous m'avez oublié.

Ici Libanius se découvrit et le regarda avec attendrissement, le laissant parler sans l'interrompre.

— Je m'en suis plaint souvent à Paul de Larisse en lui défendant bien de vous le faire savoir, parce que je ne veux point être aidé par pitié, mais par zèle et par propre mouvement. Ah! si j'étais né pareil aux grossiers Empereurs qui répondaient aux chrétiens par des supplices, je n'aurais nul besoin de vous. Mais moi, je leur réponds par des livres et, ici même, nos voisins d'Antioche viennent de recevoir ma satire du *Misopogon;* tandis que, si j'avais voulu serrer un peu cette ville de femmes et d'eunuques entre ma main droite où est ma flotte et ma main gauche où est mon

1. La même déesse que Némésis.

armée, il n'en resterait qu'un peu de cendre. Mais de quel homme ne mériterais-je pas la violence? Je suis digne, croyez-moi bien, mes amis, de revenir à Daphné, j'ai les mains pures de sang. En deux années d'empire, j'ai remis en honneur les anciennes mœurs de la République sévère, le culte de Dieu et l'autorité suprême de la philosophie exercée par les âmes choisies et appelées autour du trône du monde.

Julien parlait de cette manière en rougissant avec une voix si douce et d'un air si simple, son regard était si naïf, son sourire si candide et si juvénile que j'avais peine à en croire mes yeux et que je doutais que ce fût vraiment lui. Mais lorsque je m'accoutumai à cette réalité, je compris ce qui se passait devant moi, et je commençai à deviner cet homme en qui on n'a jamais pu surprendre une petitesse; je vis bien loin à nos pieds, pendant cet entretien, tout le reste des hommes dont le maître souverain venait ainsi rendre compte de son travail. Il parlait encore lorsque, ne pouvant m'empêcher de l'interrompre dans ses derniers mots, je m'écriai :

— Tu as fait reculer le soleil de deux années, impérial Josué!

Il sourit en me regardant et répondit :

— Je ne viens pas ici dire comme le premier et le plus hypocrite des Augustes, « La comédie est jouée », — car mon rôle n'est pas achevé, et le rideau, je pense, ne se baisse pas encore sur moi, à trente-deux ans et au commencement de mon quatrième consulat; je ne veux pas vous dire non plus : « Applaudissez! » mais seulement : « Jugez-moi et fortifiez-moi »

J'étais encore troublé de ce que j'avais osé dire, lorsque je vis, à ma grande surprise, que Libanius me regardait et portait les yeux tour à tour sur Julien et sur moi.

— Ah! Julien, — dit-il, avec son air abandonné, — serais-tu surpris si ce jeune Hébreu d'Alexandrie t'avait, sans le vouloir, amèrement critiqué? Tu as cru qu'il te louait, et lui-même aussi l'a pensé, mais moi je pense précisément le contraire. Ah! mon enfant, qu'il me faut de courage pour dire ce que, dans un moment de douleur et de recueillement, je viens de me dire à moi-même! Me permettras-tu, — je suis vieux, Julien, — me permettras-tu de monter au point que je viens d'entrevoir, mais de n'y monter que pas à pas et appuyé sur une épaule beaucoup plus jeune

et plus ferme que la mienne? Tu m'as ramené Paul de Larisse, que je vois stoïcien et plus solide que jamais sur ses pieds; permets, mon cher Julien, que je prenne son bras afin qu'il m'aide à gravir ce haut promontoire. Vous nous y suivrez tous les trois, et s'il arrive, ce que le Dieu de la lumière veuille empêcher, s'il arrive que nous trouvions un abîme sous nos pas, nous unirons nos efforts afin de trouver un chemin pour l'éviter ou des travaux pour le combler.

Nous nous regardâmes tous en silence, et Paul de Larisse s'approcha de Julien et lui pressa la main, avec le sentiment d'un danger secret que l'un des deux allait courir, et d'un combat décisif que la raison supérieure de notre âge allait nous livrer. L'adversaire s'avançait avec une lenteur redoutable, et comme les plus grands événements ont été souvent déterminés par quelques simples conversations entre les grands hommes, il était visible pour nous que quelque chose de décisif arriverait après ce que nous allions entendre.

— Ce que vous allez dire est peut-être ce que je suis venu chercher, — dit Julien calme, mais attentif comme un brave qui attend le coup d'une habile épée.

Paul de Larisse s'étant assis sur le lit même où Libanius était à demi couché, Libanius lui dit :

— Je ne sais d'où vient que le premier effet de ton arrivée auprès de Julien a été de le détourner de cet amour des poètes qu'il égalait par des poèmes et des chants admirables, et les muses Ligies pourront bien ne t'avoir pardonné qu'avec peine si tu es cause d'un tel abandon.

Paul répondit sur-le-champ avec sa brièveté spartiate :

— Julien César n'a-t-il pas écrit, depuis, la *Satire des Césars*[1] ?

— J'entends, — reprit Libanius, — tu penses que la sagesse philosophique des écrits qu'il a jetés depuis au milieu des combats est supérieure aux chants religieux et aux poèmes qu'il écrivait dans la solitude de Macella : ce serait à examiner ; mais je t'en parle seulement parce que je crois que Julien t'a rendu compte des plus secrets mouvements de son âme,

1. C'est une satire à la manière de Lucien. On y voit les empereurs qui avaient occupé le trône avant Julien, comparaissant devant les dieux de l'Olympe pour disputer une place vacante dans le ciel. Silène joue le rôle de juge. Marc-Aurèle remporte la victoire.

tandis qu'il ne paraissait à nos yeux que par éclairs bien rares, et que ses lettres courtes ne m'ont jamais appris que des résultats et non des causes. Tu vois que ce n'est qu'en sa présence que je te prie de le trahir, et seulement après qu'il te l'aura permis.

Julien était appuyé sur le coude et, le menton sur sa main, écoutait attentivement. Il sourit et fit à Paul un signe de consentement; toutefois son regard était triste et découragé.

Paul de Larisse parut quelque peu étonné de ce commencement qui semblait presque frivole, mais, connaissant trop notre maître pour ne pas deviner qu'il était sur un chemin difficile, il répondit :

— Un jour, Julien me dit de l'aider à brûler tous les poèmes qu'il avait écrits. Il me les lut. Il étaient beaux, mais il les brûla.

Libanius, se tournant alors vers Julien :

— N'étais-tu pas quelque peu affligé, — lui dit-il, — des satires d'Alexandrie ou d'Antioche?

— Je pensai, — dit Julien, — que c'était le rôle d'une femme de chercher à plaire aux hommes, que c'était une faiblesse que de se surprendre à frémir de leur avoir déplu ou à

se réjouir d'en avoir été admiré, et que c'était là obéir et non commander.

— Mais vraiment, — reprit Libanius, — ne penses-tu pas que le but d'un orateur et d'un philosophe est aussi de séduire les esprits? Les fleurs de ses discours ne sont-elles pas destinées à engourdir la raison avec leurs parfums?

— Du moins, — reprit Julien, — du moins ont-ils un autre but encore que de plaire, et, s'ils séduisent, c'est pour nous prendre par la main et nous conduire où ils veulent; c'est une sorte d'empire, lent il est vrai, mais un empire enfin.

— Et c'est encore une sujétion, — reprit Libanius, — puisqu'il dépend des auditeurs de n'écouter ni la parole ni le livre et d'argumenter contre l'orateur. Hélas! irions-nous jusqu'à dire que le seul digne emploi de la force ou de la vertu soit d'exercer le pouvoir suprême? tu ne l'as pas pensé, car chercher le triomphe du Capitole, c'est encore chercher l'applaudissement du public et la louange aveugle du vulgaire. Tu ne l'as pas pensé, car saisir le pouvoir et l'exercer, ce n'est encore là que le premier pas du statuaire qui saisit son ciseau de fer et son marteau de bois et se

place devant le marbre. Le bloc est l'assemblée grossière des hommes dont la forme ne change que sous les coups des grands statuaires. Or, pour concevoir cette forme que tu voulais donner à ce marbre énorme, où aurais-tu pris ta pensée première, sinon dans ce génie poétique né en toi? Tu n'as donc rien fait en brûlant tes Poèmes, si tu n'as aussi brûlé en toi la poésie. Y aurais-tu par hasard réussi?

Julien avait replacé son menton et sa barbe légère sur sa main.

— Tu es un habile capitaine, Libanius, — dit-il en souriant avec un peu d'amertume, — je te vois venir. Tu commences par brûler les villages éloignés et dévaster la campagne, afin de ne rien laisser derrière toi en marchant, pas à pas, vers la forteresse que tu assièges. Il faut bien te laisser faire et je me suis livré à toi. Pour suivre ta pensée, ne trouves-tu donc pas le marbre assez bien taillé et assez promptement modelé?

Libanius lui serra la main dans les siennes avec une tendresse de père :

— Ah! cher fils, — dit-il, — tout ce qu'un homme peut faire, et un grand homme, tu l'as fait. Mais est-ce ta faute si ce marbre est devenu une cire molle qui fond à tous les so-

leils, reçoit toutes les impressions et se pétrit sous toutes les mains dès que le maître est absent ou mort?

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Comme nous regardions Paul de Larisse, ce jeune homme pensa qu'il était considéré comme responsable et prit la parole.

— Ne suis-je pas en droit de rendre compte, puisque je n'ai pas cessé d'obéir à la première pensée qui me fit partir autrefois avec Basile de ce lieu sacré ou nous sommes, pour porter à Julien les paroles de Daphné? Je dirai donc en peu de mots ce qui s'est fait, et vous verrez que nous n'avons pas dévié, mais peut-être vous-mêmes qui nous jugez. — Le cri de Julien devant l'évêque Arien était celui du chrétien blessé au cœur. Sa croyance était empoisonnée, et nous sentîmes que, de ce jour, elle devait mourir en lui. Je me dévouai. Je me vendis comme esclave pour l'approcher. C'est là mon honneur à moi, et je n'ai pas voulu être affranchi ni racheté pour ne pas le perdre. J'ai appris à Julien ce que les eunuques qui le tenaient prisonnier lui avaient caché. Je lui ai fait savoir qu'il était le neveu de l'empereur Constantin l'Apostat, qui avait publiquement renié la religion de nos pères et de Rome

pour n'être même pas chrétien et rester arien; que lui, Julien, avait été sauvé par quelques soldats du massacre de sa famille où périrent sept enfants comme lui; que le monde n'était pas chrétien comme on le lui enseignait, que les temples des Dieux supérieurs étaient debout dans tout l'Empire; que ceux de toutes les divinités inférieures étaient ouverts dans Rome, où le Sénat, les Consuls, les Tribuns, et les Chefs des grandes familles patriciennes, plébéiennes et consulaires, et tous ceux qui exerçaient les grandes charges de l'État venaient publiquement sacrifier et gouvernaient toujours par les devins et les présages; que les eunuques et les courtisanes affectaient de suivre la foi du Prince et la déshonoraient, mais que ni l'Apostat Constantin ni son pâle successeur n'avaient osé abolir les sacrifices; et enfin qu'il y avait à Daphné des philosophes qui allaient et venaient sans cesse, régnant sur les croyances populaires et entretenant le feu pur et sacré de la morale au milieu des combats religieux et des sophismes de toutes les écoles. Alors Julien ouvrit les yeux; il vit l'Empire envahi, énervé, il résolut de se préparer à régner. Nous nous vîmes entourés d'espions; il fallut être chrétien longtemps de

visage; Julien s'y soumit et fut libre; subir avec patience la vue d'une cour de délateurs, de courtisanes, d'eunuques, de sophistes, de barbiers et d'échansons pour parvenir à vous entendre, Libanius avec Basile, Maxime, Grégoire, Ecébole, Apollinaire et les autres, sans vous parler autrement qu'en présence des *curiosi*[1] de l'Empereur; voir adorer au Parthénon sans adorer, et se faire ainsi, à la fin, proclamer César; relever les légions romaines, chasser les Barbares des Gaules et revenir Auguste, rendre Constantinople et Rome aux Dieux : en neuf ans, ce fut ce qu'il souffrit et ce qu'il fit. Alors il vous écrivit souvent, et ceux que Daphné envoya furent pontifes et magistrats suprêmes, quoique pas un de vous qui êtes ici ne voulût accepter d'or ni d'honneurs. Mais Julien en cela même nous est semblable : il est plus pauvre que moi et laisse, dit-il, ses revenus en dépôt chez ses sujets. Il ne veut que la vérité, la cherche et l'adore. Elle se voile de plus en plus à ses yeux et aux miens. Mais ce qui a été fait devait l'être, et c'était là ce que vous attendiez; et, à présent, vous ne l'aidez plus, quand son édifice est à peine

1. Les espions.

debout et encore ouvert à tous les vents du ciel!

Je pensai que Paul avait parlé avec trop d'audace à un homme tel que Libanius et je m'en effrayai pour lui; mais, voyant Libanius sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience :

— Eh! ne vois-tu pas que tout ce que tu as raconté est compris dans son image perfide! C'est le filet où il a voulu nous prendre et dans lequel tu tombes. Je n'avais fait là, comme il le dit, que saisir mon ciseau et mon marteau. Mais ici, Libanius, arrêtons-nous et parlons en hommes. N'use point avec moi de la méthode lente de Socrate. Je n'ai que trente-deux ans encore, mais, quelque longue vie qui puisse m'être donnée par le Destin, je n'ai pas de temps à perdre pour achever mon ouvrage et je le laisserai peut-être à moitié.

« Depuis le jour où je suis sorti de Macella, je n'ai vécu, pensé, agi que pour sauver l'Empire, que les Galiléens et leurs folies ont mis à deux doigts de sa perte. Le présent ne m'a pas seulement occupé, mais l'avenir. Une fois éclairé par les évêques eux-mêmes sur l'homme que j'adorais comme Dieu, je n'ai plus considéré que le salut des hommes et les moyens

de préserver le monde de l'ignorance qui détruit, en perpétuant la science qui conserve. Je n'ai point interdit les écoles aux Chrétiens, mais j'en ai fondé de nouvelles par tout l'Empire, où l'on pût enseigner aux enfants non seulement Hésiode et Homère, Démosthène, Hérodote et leurs Dieux, mais Platon, mais la morale pure de Marc-Aurèle, et l'enseigner par l'exemple. J'ai jeté pour fondement de cette réforme la réforme des pontifes et des prêtres. J'ai ordonné qu'il ne fût jamais élevé au sacerdoce que les gens de bien les plus purs de chaque ville, sans égards pour la naissance ou la richesse. Je leur ai donné pour devoirs : l'amour de Dieu et des hommes, une vie qui soit une continuelle instruction, un enseignement grave de l'histoire, dégagée des fictions débauchées et dangereuse de quelques poètes ; une surveillance perpétuelle des hospices que j'ai fondés ; et le soin de faire du bien à tous et de donner gaiement le nécessaire, même de leur indigence.

— Par le ciel, qu'ont dit de plus les Évêques chrétiens, nos anciens amis ? — s'écria Jean Chrysostome.

— Regarde, — dit Basile, en montrant sur la muraille un papyrus très long qui y était cé-

roulé; — Libanius a copié de sa main cet édit immortel que tu as écrit pour les temples.

Libanius roulait une boule d'ambre dans sa main et d'abord ne parlait pas; mais, regardant Basile avec ironie :

— Vraiment, — dit-il, — tu m'as pris en flagrant délit d'admiration et presque de flatterie pour notre cher Julien, et la confusion que cela me cause n'est pas loin de me faire oublier que les pures maximes, les institutions vertueuses, les lois prudentes ne se conservent pas si elles ne sont à l'abri d'un dogme religieux, et que, si Julien les a enfantées, c'est que sans doute il était rempli de la Divinité et s'est senti assez fort pour établir le sentiment de sa foi de manière à la rendre universelle.

Et, comme Julien hésitait à répondre, il continua après avoir attendu un instant :

— Et ce ne peut-être à l'ancien Olympe d'Homère qu'il ait foi, car, dans sa *Satire des Césars,* dont nous parlait Paul de Larisse, notre enfant, j'ai bien peur qu'il n'ait fait la satire des Dieux. Silène et Bacchus n'y sont guère moins ridicules que les Césars faiseurs de poupées (je ne veux pas parler de Claude son aïeul, que Julien a bien traité pour ce motif très naturel qu'il est de son sang); mais les Dieux y sont

fort petits auprès de Marc-Aurèle qui leur parle de l'idée, *vraie ou fausse*, qu'ils sont nourris de la fumée des sacrifices. Il a fait, de la mollesse et de la débauche, des déesses dont la dernière est chrétienne et offre le baptême à Constantin et à tous les meurtriers. Tu me pardonneras donc, Basile, j'en suis sûr, de ne pas croire qu'il ait pour le vieil Olympe une grande vénération et une sincère croyance dont le sentiment puisse être universel.

Julien rougit; aucun de nous ne vit cette rougeur avec indifférence, et je compris alors combien il fallait que Libanius eût une intelligence sûre, inébranlable et pénétrante, et quelle force il sentait en lui, pour se résoudre à pousser à bout celui en qui reposaient les destinées du monde. Jean Chrysostome regardait Libanius comme pour demander grâce, Basile avec une tristesse croissante, et Paul de Larisse avec une douleur inexprimable.

Julien avait penché sa tête sur sa main, et son coude était négligemment étendu sur la table. Il rêva, puis il sourit, puis il dit en attachant ses yeux sur les constellations brillantes qui tremblaient derrière les feuilles sombres des cyprès, des lauriers et des cèdres :

— Si le délire est divin et s'il est permis de

le regarder comme tel, n'est-ce pas lorsque la mémoire des choses divines que notre âme a connues avant la naissance devient en nous si vive qu'il nous semble être rentrés dans le sein de la Divinité même? N'avons-nous pas reconnu que le raisonnement est une arme aussi bonne pour l'erreur que pour la vérité? Nous ne pouvons donc nous attester élevés jusqu'au sentiment du Vrai, du Beau et du Bien, que dans ces rares moments où notre âme, se souvenant de la Beauté céleste, prend ses ailes pour retourner en sa présence et la voir clairement devant elle, autour d'elle, se sent pénétrée de son amour, et ne voit rien dans l'univers qui ne soit tout illuminé des splendeurs de la Divinité. C'est dans ces moments, auxquels les prières nous conduisent, que nous pouvons vraiment dire avoir retrouvé ce que la naissance et la vie périssable nous ôtent, et ce sont ces vérités trouvées que les hommes osent appeler célestes inventions oubliant que toute vertu et toute science n'est qu'une réminiscence de la vie première et de l'existence inaltérable.

« Pour moi, je puis le dire, j'ai passé ma vie entière à supplier le Dieu souverain et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de

diriger par des inspirations intimes le cours difficile de ma vie et, souvent, j'ai reçu de lui des visions qui ne m'ont laissé aucun doute sur l'existence des divinités secondaires qui président à nos destinées. Le monde dans son ensemble n'est autre chose qu'un Être animé formé d'âme et d'intelligence; mais, entre Dieu et lui, un autre Être intermédiaire préside à nos destinées, c'est le Soleil-Roi que j'adorai dès mes premiers ans et dont mes yeux ne pouvaient se détacher. Sa présence est notre vie, son absence notre mort; sa nature est simple, pure et sans mélange[1]; il provient d'un seul Dieu, du Dieu créateur, qui est le monde intelligent, et il est le milieu des êtres intellectuels intermédiaires, destiné à les présider, et propre à réunir les deux extrémités de la vaste chaîne par sa qualité conciliante et amie, par sa substance fécondante. Le plus grand, parmi les biens qu'il produit, est la création des *Anges solaires*. L'un deux m'est apparu clairement sous ma tente et dans mon palais pour m'annoncer mes destins, et c'est lui qui est le Génie de l'Empire. Il était pâle et faible avant que l'on ne m'eût nommé Auguste; il est

1. Αχράυλον. (Note de Vigny.)

grand et puissant aujourd'hui. Je l'ai vu, il m'a parlé, et jamais ses prédictions n'ont failli. Je les ai annoncées, on les a vues s'accomplir au jour marqué. Que le sourire que je vois errer sur tes lèvres en ce moment interprète ces récits comme des visions mystiques, je le comprends et je le pardonne. Mais je déclare que, lors même que ce ne seraient là que visions nocturnes et rêveries extatiques, je ne les croirais pas moins venues du ciel pour me récompenser de quelques vertus dont j'aurai pu donner l'exemple. Cette vue certaine que j'ai obtenue à force de sacrifices, d'études théurgiques et théologiques, de prières et d'adorations exaltées, m'a conduit à connaître et enseigner la vraie nature des Dieux secondaires qui adoptent les nations et dirigent leurs fortunes diverses, faisant connaître l'avenir à ceux des hommes qui cherchent à leur ressembler et atteignent quelque chose de leurs perfections. Ces Anges solaires qui vivent à présent avec le bienheureux Platon ne cessent de monter et descendre du Soleil à nous et, suivant sa lumière, pénètrent l'âme à travers les corps ranimés par elle. Qu'on les nomme Cérès-Dêo ou Minerve Pronoée, ils viennent du Soleil-Roi, emblème visible du Démiurgos,

du Logos, du Verbe increé et très pur

— Mon cher Julien, — répondit Libanius, — le nombre est infini des Chrétiens qui, depuis ton règne, et au moindre signe venu de toi en passant par des milliers de petits pouvoirs nés du tien, ont quitté leur christianisme. Ils l'ont quitté par indifférence, et n'étaient tombés dans cette indifférence que parce que les deux cents sectes et plus encore qui les divisent avaient soumis la nature de leurs Divinités au même creuset où tu viens de faire passer celles de l'Olympe. Toi qui t'es diverti publiquement en faisant venir chez toi les Ariens, les Novatiens, les Donatistes et autres pour les faire disputer jusques à perdre haleine, te crois-tu bien loin de leur *Homoousion*, de leur *Consubstantialité?* Je te crois, en vérité, plutôt possédé à ton insu du sentiment qui t'a fait écrire l'autre jour dans le *Misopogon : Je chanterai pour les muses et pour moi.*

« C'est vraiment par un sentiment purement poétique que tu t'es exalté, Julien, et il se trouve ainsi que, tandis que tu croyais agir sur la multitude des hommes, tu n'as agi que sur toi-même. Tu t'es pris les pieds dans le filet que tu avais tendu, tu t'es enivré du vin que tu leur avais préparé, tu l'as pris en goût, tu en rem-

plis ta coupe, tu y reviens sans cesse, et tu viens de boire devant nous, mon ami, le nectar de ta poésie. Nous l'aimons beaucoup aussi, mais, en vérité, tu conviendras que tu aurais mieux fait de le laisser couler sur le papyrus pour charmer les siècles futurs, s'il est certain qu'il n'est pas aussi goûté de la multitude que de toi, et s'il nous est démontré qu'elle n'en boit pas tant qu'elle le semble faire.

Ici Libanius s'avança sur le bord de la table et attachant ses yeux sur ceux de Julien, sembla y plonger ses regards comme deux épées.

— Or, voici, — poursuivit-il, — tu as vu sans doute, devant tes vieux soldats, de jeunes patriciens les commander d'une voix incertaine; les hoplites obéissaient aussi d'une incertaine manière, les boucliers ne sonnaient plus fortement en tombant ensemble à terre, et leurs manœuvres ne se faisaient que mollement. Je vois, mon cher Julien, que ceux qui adorent les Dieux, les Hellèniens qui sacrifient avec toi et lisent l'avenir dans des entrailles, t'obéissent ainsi. Un secret instinct les avertit que tu as, pour les figures célestes que tu rêves, cette sorte d'affection que peut avoir un peintre pour le tableau qu'il a fait, et dont il caresse de l'œil le

dessin et la couleur, mais que tu n'as pas plus que nous, pour ces symboles, cet amour sincère dont la voix est la prière, dont le lien est la supplication et la reconnaissance, que l'espoir de la présence d'un être céleste anime et qui croirait à la réelle existence de ces Divinités. Les hommes les plus vulgaires ont un sentiment vague de la vérité. Ils pensent que les Dieux sont usés, que nous n'y croyons plus, et que leurs noms sont pour nous des idées de destinée, de justice, de force, de vertu, que nous leur voulons rendre sensibles. J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. Le nouveau voile dont nous avons enveloppé les idées est trop transparent, son tissu est trop élégant et trop fin, on voit en dessous nos pieds de philosophes et de savants; c'est ce qui fait que tout est perdu pour le temps de notre vie.

« Deux choses auraient pu nous sauver et, lorsque je t'envoyai Paul de Larisse, je les espérai. Les hommes de notre temps auraient pu avoir assez de bonne vigueur romaine encore pour reprendre, en son entier, le zèle sincère des réelles Divinités et s'attacher la bouche au large sein de Cybèle, la mère des

Dieux; ou bien, à défaut de cette antique et primitive vertu, ils auraient pu avoir déjà un assez grand partage de cette hardiesse qui nous a été donnée à quelques-uns que nous sommes, répandus par le monde et rarement réunis, cette autre force plus jeune et plus grande qui consiste à comprendre la Divinité, l'immortalité de l'âme, la vertu et la beauté sans le secours grossier des symboles. Je l'ai espéré, Julien, et chaque pas que je t'ai vu faire m'a confirmé par son vif éclat et ses bruits glorieux, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces deux espérances ; mais, depuis que tu as réussi, j'ai désespéré, parce que ton triomphe a été stérile.

Ici, nous nous rapprochâmes tous de plus en plus du maître qui parla plus bas dans le silence de la nuit.

— Le Génie de l'Empire n'est point un beau jeune homme tel que tu l'as vu, Julien; c'est une pâle statue dont la cire est molle et, je te le répète, à demi-fondue. Et, pour quitter les images dans un si sérieux entretien, ce qui est faible et sans ressource, ce sont nos races trop affaiblies, trop tourmentées d'idées aiguës, subtiles et pénétrantes, trop énervées par trop de poisons délicieux

et avidement bus. La santé de l'âme est détruite dans les nations connues. Voyez s'il y a jamais eu plus triste spectacle que ce qui s'est passé parmi les chrétiens. A peine coule la source qu'ils y jettent le poison. Les martyrs criaient en mourant : « Jésus est Dieu ! » et voilà les Évêques qui crient plus haut : « Il est homme ! » et, au milieu de leurs deux cents sectes, ne savent plus ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent. Ils ont noyé toutes leurs croyances dans toutes les corruptions. Les évêques d'Égypte adorent à la fois Jésus et Sérapis : que dire de plus ! De sorte qu'après tout, si le culte nouveau est trouble et contesté dès sa naissance, le culte ancien ne l'est pas moins dans la résurrection que tu lui fais, Julien ; et tu conviendras que partout les nations connues sont trop faibles pour aimer vivement, comprendre entièrement et maintenir fermement une des croyances qui flottent sans repos sur la surface de leurs esprits sans y entrer et prendre une tenace racine. Tu n'as pas peu contribué à les jeter en confusion, mon ami, et la force de choisir leur faisant défaut tout à fait, tu vois que les uns retournent à leurs coutumes d'enfance, les autres à leurs intérêts du

moment, prêts à renier tous les Dieux de tous les cieux pour quelques-uns des trésors dont Jechaïah fait l'échange avec les juifs ses frères.

Ici Julien fit signe qu'il ne désavouait rien de ces vérités.

— Les rhéteurs chrétiens sont aussi souples que les tiens, et les tours d'esprit, les soubresauts de paroles de Paul Catena et de Maris n'ont-ils pas été aussi légers que ceux d'Ecébole, de Maxime et d'Eunape?

« Que les mystiques et les astrologues chrétiens lisent l'avenir dans l'eau d'un bassin au lieu de le chercher dans les entrailles d'un mouton, la différence nous touche fort peu à Daphné, et je pense qu'elle ne t'a pas été plus sensible à Constantinople? En un mot, la ruse de l'esprit grec est le caractère universel des hommes de l'Empire; ils n'ont pas plus le désir d'une vérité divine que d'une autre, trouvant sous leur main autant d'arguments contre que pour toute chose, et tout homme de notre âge est *sophiste.*

Ici Libanius, étendant ses mains tremblantes comme pour nous embrasser, poursuivit avec chaleur :

— O vous! âmes choisies, en qui la Des-

tinée a mis dès l'enfance le sentiment du vrai, du bon, du beau et de toutes les perfections que notre intelligence s'épuise à nommer d'appellations célestes pour y faire monter le vulgaire! vous tous, égaux amis, esclaves comme Paul, empereurs comme Julien, ou avocats comme Jean et Basile, citoyens de l'impérissable Daphné, ne sentez-vous pas bien que les efforts des deux religions et de toutes leurs sectes subtiles sont impuissants sur l'homme de nos jours et que rien ne peut secouer sa torpeur? L'enfant devient sophiste à quinze ans, et son âme se glace de telle sorte qu'il n'y a pas de feu divin qui puisse la fondre. Dès que tu as vu cela, c'est le désespoir qui t'a conduit au désert. Jean, tu peux le nier à tous, mais non pas à moi, et tu reviens parce que tu as senti que tu y étais inutile aux hommes. Tu n'avais pas à y donner cet exemple du sacrifice des richesses et des honneurs comme fit Antoine de la Thébaïde; tu as bien fait de ne pas enterrer toute vivante l'éloquence qui brûle en toi. Je te dirai ce qu'il en faudra faire à présent. Ne pense pas à toi et à la gloire d'être nommé demi-dieu ou saint comme Antoine; pense à la famille des hommes qu'il

aut sauver de la désunion qui est la mort. Helléniens ou Galiléens, chrétiens ou païens, tous ceux qui sont grands par l'esprit combattent avec le désespoir et la rage des gladiateurs contre les animaux bas et féroces, ou s'en vont se coucher dans les sables pour mourir. Si tout le monde fait ainsi, notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le trésor de Daphné : c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir : c'est la morale. Or, il va périr, ce trésor, si nous ne le passons bien conservé à des mains plus sûres que celles des peuples sophistes qui ne savent plus le garder et n'ont plus de prestige où l'envelopper.

Ici Libanius soupira profondément et, après nous avoir regardés avec douleur :

— Il faut bien, — dit-il, — la passer aux Barbares.

Julien recula :

— Dois-je donc à ton avis, regretter tous mes travaux et mes chères victoires? — dit Julien.

— Non pour toi, Julien, mais pour nous.

— Je ne l'aurais pas cru, — reprit Julien

avec sa bonté ordinaire. — N'avons-nous pas encore dans le monde romain toute la science des siècles?

— Ils ont quelque chose de plus précieux, — dit Libanius, — qu'on ne nous rendra jamais et qu'ils apportent : c'est la simplicité de cœur qui peut croire sincèrement à quelques prodiges et adorer ce que tu as nommé les poupées divines.

— Eh bien! — dit Julien, — les Césars d'autrefois les payaient pour ne pas passer le Rhin; moi, je les ai chassés à coups d'épée. Crois-tu que jamais on en fasse des Romains?

— Non, mais déjà sur nos frontières, on en a fait de robustes et solides chrétiens, bien ignorants et bien grossiers.

— Eh bien! — dit Julien, — que veux-tu dire par là? Faut-il donc que nous cessions d'élever les Barbares à nous et que nous nous abaissions jusqu'à eux?

— Tiens! Regarde! — dit Libanius, — voilà ce que je veux dire.

En même temps il nous montra une momie égyptienne couchée dans le fond du péristyle, à l'entrée du bois.

— Regardez attentivement, — dit-il, — cette momie embaumée. Elle porte dans sa

tête des trésors et dans sa poitrine un rouleau de papyrus, sur lequel tiendraient aisément rassemblées et écrites en caractères grecs quelques brèves maximes qui peuvent exprimer tout ce qu'ont imaginé les hommes jusqu'à ce jour pour tâcher de se rendre meilleurs. Les couleurs vertes, rouges, dorées de la momie n'ont point pâli. Ses cheveux se sont conservés aussi blonds, aussi soyeux que durant la vie, aucun des trésors d'Isis et d'Osiris, aucun sphynx azuré ne s'est perdu, pas une lettre du papyrus ne s'est effacée, grâce à ce cristal énorme qui couvre la momie dans toute son étendue. Ce cristal est transparent, et à travers les lueurs rougeâtres, argentées, violettes, que lui apportent les flambeaux et les astres et qui lui donnent l'aspect d'un lac merveilleux ou d'un ciel inconnu découvert dans l'ombre, on ne cesse d'apercevoir le visage immobile de la momie. Elle croise ses bras sur sa poitrine et y garde en paix notre trésor. Sur ce cristal énorme sont gravés et peints des caractères sacrés qui, faisant adorer l'enveloppe, ont conservé le trésor des âges anciens. Les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages pré-

ceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérées.

« Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des chrétiens; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs.

Libanius se tut tout à coup, et ce fut Julien qui à son tour se couvrit la tête de son manteau. Bientôt son pâle visage sortit de ses mains, et il prit le cotyle d'argent qui était placé devant lui; un doux sourire animait ses lèvres et son regard et, se levant avec nous en faisant une libation du côté de l'Orient, il dit :

— Au Dieu Préservateur, quel qu'il soit!

Ensuite il versa la coupe et ajouta d'une voix paisible, et en souriant avec tristesse :

— Tu l'emportes, Galiléen !

Nous nous regardâmes longtemps sans parler. Julien se coucha à demi et, appuyé sur son coude, il poursuivit :

— Je n'ai pas eu un jour ou une nuit sans travail, mais je croyais mon ouvrage meilleur.

Et, après un léger soupir :

— Enfin, — dit-il, — nous verrons cela demain. Il est possible que vous ayez raison et que je me sois trompé.

Pour le jeune Paul de Larisse, il avait tout écouté les bras croisés et l'un de ses bras était caché dans sa poitrine. Lorsqu'il l'en tira, je vis que ses ongles étaient rougis et comme ensanglantés légèrement, mais il ne s'en aperçut pas ; il étendit cette main et s'écria :

— Maudite soit cette faible race qui ne peut supporter les conséquences de nos travaux ! et pour qui la vérité est toujours trop pesante ! Nous nous trompons sans cesse en espérant quelque chose d'elle, et les plus forts lui sont sacrifiés sans fruit.

Libanius sourit :

— Veux-tu empêcher, — dit-il, — mon enfant, que les cailloux de la grève ne s'ar-

rondissent l'un sur l'autre, usés par le frottement de la mer? Julien a-t-il murmuré lorsqu'il lui a fallu passer par tant d'épreuves, et s'est-il révolté contre la volonté immuable du Dieu créateur, lorsque nous sommes arrivés à douter ensemble du succès de sa tentative? En sera-t-elle moins sublime? En sera-t-il moins grand? Tu te rapetisses beaucoup toi-même, mon cher Paul, par ces mouvements puérils. Avons-nous cessé d'être tous ici de même taille, et assez forts pour nous connaître nous-mêmes et nous contempler comme si la mort et les siècles avaient passé sur nous? Par quel oracle, par quel messager le ciel nous avait-il promis qu'un jour tous les hommes arriveraient à marcher seuls et sans être soutenus par des poupées divines? Le Verbe est la Raison venue du ciel; si un faible rayon est descendu parmi nous, notre devoir est d'en perpétuer à tout prix la lueur précieuse.

Julien se leva et, s'appuyant sur Paul, il nous dit adieu avec le calme et la douceur d'un frère qui ne quitte sa famille que pour un jour. Il donna son front à Libanius pour y recevoir le baiser d'adieu. Ensuite il regarda longtemps encore la demeure silencieuse où

nous étions, il respira l'air embaumé des plantes aromatiques et du bois sacré dont les branches sombres pénétraient dans la chambre entre les colonnes de marbre blanc, et plusieurs soupirs s'échappèrent de son cœur.

Nous nous étions tous levés, et Jean, le plus jeune et le plus attendri, lui baisait la main en pleurant. Libanius et ses disciples conduisirent Julien dans une salle qui menait au bois sacré que j'avais traversé, et comme j'entendis leurs voix s'élever tour à tour et que l'odeur des parfums vint dans la salle où ils m'avaient prié de rester seul jusqu'à leur retour, je ne doutai pas qu'ils n'eussent offert un sacrifice qui devait m'être inconnu. Peu après, de jeunes esclaves vinrent me conduire dans l'appartement des étrangers, où l'on me dit que l'Empereur était parti sans vouloir prendre de repos, afin de se trouver prêt à bénir l'armée au lever du soleil comme souverain pontife.

Je me retirai pour écrire ce que je venais d'entendre; et je te l'envoie en même temps que le rapport des échanges que j'ai faits depuis cette soirée avec les marchands chargés de l'approvisionnement des troupes nouvelle-

ment débarquées. Ils se sont élevés en tout, comme tu verras, à trois mille talents d'or, cinquante mines, soixante sicles et quarante bekas, qui m'ont été donnés sur un ordre d'Alypius qui était duc d'Égypte avant mon départ pour la Perse.

Demain je verrai et dans peu j'écrirai.

## DEUXIÈME LETTRE

### *Joseph Jechaïah à Benjamin Elul d'Alexandrie.*

Écrit du faubourg de Daphné, le douzième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien, tout est bien.

Je viens de voir et d'entendre des choses que je n'oserais t'écrire, si je n'étais sûr de notre frère qui te les porte.

Avant-hier il y a eu dans Antioche un violent soulèvement. Les Donatistes[1] et les Ariens se sont battus dans les rues, et ceux qui se nomment orthodoxes et ont deux évêques n'ont pris parti pour personne; les Macédoniens (élèves de Macédonius, l'évêque de Constantinople) sont survenus et ont eu le dessus pour un jour.

Hier la ville était encore émue de ce trouble, lorsqu'on a vu arriver des soldats exténués de

1. Donat, évêque de Carthage au IVe siècle, fonda la secte des Donatistes qui se regardaient comme les seuls héritiers des apôtres.

fatigue et de faim qui ont annoncé la défaite de l'armée entière. Ils étaient suivis d'un grand nombre d'habitants de Ninive. Cette ville, contre toute attente, est livrée aux Perses. Les débris de l'armée sont rassemblés et retranchés dans une place qu'on appelle le *Camp des Maures* sur les limites du désert. C'est une chose horrible à voir que la joie féroce des habitants d'Antioche. Ils accablent de boue et de pierres les malheureux soldats, à moins qu'ils ne tracent sur leur front le signe de la croix avec une couleur rouge et noire. Les hoplites et les cavaliers gaulois que Julien avait emmenés de Lutèce ont été entièrement détruits, dit-on; on ne sait encore ce qu'est devenu l'Empereur. Les légionnaires ont soutenu la retraite qui a été confuse et désastreuse. Les cavaliers perses ne cessent de harceler jour et nuit les soldats que la misère et le climat ont exténués. Ils ressemblent à des fantômes, et la plupart ne conservent de leurs armes que des tronçons de piques qui leur servent de bâtons. Ils ont les pieds sanglants, la tête enveloppée, et sont couverts de cicatrices.

## TROISIÈME LETTRE

Le treizième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien, tout est bien.

L'arrivée des blessés ne cesse pas. Les Barbares occupent toutes les rives du Tigre et tous les châteaux qui les défendent, et Ninive leur a été cédée. Les Galiléens s'en réjouissent, et les moines courent dans les rues et assemblent le peuple à grands cris pour un nouveau projet, on ne sait lequel. Tout ce qui n'est pas chrétien ferme ses portes et se cache. Je ne retourne plus à Antioche, et je vais demeurer au faubourg de Daphné où Basile et Jean viennent de se retirer.

## QUATRIÈME LETTRE

Le vingtième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien, tout est bien.

Je t'écris au milieu de la nuit. A peine viennent de cesser les cris féroces qui ont retenti tout le jour dans ce bois paisible où un étrange événement vient de se passer.

Hier, dès le matin, les jeunes esclaves, plus effrayés que les autres, vinrent apprendre à Libanius que le peuple d'Antioche devait venir dans le jour, à Daphné, pour y rapporter le corps de Babylas[1] que, depuis plusieurs années, un ordre de Julien avait fait transporter ailleurs. Nous étions sous le vestibule avec Jean Chrysostome et Basile.

Un des esclaves a donné à Libanius une lettre de Paul de Larisse que je copie à la hâte pour toi. Libanius nous la lut sur-le-champ. La voici; il me l'a laissée entre les mains pour un peu de temps

1. Babylas (saint), évêque d'Antioche vers 237, fut persécuté sous le règne de Dèce, et mourut dans les fers en 251.

*Je vais me rendre à Daphné dans la soirée. J'ai voulu t'écrire ce que je craindrais de te conter, de peur de montrer à tes yeux et à ceux de tes amis une douleur digne de trop de pitié et de dédain : Julien a vécu. En capitaine habile, il a passé le Tigre, mis la flotte en sûreté, rallié son armée à celle de Victor, pris la place de Mao-Gamal-Kan. Nous marchions sur Ctésiphon. Des Barbares réfugiés et accueillis par Julien avec trop de bonté l'ont trahi. La flotte a été incendiée. La famine a décimé l'armée. On en était venu à distribuer les provisions des comtes et des tribuns. Julien leur donna l'exemple en partageant les siennes aux soldats. Dans la nuit du vingt-cinquième au vingt-sixième de Junius, il s'est levé comme de coutume, sous sa tente, pour écrire sur une question de théologie qui nous avait occupés toutes les nuits précédentes. Il voulait mettre les hôpitaux qu'il a fondés sous la protection de Cybèle, et l'hospice des pauvres sous celui de Cérès-Dêo, et écrivait le détail de cet édit qu'il devait envoyer à Constantinople. Il écrivait et me dictait ces mots préliminaires :*

*« Moi, Julien, souverain pontife, César, Auguste, serviteur du Soleil-Roi et de tous*

*les dieux, exterminateur des Francs et des autres Barbares, libérateur de la Gaule et de l'Italie... » lorsque tout à coup il s'arrêta et me poussa le coude. Je le regardai : il regardait devant lui à l'entrée de la tente en mettant sa main devant la lampe qui parut l'éblouir.*

*— Ne vois-tu rien? — me dit-il.*

*— Non, — dis-je, — je ne vois rien.*

*— Tais-toi, — dit-il en continuant de regarder, — et écoute.*

*Je n'entendis rien, mais, lui, il entendait, car il se leva et salua profondément vers l'entrée de la tente qui s'agita un peu. Il dit comme répondant à quelqu'un :*

*— Eh bien! soit!*

*Ensuite il s'assit avec calme et me dit :*

*— Tu n'as rien entendu?*

*— Rien, absolument, — dis-je.*

*— Eh bien! donc, c'est qu'il n'y avait rien apparemment. Continuons d'écrire, — et il reprit son stylet. Je le regardai et je trouvai qu'il était plus pâle, mais ses yeux hardis me commandèrent de baisser les miens, et je poursuivis.*

*Lorsque nous eûmes achevé, il se recoucha par terre, sur sa peau de lion, et dormit*

*profondément. Au jour il fit venir les aruspices qui déclarèrent qu'on ne devait pas combattre, mais il n'en tint compte. Au lever du soleil, il sacrifia sur une colline, l'armée étant rangée alentour dans l'ordre de bataille qu'il avait tracé. Il alluma le feu de l'autel pour signal du combat, et monta à cheval à l'instant. J'étais près de lui. Il était un peu souffrant d'une blessure reçue quelques jours avant.*

*La chaleur était ardente. Il avait jeté sa cuirasse et ne portait qu'un bouclier très léger. Nous marchions par colonnes et les cohortes séparées par les triaires, les archers protégeant les flancs des légions. Les Barbares ne tinrent nulle part de pied ferme, mais ils ne cessaient de nous suivre en troupes innombrables de cavaliers, tirant sur nous et nous tuant beaucoup d'hommes sans que l'on pût leur répondre. Un de leurs corps d'infanterie voulut résister et Julien en eut une grande joie; nous courûmes au pied de la montagne nommée, je ne sais pourquoi, Phrygie, où le combat se livrait. L'Empereur mit pied à terre avec moi et se tint derrière les premiers rangs des hoplites. Un corps de Gaulois les soutenait. Tandis que l'on échangeait des*

*flèches et des traits d'arbalètes, les soldats chantaient l'air du Soleil-Roi et de César socratique. Plusieurs hommes tombèrent autour de nous. Julien me prit le bras et me conduisit près d'eux. Il tendit la main à un centurion qui était tombé à genoux. Ce vieux vétéran évocat lui baisa la main en criant : « Auguste, prends garde à toi, fuis! » et tombant en arrière, mourut. Il n'adore pas, » dit Julien. — Alors il s'avança vers un jeune Grec qui, selon l'usage des Lacédémoniens, avait bouclé et parfumé ses cheveux pour le jour du combat. Nous avions remarqué l'adresse avec laquelle il tirait sur les ennemis. Les archers ses compagnons riaient en se battant et en mourant, avec leur ostentation accoutumée. Celui-ci, à demi nu, avait reçu une flèche dans la poitrine. Il s'était couché sur son bouclier et souriait dédaigneusement à l'ennemi. « Adore Mercure Trismégiste, » dit Julien en s'approchant de lui. Il se tourna de l'autre côté et, riant avec éclat, mordit le sable et mourut. Julien se pencha à l'oreille d'un des barbares auxiliaires Alamans et lui parla dans sa langue. Cet homme qui était renversé lui baisa les pieds, puis, lorsque l'Empereur se*

*fut détourné, il prit du sable et s'en servit pour tracer un signe de croix sur son front. Julien le vit, et me regarda pour deviner ce que je pensais. Je baissai la tête et il continua à donner des ordres. Je ne pus l'empêcher de s'enfoncer dans les rangs des auxiliaires, et lorsque nous observâmes ceux qui étaient frappés de mort, nous les vîmes tous se tracer sur la poitrine le X ou la croix des Galiléens. Quelques-uns criaient : « Jove ! » mais bientôt après revenaient à leur signe. Tout d'un coup, Julien monta à cheval, je le suivis. Il avait la tête nue et ne tenait à la main que son bouclier. De grands cris retentissaient à l'arrière-garde, il y courut avec moi. La cavalerie des Perses faisait une brèche dans l'aile gauche, et dix éléphants soutenaient cette attaque désespérée. Julien se jeta sur l'ennemi comme s'il eût été invulnérable. Les soldats lui criaient inutilement de se retirer. Il reçut en ce moment un javelot dans le côté. Il voulut arracher le fer, mais il se coupa les doigts et tomba de cheval. Je le reçus dans mes bras. Il se tint debout, ramena son manteau sur lui de sorte que personne ne pût voir sa blessure. Il me dit de*

*le conduire hors de la mêlée, près du Tigre, à quelques pas; ce que je fis. « Jette-moi dans le fleuve, me dit-il, ceux qui croient encore aux Dieux soutiendront le courage de ma pauvre armée en me disant enlevé du ciel comme Quirinus. Les chrétiens diront : comme Élie. » Je lui serrai la main, et je le pris sur les bras pour le précipiter dans le fleuve. En ce moment toute son escorte arriva. On crut que je ne voulais que le soutenir et on l'emporta sous sa tente. L'armée s'arrêta. L'ennemi était dispersé. Tout retentit de cris et de gémissements. Julien se fit étendre sur sa peau de lion et, resté seul avec moi, il découvrit sa blessure. Je vis que le javelot était entré profondément dans le foie. Alors il me dit adieu en m'embrassant et demeura en silence, penché sur mon front, pendant un instant. Puis il reçut son sang dans sa main et le jetant vers l'Orient : « Voici, dit-il, ma seconde libation, et je le dis encore : Tu l'emportes, Galiléen! » Après un instant de silence : « Tu porteras mon cœur à Daphné, et tu diras à Libanius qu'il ne s'est pas trompé. Maintenant ouvre ma tente. » Alors entrèrent les médecins. Julien leur dit que leurs soins étaient inutiles,*

*Il parla de l'immortalité de l'âme avec Priscus, Maxime et moi et, après avoir discouru comme Socrate, il a arraché le javelot, et est mort comme Épaminondas.*

Libanius, après avoir achevé cette lettre qu'il me donna, demeura ainsi que nous tous plongé dans un silence profond. Il fut contraint de s'asseoir parce que ses genoux tremblaient. Comme ses yeux étaient fermés et répandaient quelques larmes, je craignis pour lui et m'avançai pour le soutenir, mais il me fit signe de m'éloigner.

— Voici la réponse de Julien, — dit-il : — il a senti que mes yeux, tout vieux qu'ils soient, avaient vu la lumière véritable. Il ne lui était plus possible de se laisser entraîner sans honte par ce torrent chrétien qu'il avait fait reculer, *il s'est retranché lui-même comme on détruit une digue dont l'usage est reconnu pernicieux après une épreuve.* Je vivrai pour défendre sa mémoire ; et je mourrai dans le culte extérieur des Dieux, qui est vieux comme moi et qui donne encore des pénates à la moitié du monde Pour vous, Jean et Basile, soyez chrétiens.

Jean Chrysostome s'inclina et dit :

— O maître, je serai chrétien.

— Je le suis déjà, — dit Basile en rougissant légèrement.

En même temps chacun d'eux baisa l'une des mains tremblantes de Libanius et, comme je sentais que je ne devais plus être témoin de leur douleur et que je ne pouvais parler comme eux de ces idolâtries desquelles Moïse nous a préservés, je les laissai et me retirai timidement derrière les colonnes du vestibule, ne pouvant m'empêcher de regarder comme plus grands que des hommes ces glorieux amis, dociles comme des enfants à la voix de leur éloquent et paternel instituteur, et forts comme des géants contre les cris des hommes vulgaires.

Je marchais depuis quelque temps sous les cyprès lorsque tout d'un coup j'entendis des chants lointains que je reconnus pour ceux des Chrétiens. C'étaient des voix d'enfants qui s'élevaient en chœur, et puis de longs silences, puis, après, de fortes voix d'hommes basses et sombres comme devaient être les voix des cadavres ranimés dont Ézéchiel entendit les secrets entretiens. De longs silences encore me permirent de distinguer sur le sable les pas d'une grande foule. Puis les voix des

enfants reprirent encore un chant mystérieux, triste, caressant comme celui d'une mère qui charme le berceau d'un fils mourant avec une chanson interrompue par des soupirs, des larmes et des sanglots. Je m'approchai par une allée détournée et je vis une longue suite de moines qui marchaient rangés sur deux files, au milieu d'eux des enfants, puis les vierges, puis les femmes et après elles les hommes, la tête nue et les yeux baissés. En avant de cette longue procession, quatre hommes portaient le corps de Babylas le martyr, qu'ils rapportaient à son tombeau.

La procession passait devant le temple de Daphné, le petit temple de marbre blanc, plus parfait que le Parthénon d'Athènes, et caché au milieu d'une touffe de lauriers[1]. Les portes en étaient fermées, et, sur le péristyle, j'aperçus un jeune homme pâle, vêtu de blanc, que je reconnus pour l'esclave chéri de l'Empereur, celui même dont nous venions de lire la lettre, le stoïcien Paul de Larisse. Le chœur des moines d'Antioche ayant chanté

1. Voir la harangue de Libanius où il décrit ce temple. Julien le cite dans sa lettre trente-cinquième à Libanius. (Note de Vigny.)

le verset de notre psaume : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*, Paul tourna le dos à la procession et s'écria, tendant les bras vers le temple : « Apollon, Apollon, Soleil-Roi, tu as reçu Julien parmi les Dieux, à la droite de Marc-Aurèle ! »

Les jeunes filles qui marchaient les premières s'arrêtèrent effrayées, mais, au regard et au geste d'un évêque, elles reprirent leur marche en silence, les moines ne cessaient de marcher les mains jointes et sans lever les yeux. Les cantiques recommencèrent.

Dans un long intervalle entre les chants, Paul de Larisse, voyant que les enfants étaient déjà loin, à la suite du corps, s'écria d'une voix claire, distincte, au moment où venaient les hommes d'Antioche :

— Julien, le grand Julien est mort pour nous. C'est lui qu'il faut pleurer !

Ceux-là passèrent encore après l'avoir considéré attentivement, mais avec indifférence, et passèrent en parlant entre eux.

Paul leur cria :

— Allez adorer Sérapis et Jésus, et ce soir vos danseurs !

A ce mot, ils murmurèrent, mais ils pas-

sèrent, haussant les épaules, et quelques-uns rirent avec de grands éclats.

Ces hommes d'Antioche marchaient avec mollesse et plusieurs d'entre eux conduisaient leurs sœurs adoptives pompeusement parées et chargées d'ornements païens et chrétiens, portant dans leurs cheveux la croix d'or et la gerbe d'or de Cérès-Dêo, indifféremment mêlées.

Vinrent après eux les Barbares nouvellement chrétiens, attroupés en grand nombre. Ceux-là tenaient élevée une lourde et grande croix de bois qu'ils venaient baiser tour à tour, en marchant, et s'arrachaient les reliques de saint Babylas, en se partageant son manteau. Une animation extraordinaire brillait dans leurs yeux ; ils versaient de véritables larmes et se frappaient la poitrine avec violence, en déplorant à haute voix la passion de Jésus comme si elle était d'hier, et célébrant en paroles confuses le martyre de Babylas qu'ils nommaient une passion secondaire, une rédemption diminuée; ils obéissaient, en poussant de grands élans de piété, à un moine de petite taille, caché et comme enseveli au milieu d'eux, et répétaient à grand cris ses paroles. Leurs figures étaient stupides et féroces;

leurs yeux à demi fermés, relevés et comme endormis et alourdis par un sourire imbécile, regardaient cependant de toutes parts comme pour chercher des ennemis; leurs longs cheveux roux, jaunes et chargés d'huile et de poussière, couvraient leurs épaules et les rendaient semblables à ces statues d'Égypte qui ont le corps d'un homme et la tête d'un lion. Une secrète horreur me saisit en voyant cette foule robuste survenir, et je sentis à leur odeur le même frisson qui se fait sentir à tous les êtres créés lorsque viennent les bêtes du désert. Paul de Larisse frappa des mains comme saisi de joie à leur vue. Il embrassa une des colonnes blanches du temple et cria :

— Apollon conducteur, Apollon, tu les amènes pour moi!

Puis il ouvrit sa tunique blanche, s'avança au grand jour, découvrit sa poitrine à la lumière du soleil et, debout sur la plus haute des marches du temple, il leur dit :

— Vous voilà donc enfin, je vous trouve donc, ô vous les vrais Chrétiens, vous les plus ignorants, les plus grossiers des hommes et les plus aveugles, vous les Barbares! Réjouissez-vous donc, car le plus pieux des Empe-

reurs, le plus religieux des hommes, Julien, est mort!

D'abord ces hommes ne le comprirent pas et pensèrent qu'il se réjouissait comme eux de la fin de l'Empereur. Pourtant son air de mépris attirant leur attention, ils s'arrêtèrent et se demandèrent entre eux ce qu'il disait. Il ne les laissa pas attendre et reprit tout à coup :

— Venez, maîtres futurs de la terre, qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse; vous qui êtes voués au culte de la mort et qui portez pour étendard un gibet, que vous prenez pour un flambeau; vous, les vrais croyants, qui ne doutez pas de ce qui vous est enseigné et qui adorez sans comprendre rien; vous qui ne cherchez pas comme les Grecs une pensée sous un symbole et qui me regardez avec vos yeux à demi ouverts sans me comprendre encore! Venez et soyez glorieux : vous êtes vainqueurs, comme votre Galiléen l'est aujourd'hui, parce qu'il s'était proportionné à vous et vous a dit des choses grossières comme vos regards, vos formes, vos actions, vos sentiments et vos idées. Venez donc et soyez fiers, apportez, sur le monde que vous allez étouffer, le règne de l'homme qui dit : « Une place pour moi dans

le ciel et je sacrifierai tout; je m'éloignerai de mon frère s'il est faible. Si mon frère tombe, je le foulerai aux pieds et je me purifierai les pieds pour être digne d'entrer dans le tabernacle. Je massacrerai les innocents qui ne croient pas les mêmes choses que moi, afin de m'asseoir seul et tranquille dans ma chaise curule du ciel. Je dévorerai l'ennui, je dissimulerai mes meilleures amours, j'étoufferai mon cœur, je dessécherai ma chair pour obtenir une place dans le ciel. » — Le ciel te donner une place, ô Barbare! le ciel pour ton âme de boue! Crois-le, troupeau aveugle! et fais périr tout ce qui avait embelli et parfumé la terre, fais périr l'idéale beauté, l'idéale vertu, l'idéal amour! Tu portes bien la croix, Barbare, et tu as l'épaule assez forte pour t'en faire une massue informe et frapper devant toi! Frappe-moi le premier, je t'en prie, car je te méprise, toi, ta race et la stupide folie de ta croix! »

Les Barbares étaient restés glacés d'étonnement, et je crois qu'ils auraient passé outre sans répondre à ce jeune homme, sans le moine qui cria tout à coup qu'il blasphémait le Christ. Aussitôt ils s'écartèrent pour ramasser des pierres et les lui jeter violemment. Les premières atteignirent les belles colonnes de

marbre et, rejaillissant sur Paul de Larisse, ne lui firent que de légères blessures. Il sourit comme les Spartiates au combat, et détacha tranquillement et gracieusement l'agrafe de de son manteau blanc. Sa poitrine fut frappée à l'instant de tant de pierres à la fois qu'il tomba sur les genoux, et, un énorme débris de roc lui ayant frappé la tête, il roula sur les degrés comme un vase renversé. La colère des Barbares chrétiens ne s'arrêta pas là. Ils se précipitèrent sur le temple de Daphné, ce chef-d'œuvre de grâce, et brisant les portes odoriférantes fermées et désertes depuis longtemps, escaladant les toits, poussant les charpentes et les pierres avec des leviers, amassant des branches d'arbre dans l'intérieur, ils démolirent et incendièrent en une heure ces marbres adorés depuis tant de siècles et témoins de tant de glorieux travaux. J'ai vu ainsi une idolâtrie en détruire une autre, mais il se passera, je crois, bien des âges avant que la seconde serve de voile, comme disait le maître Libanius, à d'aussi belles pensées que la première.

Comme la plupart de ces Barbares sont des Isaures et des Huns, venus avec leurs familles traînées et amassées dans des chariots, il m'a

été facile, parlant leur langue, de m'attirer leur confiance en leur distribuant sur-le-champ quatre talents d'or. J'ai divisé chaque talent d'or en cinquante mines et chaque mine en soixante sicles et même chaque sicle en deux békas, pour les accoutumer à notre monnaie hébraïque préférablement à celle des Romains. En reconnaissance de mes bons offices, ils m'ont laissé à vil prix des statues d'or massif, d'argent et de porphyre, ouvrages de Phidias et de Praxitèle d'une valeur inappréciable. J'ai fait enfouir à vingt pieds sous terre la statue de Vénus-Uranie, qu'adorait Libanius avant tous les Dieux ou toutes les pensées.

C'est une femme debout, nue jusqu'à la ceinture, écrivant sur des tablettes, et qui réunit en elle toutes les beautés de la forme humaine. Les deux bras et les tablettes venaient d'être brisés. Les pénates d'or et d'argent, je les ai transportés, la nuit, à Antioche, et je les ai montrés en secret à des envoyés du Roi de Perse Sapor qui s'avance en suivant de près la retraite désespérée de Jovien. Ils m'offrent un marché sur lequel je gagnerais environ vingt talents d'or, c'est-à-dire 3.420.000 békas. Cela pourrait reconstruire une bonne partie du saint temple de Salomon.

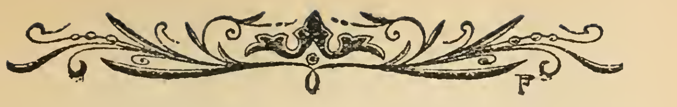
Ainsi, grâce à notre persévérance, notre sainte nation creuse sous les pieds de toutes les nations de la terre une mine remplie d'or où elles s'enseveliront, deviendront nos esclaves avilies, et reconnaîtront notre puissance impérissable. Loué soit le Dieu d'Israël!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

# VI

# ÉPILOGUE



## VI

### *EPILOGUE*[1]

La nuit commençait à s'effacer du ciel et sa couleur noire devenait fade et blanchâtre. Les deux inséparables ennemis ouvrirent la fenêtre. Ce qu'ils virent était immonde.

La grande foule se ruait toujours dans les rues, traînant ses pieds dans les ruisseaux et s'y noircissant jusqu'aux genoux. Cette foule courait avec ivresse à la suite de quelques hommes masqués et déguisés, couverts de paillettes d'or et tachés de vin. Partout ces hommes étaient accueillis avec de grands cris de joie et avec des injures plus sales que les ruisseaux. Un cortège païen arriva au moment où le jour et la pluie paraissaient. C'était le bœuf, suivi de ses bouchers et traînant des filles enivrées dont les joues

1. Titre omis dans le manuscrit.

étaient couvertes de fard rouge et blanc. Les fenêtres s'ouvraient partout sur le chemin du bœuf et on lui battait des mains. Bientôt des femmes couvertes de rubans, et traînées dans des voitures magnifiques, se mirent gaiement à la suite du bœuf. Elles élevaient leurs enfants dans leurs bras pour le saluer à son passage.

Tous deux suivirent cette marche triomphale sur de longs boulevards bordés de grands arbres, et le long des rues et au milieu des places publiques où s'arrêtait le bœuf, quand ses bouchers buvaient.

Ils arrivèrent avec la foule du bœuf devant une église contre laquelle une autre foule était irritée[1]. Une longue corde était attachée à la croix de cette église et le peuple tirait la corde avec de grands cris. La croix chancela et tomba tout à coup au milieu des huées, et avec elle une partie des murs de la vieille église. Des gardes venus pour protéger l'église se prirent à rire et se partagèrent les ornements du lieu saint, sans seulement penser qu'ils eussent été saints. Les deux foules se réunirent à la suite du bœuf, et

1. Il s'agit ici, comme au début, du sac de l'Archevêché, dont la date, 14 février 1831, est bien en effet voisine des jours gras.

le bœuf marcha sur la croix, et toutes les foules après lui.

Le peuple allait le long de la rivière en se réjouissant de la gaieté des garçons bouchers, et l'on voyait flotter sur l'eau un nombre infini de livres grands et petits. Des rouleaux de papyrus antique, des parchemins du moyen âge et des feuilles hébraïques se heurtaient comme des coquilles de noix abandonnées, et cette vue réjouissait les petits enfants qui jouaient sur le bord.

Le Docteur Noir et Stello s'approchèrent du fleuve et achetèrent d'un enfant l'un de ces grands livres. A peine eurent-ils jeté les yeux dessus qu'ils reconnurent une plainte touchante du savant Grégoire Bas, Hebrœus, Abulfarage[1] sur la perte de la Bibliothèque d'Alexandrie brûlée par les barbares.

Le noir Docteur sourit, Stello soupira.

Tous deux lurent avidement ces belles paroles écrites dans le XIIIe siècle sur l'événement des barbares du VIIe. Mais ils ne lurent pas plus avant, parce que trois cents pages qui suivaient

1. Abulfarage ou Aboul-Faradj-Ali, historien et poète arabe, né à Ispahan en 897, mort en 967, est surtout connu par son recueil d'anciennes chansons et poésies arabes.

avaient été déchirées par les barbares de Paris du XIXe siècle où nous sommes tombés aujourd'hui.

Tous deux continuèrent leur chemin à la suite du bœuf et des bouchers, des masques et du peuple de Paris, et ils arrivèrent au palais de l'Archevêque. Les hommes et les enfants jetaient le toit par terre et les meubles par les fenêtres, et les troupes les regardaient faire et riaient et empêchaient les livres d'être retirés de la rivière.

Comme ils regardaient cela, ils virent passer un groupe d'hommes sans masque, vêtus singulièrement. Ceux-ci étaient jeunes et beaux, ils avaient leur nom sur la poitrine; ils adoraient un homme appelé Saint-Simon et prêchaient une foi nouvelle, essayant de fonder une société nouvelle.

La foule leur jetait des pierres et riait.

Ce ne fut pas tout. Ce qu'ils virent de plus lugubre, ce fut un prêtre qui vint et les suivit en disant :

— Je vous servirai et je vous imiterai.

« Les rois boivent du sang dans des crânes, les prêtres sont gorgés de biens, d'honneurs et de puissances, il faut que le peuple les détruise et que les armées secondent les peuples.

« J'écrirai pour vous une apocalypse saint-simonienne qui sera une œuvre de haine[1]. »

La foule l'écoutait et riait.

Alors ils rentrèrent tous deux remplis d'une tristesse profonde.

Stello regarda tristement le grand Christ d'ivoire.

Le Docteur Noir dit avec une gravité froide :

TOUT EST CONSOMMÉ

Ils regardèrent la statue de Julien. A ses pieds était Luther, et plus bas Voltaire qui riait[2].

1. Il s'agit très probablement de Lamennais, et de ses *Paroles d'un croyant* publiées en 1833, d'inspiration anti-monarchique et anti-cléricale, et à quoi peut convenir ce nom d'apocalypse saint-simonienne.

2. L'explication de cette phrase se trouve dans cette note de Vigny qu'on trouvera à l'Appendice : « Pour mettre en œuvre une Passion sociale comme la réforme religieuse, *il faudrait être aussi fort et insensible que Luther et Voltaire.* » Julien, aux yeux de Vigny, n'a pas été assez fort, non plus que Mélanchton et J.-J. Rousseau, ses frères en enthousiasme.



# APPENDICE

## EXTRAIT DU CARTON Δάφνη[1]

### **Principaux plans et documents pour l'histoire de la 2e Consultation.**

*Notes et observations à mesure que j'écris* Δάφνη

Janvier 1837.

Commencé à écrire *Samuel*[2].

Vues générales sur la 2e Consultation
écrites à mesure que je l'écris

Que ce soit une épopée à triple nœud et triple fable avec *unité de pensée* comme *Stello* et *Servitude et Grandeur* (oraison funèbre de l'armée de la Restauration).

Emmanuel aura trois actions dans trois siècles différents, mais à des époques de fièvre religieuse, et une quatrième fable enveloppera comme un

1. En marge : Pour M. Ratisbonne.
2. Le manuscrit porte tantôt Samuel, tantôt Lamuel. Nous rappelons que l'œuvre projetée s'est appelée aussi *Emmanuel*, puis *Christian.*

cadre les trois premières. Dans ce cadre sera la destinée d'Emmanuel qui se passera sous les yeux de Stello et du Docteur Noir. — Cet homme, le réformateur religieux dans un siècle froid, sera broyé entre l'*enclume* et le *marteau*, et de son sang sortira l'idée. — L'ordonnance, sur le *Théosophe*, comme elle était sur le *Poète* dans *Stello*.

---

— Je m'impose cette loi, que pas un mot ne sorte de ma plume qui n'aboutisse à un rayon de cette Roue dont le centre est la question posée.

---

Les premiers chapitres qui seraient des introductions indifférentes dans d'autres ouvrages sont ici des premiers coups de fleurets que se portent les deux lutteurs, et ils portent.

---

*C'est le Barbare Judaïsé.*
Le changer — moins ridicule et plus blasé[1].

---

Le *Propriétaire* amoureux doit être le type du Bourgeois riche. — Le nommer *Proprio* ou *Prospero*, ou quelque nom venu de *Tellus, Ops, Opimus, Fortunato,* etc.

---

1. Nous ne devinons pas de qui il s'agit. Peut-être d'un personnage qui devait apparaître dans *Daphné?* Peut-être même de Prospero, personnage ridicule qui est un barbare, et que plus loin Vigny accusera de n'avoir plus rien de chrétien.

Pour mettre *en œuvre* une *Passion sociale* comme la réforme religieuse, il faudrait être aussi fort et insensible que *Luther* et *Voltaire*. Les premiers par leur nature *délicate* et *pure* sont les seconds dans l'action : l'application implique toujours quelque chose de grossier.

C'est la nature élevée et non la nature grossière qui est la plus à plaindre. Tout est peine pour elle dans la vie. Sa force idéale est sublime et elle la doit ménager.

---

16 janvier Écrit le chapitre 3.

On ne peut trop attaquer et censurer les sociétés pour tâcher de les moraliser, de les arracher aux intérêts matériels, de les spiritualiser, de les rendre susceptibles d'enthousiasme pour le beau, le bon et le vrai.

Dans l'*Emmanuel*, je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez, par la lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. — Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous. Les plus sensibles en sont morts dans l'*action*.

*Ordonnance* ou conclusion. — Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, en les jetant de votre *aire* inaccessible.

Les consultations[1] seront toujours des *romans satiriques.*

---

En ayant l'air de désespérer des progrès d'un enfant, on les lui fait faire. Il faut lui dire : « Je suis sûr que vous êtes incapable de jamais vous élever jusqu'à cette hauteur » ; il fait effort et s'y élève. Il faut piquer d'*honneur* les enfants et les sociétés. C'est ce que je veux faire par mes consultations.

Je frapperai juste et, dès lors, ce sera frapper fort, car la France, nation du bon sens, n'adopte pas le faux raisonnement.

---

Abailard naquit en 1079, mourut en 1142, âgé de 63 ans : 29 ans religieux.

Héloïse, en 1164, âgée de 63 ans aussi.

Ramus fut massacré en 1572, à la Saint-Barthélemi.

Il professait au collège de Presle.

---

21 janvier. — La mort d'Emmanuel est heureuse. Celle de Prospero désespérée. Jean Loir tombe dans des fureurs de taureau échappé lorsqu'il voit ce qu'il a fait. Il s'enivre pour se défaire de la lueur de raison qui l'embarrasse.

---

22.

Le propriétaire amoureux,

1. Du Docteur Noir.

L'ignorance impertinente et fastueuse des gens du monde se rit des coups que frappe la critique sur les Poètes.

---

23.

A la fin du livre, il[1] devient Receveur général des finances. — « Ne t'ai-je pas dit (à l'ouvrier Jean Loir) que tu devais nous secourir et te battre pour nous ? etc., etc... — Oui. — Tu l'as fait ? — Oui. — Tu es un héros ; que te faut-il de plus ? »

Loir a cru et suivi Samuel. — Samuel lui a tout ôté et [a] jeté le crime dans sa famille, et ne lui a rien donné à la place : il tue Samuel.

26.

Note matérielle. — *Stello* a 271 pages de mon écriture, 302 1/2 d'impression dans la troisième édition, la meilleure.

Emmanuel, ou Samuel, est dévoué, mais en aveugle. Stello ne l'est pas moins, mais le Docteur Noir voit, et l'arrête.

28.

Samuel[2], vous allez plus vite de deux siècles que les Peuples ; ils ne peuvent vous suivre ; — vous êtes leur martyr à cause de cela. — Puissiez-vous recevoir votre récompense !

A Stello. — Mais il ne saura même pas après lui ; il meurt ignoré et ne laisse ni les œuvres ni la mémoire de ses paroles et de ses actions.

1. Très probablement Prospero.
2. C'est le Docteur Noir qui parle.

## *Vue générale de composition.*

1.

Samuel a été blessé à la poitrine par un homme de ce même peuple pour lequel il s'était dévoué. — Dès ce moment, il renonce au combat et demeure dans un étonnement profond.

Le Docteur lui lit *Daphné.*

2.

Il[1] découvre que c'est Jean Loir qui a blesse Samuel.

Il lui lit des lettres de Mélanchton.

3.

Il voit que Jean Loir avait été poussé par Prospero.

Il les confronte.

Il raconte J.-J. Rousseau.

---

1. Le Docteur Noir.

Le Christianisme va toujours s'affaiblissant et montrant sous sa robe usée le *Platonicisme* toujours vivant. [Indiquer] combien de temps il a fallu pour accomplir cette idée, et que ce n'est que dans les époques de fièvre religieuse que les coups ont pu réussir, et réussir à quoi ? à ôter le vêtement pour laisser l'homme nud. — Quel manteau avez-vous à lui jeter à présent ?

---

2 fév.

Écrit le chapitre : Christ et Antechrist. — Qu'il y ait à la fin du volume un *Dialogue imaginaire entre Julien et Jésus*[1]. — Stello l'entend distinctement.

---

— L'*Amour*, le Poète, Stello, cherche le beau et le bien : l'*Intelligence*, le Philosophe, le Docteur Noir, cherche le vrai.

Il dit que le vrai est que les hommes ne sont pas dignes du beau et du bien.

---

2 fév.

— Vous voyez, dit le Docteur Noir, que Samuel aurait mieux fait de jeter ses idées comme vous ferez les vôtres dans une forme toute philosophique ou poétique, que de se jeter, à corps perdu, dans le flot grossier pour lui faire rebrous-

1. Peut-on assez regretter que Vigny, le Vigny du *Mont des Oliviers* et de *Daphné*, n'ait pas écrit ce dialogue ?

ser chemin. Mais il ne pouvait que ce qu'il a fait parce qu'il n'était ni tout à fait Poète ni tout à fait Philosophe.

— On ne sait si Samuel est un homme ou un enfant.

---

Un chapitre intitulé : *Le Monde est froid.*

---

6 fév.

Samuel s'est effrayé de voir que, comme prêtre, il ne pourrait rien sur les esprits. Il élève les enfants et, après la communion, ils s'enfuient et deviennent des hommes légers et froids, sans enthousiasme religieux, sans exaltation. — Il s'en désole et se demande si la société se glace et si la terre est gelée.

Stello, commisération, *Hélas!* éternel.
Le Docteur Noir, mépris, *Pourquoi?* perpétuel.

---

6 fév.

— Après les trois drames. — Stello entre tout à coup trop avant dans les idées de Samuel au moment où le Docteur l'avait guéri et lui occasionne une telle rechute qu'il va se faire jeter à la rivière.

Martyr inconnu ! C'est vous, Stello, qui l'avez perdu. Il a cru encore à la possibilité de l'application de la Poésie à la vie, ne voyant pas combien la race humaine est grossière.

— O Samuel, vous croyez être religieux, non, vous êtes philosophe. — Si vous étiez religieux véritable, vous seriez resté aux pieds de la croix.

---

7 fév.

Arrêté le plan de Daphné qui n'était pas assez simple. Ceci est trop tragique pour un poème. C'est un Drame que je ne puis garder pour la scène parce que nul gouvernement ne le laisserait représenter.

---

Faites venir la religieuse, dit le Docteur Noir. — Que pensez-vous, ma sœur, dit-il, lui prenant la main avec égards, des écoles d'Alexandrie et de celles de Carthage, etc., et sur le Christ? — Elle rougit à la première question, pleura à la seconde, parce que l'effronterie de ces questions lui parut impudique. — « Combien de malades avez-vous secourus? » — Elle raconte le nombre des sœurs qui sont mortes en les soignant.

— Celle-ci est vraiment religieuse, dit le Docteur Noir; vous n'êtes, vous, que des demi-philosophes et des demi-poètes, vous qui ressemblez à Samuel.

---

— Vous vous écrivez, ô mon cher Samuel, des paraboles apocalyptiques pour vous faire, entre vous, de petites frayeurs, en ressuscitant pour

votre usage les vieilles peurs que personne n'a plus[1].

Les victimes de tout cela sont les êtres simples de cœur et faibles de nature qui sont pris par votre exemple.

---

L'art est la religion, le spiritualisme moderne : tendance vers une autre foi.

---

Stello le Poète a l'enthousiasme pur qui se connaît ; la religieuse, l'enthousiasme pur qui s'ignore, la foi simple, mais ignorante et illettrée.

*Samuel.* — La volonté ardente et impressionnable, mais peu intelligente et bornée par la vue trop courte de l'Église, seulement cercle trop étroit (?). — Il est sincère dans l'idée de l'affranchissement de l'espèce humaine et la réalisation de la liberté et [de] l'égalité chrétienne... [2].

---

D. N. [3]. Saint Augustin est un avocat et un journaliste.

— Polus (*Gorgias* de Platon). — Le *Théagès* de Platon fournit Demodocus à Chateaubriand.

Charmide. — Phénix. — Phèdre.

1. Raturé : auxquelles on ne croit plus. Ceci semble adressé directement à Lamennais, à l'auteur des *Paroles d'un croyant.*
2. Ici, deux ou trois mots illisibles.
3. *Daphné.*

11 fév.

X. fait honte à Julien du Christianisme et le presse de le quitter. Julien est fervent, mais, quand il découvre l'Arianisme, il s'éloigne et revient au Platonisme. — Une conversation de Libanius avec Phèdre à Daphné renverse tout. – Phèdre conseille à Julien de quitter la vie parce qu'il perd la race humaine.

---

D. N.[1].

Quel est donc votre projet? Quel est le fond de votre pensée? Stello s'incline, reçoit quelques mots dans son oreille.

— C'est, dit Samuel, cette passion nouvelle de secourir l'humanité et de lui donner à la hâte cette direction si sûre. — Ce n'est pas cela, dit le Docteur Noir, — il se trompe lui-même et sur lui-même. — Lisons... *Daphné* suit.

— La M.[2]. — Une assemblée de directeurs de famille et d'épouses enrégimentés à un Pape démocratique rendraient ce Pape tout-puissant. — Belle théocratie.

---

22 avril.

Le juif a payé la Révolution de Juillet parce qu'il manie plus aisément les bourgeois que les nobles. — Le juif paie Prospero et paie J. Loir, l'ouvrier vrai. — Ce juif est beau, gros, pâle,

1. Toujours *Daphné*.
2. Lamennais.

heureux et triomphant des Chrétiens qui adorent le veau d'or dans tous les pays. — Au dernier chapitre, il raconte que le Grand Turc et le Pape l'ont également bien reçu et qu'il a acheté une croix à un Empereur et l'autre à un Roi. — Le monde est à lui. — Les Duchesses font les honneurs de ses salons, quand il veut, et les Barons chrétiens sont ses humbles serviteurs.

---

Samuel remarque un nom juif, le même, dans les trois histoires. — C'est la famille à laquelle il a affaire.

---

23 avril.

Toutes ces *Consultations du Docteur Noir* aboutiront à la déification de l'intelligence et à la peinture de ses peines.

---

Daphné. 5 mai.

*Si tu es bien, tout est bien.* S. V. B. E.

Si vales bene est.

C'est la formule des lettres antiques qui, presque toutes, commencent ainsi... V. celles de Cicéron à Atticus.

---

*Vue générale.* — Après avoir profondément réfléchi, j'ai vu que la majorité incommensurable des lecteurs se méprennent éternellement sur la pensée des défenseurs de l'*Enthousiasme*

et de l'*Idéalisme*, si, à l'exemple de Cervantès et de Molière (*Misanthrope*), ils le peignent ridicule pour le montrer disproportionné. C'est pourquoi j'ai entrepris de le peindre, non *ridicule*, mais *malheureux*, afin que, la *Pitié* étant excitée au lieu du rire, on ne pût se méprendre et que la *société* s'accusât et non lui.

La société se méprendrait sur l'intention de l'écrivain s'il peignait la vertu ridicule.

---

7 mai.

Sur Samuel.

Il a trouvé les prêtres si prosaïques, si vulgaires et jouant d'une façon si profane avec le Christianisme, qu'il l'a cru mort et a résolu de seconder la première religion nouvelle qui se présenterait. Le Peuple n'a pas voulu de lui et l'a accablé sans le comprendre. Récit de ses désespoirs et de ses passions. (— Et moi! dit la religieuse.) — Il se fait trappiste, et elle va soigner des cholériques jusqu'à ce qu'elle meure.

---

Le noble enthousiasme se condamne lui-même plutôt que de nuire.

---

La religieuse pâlit un peu, mais ne fait point de scène. — Une lettre instruit le Docteur seulement.

---

19 mai.

Le plan de Daphné me mécontentait. — Je

l'ai refait aujourd'hui définitivement. Les Banquets sont d'une forme plus antique et résument mieux la vie de Julien et les idées de l'époque. — La philosophie sociale se discutait dans les banquets, comme, au moyen âge, au Conclave, à présent, dans les parlements.

---

Le Juif de Samuel (en 1837) se trouve volé par Prospero et dit : « Le Bourgeois chrétien actuel a cela de particulier qu'il n'est plus chrétien et qu'il est plus habile juif que nous. »

---

25 mai.

Lu et traduit Grégoire de Nazianze, le second volume, contenant ses Poèmes, *De vita sacra* etc., etc.

---

2 juin.

Lu les lettres *de saint Jean Chrysostome.* Ses craintes des Isaures qui ravageaient tout.

---

Les moines, dit Libanius (certaines gens habillés de noir) courent en troupes faire la guerre aux temples, en abattant les toits et les murailles, brisant les idoles, renversant les autels et tuant les prêtres qui voulaient s'y opposer. — Ils font plus de désordre encore dans les campagnes que dans les villes, — et c'est là l'origine du nom de

*Païen* parce que les *Paysans* — *Pagani* (de *Pagus*, bourg), — défendaient ardemment leurs temples.

---

— Dialog. — Saint Jean Chrysostome reproche aux habitants d'Antioche de sortir avant la célébration des mystères, sitôt qu'ils ont écouté une de ses *Homélies*, — *comme si vous veniez d'entendre un musicien*. Vous vous retirez quand nous avons cessé de parler.

---

— Dial. — Qui est la cause des désordres? l'amour des richesses, maladie incurable.

— Je souris, dit le juif, car il venait de m'emprunter pour ses moines.

---

Dans le ton des lettres et homélies de saint Jean Chrysostome, on sent l'homme qui pressent la chute de l'Empire, inévitable, prochaine.

---

Ses homélies et ses discours sont de mauvaises et pesantes déclamations de rhétorique. Des sermons adressés aux habitants d'Antioche, contre les juifs, etc...

— Ses lettres mêmes ont la même pesanteur. Les anciens faisaient toujours de la belle phrase et de la rhétorique, et voulaient vaincre la douleur par la dialectique quand ils consolaient un ami.

Δ[1]. Une idée en trois actes, comme *Stello*, *Sc* *et grandeur militaires*.

δ[2]. Mon cerveau, toujours mobile, travaille et tourbillonne sur un front immobile avec une vitesse effrayante. Des mondes passent devant mes yeux distraits, entre un mot qu'on me dit et le mot que je réponds[3].

---

D. N.[4].

Le Désir. — Un désir perpétuel qui n'est jamais satisfait produit l'action, mais il vaut mieux l'écrire que de le satisfaire. Il en reste une gloire plus vraie. — La gloire d'Auguste appartient à toutes les circonstances et presque tous les hommes de son temps. Celle de Virgile à Virgile.

---

Julien.

Ces misérables sont par trop plats ; les voilà qui m'ennuient de leurs éléphants sacrifiés à Neptune. Ils ont pris au sérieux tout ce que je leur avais dit et, prenant le corps de mon idée, ils en ont perdu tout à fait l'essence. Quelle insupportable vie !

---

1. Daphné ou en grec Δ(άφνη). Vigny en marge a dessiné un grand triangle, jouant sur la forme de la lettre majuscule Δ qui est aussi celle d'un triangle.

2. Toujours δ(άφνη).

3. Cette réflexion, découpée sans doute par Louis Ratisbonne dans les notes concernant *Daphné*, a déjà paru dans le *Journal d'un Poète;* on la trouve citée en particulier dans le bel *Alfred de Vigny*, de M. Paléologue.

4. Toujours *Daphné*.

Lamennais a dit : un philosophe *doux et humble de cœur* et un philosophe chaste seraient le phénomène le plus inexplicable ; mais jamais on ne se trouvera dans l'embarras de l'expliquer.

Il ne se souvient pas de *Julien l'Apostat.*

---

5 juin[1].

p. 46. *Ceinture de la Reine.* α. PLATON, 1er *Alcibiade.* Les Isaures, Lettre de S. J. Chrysostome.

p. 56. *Hist. de Julien*, p. 447. — Le fils du charpentier, etc.

16 juin.

p. 62. Carthage où l'on adore *Vénus-Uranie* (SALVIEN). — *Traité de la Providence,* écrit en 440.

24 juin.

Saint Chrysostome :
Du commerce des femmes.

page 70. — L'Église.

On ne peut exprimer le scandale qu'ils causent dans l'Église. Ils vont recevoir ces jeunes filles à l'entrée de l'Église et leur servent d'eunuques; ils écartent ceux qui pourraient les incommoder dans leur passage, ils marchent devant, d'une contenance fière et orgueilleuse. Ils les servent pour se rendre plus agréables, pendant qu'on célèbre les saints et adorables mystères. Ces in-

1. Ici commencent diverses références relatives aux lettres de Joseph Jechalah.

fortunées créatures les en aiment davantage. — Elles s'applaudissent de leur extravagance; ce qui devrait étouffer leur tendresse, c'est ce qui la redouble.

---

28 juin.

p. 74. — Le livre de la sagesse et l'Évangile de Saint Jean.
Gibbon. — Histoire de la Déc... L. 4.
page 71. — Sa sœur adoptive.
Saint Chrysostome.
p. 73. — Mêlé d'eau de mer. — Athénée L. I. xxxii.
Philosophie juive. — Eusèbe. — *Préparation évangél.* — 8, 9, 10.
p. 54. — Les cuirasses. Julien. *Éloge de Constance.*
p. 68. — Détail du repas. — Athénée a fait une véritable carte du restaurateur du temps de Marc-Aurèle et de Commode (L. 12).
p. 76. — Sur Saint Athanase, Gibbon.
p. 77. — Apétius, Gibbon (T. 4)
p. 78. — Chevaux de poste (Ammien dit : *quæ progressa fusius aluit concertatione verborum : ut catervis antistitum jumentis publicis ultro citroque discurrentibus per synodos, quas appellant, dum ritum omnem ad suum trahere conantur arbitrium, rei vehiculariæ succideret nervos* [1]).

---

1. Ammii Marcellini Rerum gestarum XXI, 16.

6 juillet.

L'adoration et les *Codes* sont les deux parties de la religion. — Or l'histoire prouve que les âmes capables de réelle adoration et d'extases ont été toujours disproportionnées, et mal comprises par les hommes. — Ceux qui les ont conduits ont simulé l'adoration.

Les *enthousiastes,* adorateurs de la divinité, jettent les hommes dans les voies malheureuses parce qu'ils vont trop vite dans l'avenir et marchent à trop grands pas.

Julien, Mélanchton, Rousseau, se repentent et souffrent en voyant ce qu'ils ont fait.

---

10 juillet.

La Religieuse qui aime Samuel jalouse de Dieu.

---

L'Élection. — Dénouement. — Samuel croit qu'il sera élu; mais les Barbares savants ne savent élire que selon leur intérêt privé et pécuniaire. — La grossièreté de l'élection. Comment elle se fait. — La fausseté de ce principe. C'est le juif qui est élu.

---

Julien, Julien, tu as retardé le Soleil de deux années! N'est-ce pas assez pour ta gloire, impérial Josué!

---

14 septembre.

La seconde consultation a la forme d'une pyramide. Daphné en est la large base; + et +[1] sont posés au centre et au sommet, et Samuel couronne l'édifice.

---

p. 96. — Les Samaritains, le Temple, etc., etc. — T. 1, 93. 2, 438.

La mollesse du Christianisme était telle qu'en Égypte les Évêques adoraient en même temps Sérapis et le Christ (Salvien).

Libanius doit relever cet incroyable arrangement et compromis des deux cultes.

Grand. et décad. politique des Romains dans la Religion, p. 224.

---

17 septembre.

Dans la seconde nouvelle doit être le caractère plaisant d'un imprimeur qui se croit supérieur à Luther, et Calvin, et Mélanchton.

---

17 septembre.

Samuel a cette *religiosité organisatrice* qui cherche toujours le Code dans les religions. — La sœur Saint-Ange a la foi simple qui aime Dieu et aime tous les hommes pour Dieu. —

1. Mélanchton et Rousseau.

Samuel remonte à la foi naïve ou plutôt, faisant effort pour y revenir, y succombe. — Sœur Saint-Ange l'emporte au ciel par ses exemples.

Il a entendu les discours des sectaires qui ont exposé toutes les doctrines religieuses actuelles : saint-simoniennes, phalanstériennes, etc. (écrire et résumer les principes sans NOMS PROPRES).

---

p. 105 — l'Empire à deux doigts de sa perte (*Lettre de Julien à Artatius*).
p. 106. — Édit de Julien. — *Julien.* — Fragm. Ep. XI. IX. LXII.

---

27 septembre.

Libanius regarde Daphné brûler et s'écrouler, en souriant : — Elle ne peut périr, dit-il, elle ne peut périr.

---

p. 113 — Saint Antoine mourut en 356.
p. 112 — Paul Catena — chrétien favori de Constance — Rhéteur, puis envoyé comme juge, et si cruel envers les Païens qu'on le surnomma *Catena*.
— Maris, évêque de Chalcédoine.

---

1er octobre 1837.

Après la lecture de *Daphné,* Stello s'arrête et dit : il y a ensuite une page toute couverte de

notes de diverses écritures. — Salvien, en 44?
après J.-C., puis un jésuite en .....

Samuel agit[1]...

Le Docteur Noir raconte Mélanchton ; il dit que Mélanchton prit un livre intitulé *Daphné* et y écrivit : « Nous sommes tes seconds Ariens, ô Christ! Seigneur Christ! — Pauvre Julien! »

J.-J. Rousseau prit *Daphné* et y écrivit : — « Ah! Julien, je ferai comme toi, contre-révolutionnaire que je suis. » — Il se tue.

---

Récit de Paul de Larisse.

Les Romains et les Grecs mouraient sans penser à aucun Dieu, les Barbares faisaient le signe de la croix.

---

6 octobre.

Ni Julien, ni Mélanchton, ni Rousseau n'avaient de familles.

La famille est détruite par les réformes prétendues sociales. Elles ne peuvent jamais se faire par à-coup. Samuel a sacrifié sa famille à une société qu'il croit enthousiaste, et il se trouve que lui seul avait le véritable enthousiasme divin.

1. Entendez : A cet endroit du plan, après la lecture de *Daphné*, l'action du roman moderne reprend, Samuel agit. Puis le Docteur Noir raconte Mélanchton etc.

HISTOIRE DE SAMUEL

Il a abandonné la famille pour la vie publique, et son vieux père se repent de l'y avoir poussé lui-même en lui disant toujours d'être un homme comme Napoléon[1]. — Samuel veut être plus, et veut être un prophète religieux et réformateur. — Il se ruine à cette roulette — il s'épuise à cette masturbation de l'âme; il ruine et perd sa mère, ses sœurs et son père. Il va se jeter à la Trappe pour se punir et il y tue sa pensée.

Ce n'était pas entièrement sa faute, mais celle du monde qui se refroidit et où l'*Enthousiasme est dangereux ou ridicule.*

---

Lutte de la famille et de la vie publique. — Samuel a sacrifié tout pour ses parents. Ils se sont habitués à son sacrifice perpétuel et ont fini par trouver tout simple. Il se révolte à la fois contre tout, le couvent et la famille, ayant vu les misères du peuple et animé par l'amour de l'Espèce humaine et le désir de son bien-être futur.

Mais il revient au désespoir chrétien.

---

13 octobre.

Le monde se refroidit. Le feu sacré de tous les enthousiasmes s'est réfugié dans les Poètes. — Qu'ils restent

1. Cf. Stendhal, *passim.*

maîtres d'eux-mêmes et ils s'en pourront nourrir et faire fumer dans leur cœur leur encens à la divinité.

---

La Poésie, c'est l'*Enthousiasme cristallisé.*

---

117. Les Poupées divines — Julien, *Misopogon.*

108. Toute la théorie du Νοῦς est extraite du Discours en l'honneur du Soleil-Roi (de Julien) adressé à Salluste...

---

29 octobre.

Le père de Samuel veut que l'on conserve le Christianisme indifférent qui existe avec le matérialisme dans les mœurs et les travaux industriels. — Son fils veut l'Enthousiasme agissant qui renouvelle la foi, voyant que l'Église même est indifférente aux souffrances du Peuple. — Mais il est terrassé, ayant vu le dévouement de sa vie et de sa fortune méconnu, et le Peuple chez qui il voulait planter la bannière chrétienne devenu indifférent à l'Enthousiasme qui le transporte, et hostile à son entreprise.

S[1].

Ce livre est un roman imaginaire qui renferme trois romans historiques.

1. S(amuel).

Le D. Noir. — Tout bien considéré, j'aime mieux la folie du fils que la sagesse du père.

---

## Notes

O mon père, mon père, s'écria le jeune homme, c'est moi qui suis Julien que vous avez condamné.

Le bon Libanius s'avança et entr'ouvrit ses yeux à demi, et il dit : « Ah ! oui, c'est bien toi, c'est bien mon enfant, » et il cacha sur sa poitrine et sous sa barbe blanche la tête de son élève qui ne fit aucun effort pour retenir ses larmes devant ses amis.

---

Constantin l'apostat, dit Julien, a le premier quitté la religion de nos pères.

---

L'oisiveté et la résignation des chrétiens sont insupportables à Julien.

---

Au repas.

| | | |
|---|---|---|
| S. Jean Chrysostome. | 20 ans | avocat |
| Libanius | 80 | |
| Basile | 35 | avocat |

---

Tes efforts ont été inutiles pour élever au Pla-

tonique amour divin la multitude grossière. — Que faire donc?

Nous faire chrétiens.

Basile. — Je le suis déjà.

---

Samuel.

L'Enthousiasme du Prêtre aimant comme saint Augustin et saint Jérôme est aussi peu compris que celui du Poète, des hommes auxquels il se mêle et en qui il cherche un sentiment pareil au sien. Samuel n'a trouvé que dans la jeune sœur un sentiment égal; mais il est machinal et tout d'obéissance.

Elle est sans intelligence.

---

20 juin.

Les sœurs adoptives — mœurs curieuses.

Il faut peindre l'entrée à l'Église des habitants d'Antioche.

---

Saint Chrysostome.

Apologue des religions dit sur *Antioche chrétienne :*

— Les femmes vont devenir inutiles; les jeunes garçons prennent leur place. Ce crime abominable se commet avec toute sorte de liberté, et il est presque passé en coutume, on n'en rougit plus. Ceux qui le commettent s'en font hon-

neur, croient être à la mode et passent pour galants hommes. — Ceux qui ne s'abandonnent pas à ce désordre en ont la réputation ; premièrement, parce que le nombre en est fort petit et qu'ils sont confondus dans la foule de ces criminels[1]...

---

16 décembre 1839.

Vue générale.

*Daphné* démontre l'ancienneté de la négation philosophique du christianisme, mais que dès lors il pouvait se trouver un homme qui pensât qu'il était bon de ne pas le détruire pour conserver et perpétuer le trésor public de la morale.

La seconde partie démontre que les philosophes ont regretté leur ouvrage[2], quelle femme ils ont formée, et quel homme pareil à Théodore... (le jeune homme alors veut être catholique).

La troisième est le trouble désespéré, le cri du jeune Trivulce, qui s'écrie tout est vieux, le saint (?) est mourant, mais le *philosophisme est mort.* Ceux qui le parlent radotent et divaguent. Il n'y a de vrai que ceci. Il prend un fusil et ·rt. (Voici une machine bien parfaite et qui médie à toute chose au monde.)

Le Docteur. — L'action folle !

1. Interrompu.
2. Ici, en marge : Théodore, peut-être un autre nom encore de Samuel, Emmanuel ou Christian.

Trivulce. — Eh bien! oui! folle si vous voulez, mais je suis fils de mon père, je veux être Roi à mon tour, ne fût-ce que pour un jour.

Un jour de pouvoir et la mort après, allons! allons!

Les deux jeunes gens les suivent comme des séides et brûlent leurs livres avant de sortir.

Le Docteur. — Quand Trivulce sera dictateur, je rirai bien.

---

Les contradictions de Rousseau sur la morale. Il en donne le cœur pour principe et plus tard dit que le cœur ferait d'un homme le plus grand des scélérats.

Mais qu'est-ce que la morale et le bien moral? — L'arbre de la science, quel est-il?

---

19 octobre 1840.

## FRANÇOIS[1]

*Seconde consultation.*

### Daphné

Le château de cartes de la raison humaine s'élève dans la première partie du Livre.

Après la lecture de ceci j'ai été jeté dans une

1. François devait être un autre nom de Christian.

grande douleur, voyant que la morale que ces sages proclamaient était si incertaine et si vague qu'ils regardaient comme des songes mes douces réalités que j'aimais à croire.

---

## Désordre

Le Juif a été humilié par l'abbé Maximilien. — Il n'a pas voulu voir François. — La jeune fille séparée violemment par son père vient en secret le visiter dans son atelier.

Le château de cartes démoli par l'abbé chrétien Maximilien qui déclare que le bien et la vertu ne peuvent pas se prouver par la raison, ni le sentiment; qu'il faut l'autorité, c'est-à-dire l'assentiment des masses.

L'abjuration. — Julia abjure, et la lumière du Christianisme, le flambeau, va venir jouir de cette abjuration, — on l'attend, — mais à la fin du livre il revient dire : « Il n'y a pas de Christ ». — Il vient de Rome, et a jeté son bâton de pèlerin.

Scène. — Julia. — Son père le juif, — riche et bienfaisant banquier, — assez bonhomme, fait au prêtre Max, un discours plein de sagesse[1].

François, épié par les communistes jaloux, ses cousins, est tué par eux au milieu du choléra. Il est déclaré par eux empoisonneur. — *Il a quitté la blouse,* c'est le cri de ses ennemis.

---

1. Cf. à la page suivante, *De plusieurs choses* etc.

Idée. Tous les crimes viennent de faiblesse ou de bêtise.

## SAMUEL[1]

### Table

C. 1. — La foule.
C. 2. — Les livres.
C. 3. — Le pays latin.
C. 4. — Le propriétaire amoureux. — A faire dominer par un jeune juif, type de l'homme réel de la génération actuelle.
C. 5. — Le Christ et l'Antechrist.
C. 6. — Samuel.

### Livre II

C. 7. — Daphné.

## *DE PLUSIEURS CHOSES JUDICIEUSES QUE DIT LE JUIF.*

Je ne puis comprendre, messieurs les Chrétiens, comment vous avez encore l'assurance de continuer le jeu muet du dédain à l'aspect d'une créature de notre nation, et comment vous osez

1. En marge : *Stello* a 271 pages de mon écriture.

nous refuser vos femmes lorsque vous nous donnez vos âmes. L'esprit du gain n'est-il pas tout ce qui vous enflamme aujourd'hui? De quel autre enthousiasme êtes-vous saisis que de l'admiration pour la richesse? Vous si disposés à tout vendre, comment vous étonnez-vous que nous le soyons à tout acheter?

Je ne vois pas quel droit aurait un fidèle ou un croyant à faire le difficile pour me recevoir, quand le Pape m'a familièrement admis à lui baiser la main et que le Grand-Seigneur m'a fait une réception magnifique. Je suis chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique en Espagne, et l'Espagnol, l'Italien et le Turc ont été flattés de me voir agréer de bonne grâce leurs distinctions. — Ne savent-ils pas bien tous trois, à la seule forme de mon nom, que je suis un impur et un maudit?

Me suis-je caché de ma race? ne l'ai-je pas au contraire fièrement avouée? n'ai-je pas écrit Israel sur ma maison? ne suis-je pas exact au Sabbat plus que vous tous à la communion? ne vais-je pas mettre à l'enchère la clef du Lévitique en payant plus cher que nul de mes frères? Il faut donc que les chefs de votre foi sentent le prix de ma poitrine et de mes épaules qu'ils chargent de brimborions d'or faux et de mauvais émail. Et que peut valoir, je vous prie, ma poitrine? Comment ont-ils jugé le cœur qui bat en elle? savent-ils si c'est celui d'un père, d'un ci-

toyen, d'un amant ou d'un bourreau? Se sont-ils enquis si j'avais une âme et s'il sortait de cette âme des paroles dignes d'admiration? Non assurément, et aucun d'eux ne dirait sérieusement qu'il s'inquiète de mon affection ou de mes pensées. J'en conclus que s'ils attachent leurs fariboles d'épaulettes et de cordons sur ma poitrine, c'est qu'il la savent faite d'or et que l'or pur vaut mieux que les galons dorés.

Il était arrivé au plus grand enivrement de lui-même.

— Ah! que je voudrais connaître celui qui osera nier ma puissance! Je voudrais le voir pour lui demander qui en sait plus que moi dans la philosophie, la politique et même les arts dont vous parlez quelquefois?

— Mon jugement est toujours le bon. Qui oserait avoir un autre avis?

— Et que deviendraient mes dîners pour lui? ces dîners qui attendrissent les cœurs? — Ce qu'un dîner donne d'attendrissement à certains yeux n'est pas capable.....

Et les voix des élections, à qui pensez-vous qu'on les donne si ce n'est à moi quand je le voudrai? Croyez-vous que ce soit à ce vieux noble qui vit et écrit dans son château? de quoi sert-il? A ce riche industriel maître de six grandes fabriques? il les fait travailler, mais le travail est toujours la peine et la fatigue, c'est l'ennui par conséquent. Est-ce à ce bon vénérable fermier? aristocrate nouveau qui donne l'exemple grossier de l'ordre et d'une vie sévère?

Mais parlez-moi d'un homme comme moi ! un ami véritable qui leur prête à intérêt et leur donne le moyen de satisfaire le luxe du moment et d'éclipser le voisin. J'établis entre petits voisins une émulation honnête. « Quoi ! cette dépense, vous ne la feriez pas, vous? etc... »

Ils se piquent et marchent. Leurs voix sont à moi, pour ce que je voudrai. — On peut ensuite tirer parti de ces voix et les revendre cher. Il y a là encore de bonnes affaires.

Ces gens-là, de quoi ont-ils besoin? Ce n'est pas d'avoir une réelle fortune, mais de faire croire qu'ils l'ont. Acquérir une grande fortune est une chose fatigante, en soi, et quelque mauvais et rapides, déshonnêtes et sûrs qu'en puissent être les moyens, cela exige un emploi du temps patient, lent, difficile, une attention soutenue, des privations courageuses.

---

Le juif dit :

Le malheur fut notre père et la persécution notre mère. Nous avons étudié à la lueur des bûchers. Nous savons à présent que nous pouvons être vos maîtres et nous vous avons tous à notre suite. — Vous êtes paresseux et vains, c'est pour cela que vous voilà nos esclaves,
— du plus petit au plus grand.
— Vous voulez faire briller plus d'or que vous n'en avez et alors il vous faut emprunter à notre nation économe.

— A présent vous niez que votre Jésus ait été Dieu. — Nous le savions il y a dix-huit cents ans. Agenouillez-vous donc, et demandez-nous pardon.

Pardon aux ombres des femmes et des enfants, des vieillards et même des hommes brûlés, torturés, écorchés, étouffés par saint Dominique pour avoir été de leur famille et être nés de leur nation.

Agenouillez-vous devant ce peuple que vos évêques et vos saints appellent toujours le Peuple de Dieu.

Faites des processions, brûlez des cierges, frappez-vous la poitrine, marchez nuds pieds autour de nos tombeaux et sur la place de nos bûchers.

---

21 oct. 1844

*Réflexion et fin de la 2e Consultation.*

Les deux religions maîtresses du monde ancien et du monde moderne semblent suivre deux lignes courbes et parallèles.

Dans le quatrième siècle le Polythéisme expirait. Il chercha pour se relever à se réfugier dans la Philosophie alexandrine, éclectique, déiste, qui admettant tous les cultes comme divins, niait la divinité des Dieux et repoussait le Christianisme comme ennemi de la sagesse et de la science. — Mais cette école d'Alexandrie se conformant au siècle et voulant marcher avec

lui devint une philosophie à demi-religion et une religion à demi-philosophie.

— Strauss[1] a voulu, pour sauver *l'idée* chrétienne, sacrifier la fable. Lamennais a voulu, pour sauver sa Théocratie, l'appuyer sur le mouvement populaire de la Révolution de Juillet et fondre le christianisme dans la philosophie et la raison humaine : son dogme s'y est noyé et sa philosophie va se perdre en voulant être dogme.

Le Christianisme en est donc au point où en était le Polythéisme en 300.

Or l'homme qui représente le mieux ce mouvement au troisième siècle, c'est Julien ; si la métempsycose le faisait renaître pour *jouer un rôle pareil*, il prendrait assurément le corps de quelque Prêtre ayant l'esprit de *Strauss* et de *Lamennais*.

— La seconde consultation doit être la vie et une action décisive de ce religieux. = Les évolutions de cette âme à qui pour résultat le Docteur Noir lit les lettres de Daphné.

Le malheureux frappé de terreur devient fou et croit qu'il est *Julien redivivus*. Il croit à sa métempsycose et se jette à l'eau pour redevenir Empereur, être métamorphosé à reculons.

Une nature peut devenir folle par ce chemin-là, rien n'y mène plus droit et plus vite que la théosophie ; — Swedenborg était à demi-fou. La Grèce du Bas Empire était folle lorsqu'elle s'occupait de la transsubstantiation de la

1. L'auteur de la *Vie de Jésus*, parue en 1835.

Vierge pendant que Mahomet cernait Constantinople. Voilà la leçon à donner à la France par cette satire savante du roman philosophique. — Ce peut être le contrepoison de l'indifférence en matière de religion qui a précipité la France dans les controverses du socialisme et ses bouffonneries puériles.

---

La monomanie du socialisme et de l'humanitarisme est d'autant plus séduisante et spécieuse que l'on croit toujours la voir en l'air marcher devant soi comme le poignard de Macbeth et qu'elle semble divine et bien plus importante que les intérêts de la terre.

Qu'est-ce qu'une petite ville comme Constantinople, pouvait dire un Grec, auprès de la grande question de la transsubstantiation de la Vierge qui peut mettre en péril mon salut éternel?

---

5 octobre 1859. Δάφνη

A *Macella,* Julien connaîtra un sage Indien qui lui expliquera la transmigration des âmes et lui dira qu'il a obtenu de l'Être suprême qui est *par lui-même,* d'avoir la mémoire de sa dernière forme.

Il décrit ses souffrances dans sa mère et le désespoir sans terme dont il est possédé en pensant qu'il est condamné à renaître sans fin et à se souvenir éternellement dans les neuf mois de

sa formation, du passé de ses naissances et de ses morts.

Un libérateur lui vient, c'est *Çakiamouni*, le jeune Prince ; c'est le Bouddha par excellence qui va chasser les *castes* de *Brahma*.

— Il apporte le sacrifice et la charité, l'espérance du néant.

Les Dieux ou esprits eux-mêmes sont forcés de passer par l'épreuve, et le Dyona conduit au *Nirvahna* tous les êtres créés.

---

Notes.

Sur Sulpice-Sévère.

Sur Saint-Martin [1].

Page 101. Second dialogue.

— Saint-Martin raconte qu'il voit souvent saint Pierre et saint Paul et les apostrophe par leur nom. Il avait beaucoup à *souffrir* de *Mercure*, mais Jupiter, à ce qu'il disait, est stupide et hébété.

(Il sera bon d'attribuer à Sulpice-Sévère toutes les scènes ridicules de son livre.)

---

Recherches, notes et autorités
écrites à mesure, en travaillant.
Fragmens à conserver.

1. Le « philosophe inconnu ».

Monsieur le comte Alfred de Vigny.

14 juin 34.

Je vous porte bien vite, Monsieur, tout ce que j'ai pu retrouver sur Byzance; si cela ne nous sert à rien, voyez-y mon désir de vous être utile et d'apporter un grain de sable aux pieds de l'architecte : voici une pédante liste de Grecs déjà transmis en latin, qui contiennent, je crois, à peu près tout ce qui a été écrit sur le Bas Empire. C'est là que W. Scott avait puisé toute son érudition et son livre n'en contenait que trop. Je pense que le dernier ouvrage qui en renferme à peu près la quintessence vous évitera bien de l'ennui en vous donnant le moyen de recourir précisément à l'endroit utile de l'ouvrage original : je mesure tout le monde à mon aune et n'ai nullement la prétention de lire un auteur latin de longue haleine. Le Villehardouin avec les notes de Ducange doit encore être utile de la même manière. Si je puis découvrir quelque chose autre, utile ou non, je vous l'enverrai, car on ne sait pas toujours en quelle mine se trouve le diamant, surtout pour ces vieux auteurs, lorsque, comme moi, l'on n'a point encore eu l'occasion d'y faire de recherches.

Veuillez excuser ma précipitation et croire toujours au plaisir que votre présence, vos conseils et votre assentiment, si parfois j'en suis digne, m'apporteront toujours.

Votre obéissant et dévoué,

*Signé :* H. DE TRIQUETI.

Collection d'écrivains de l'histoire byzantine en 36 vol. f° contenant :

1° — Historiæ Byzantinæ scriptores varii scilicet :
Phil. Labbe de Pisantinæ historiæ, etc.
— excerpta de legationibus ex VII auctis ex interpretatione Contoclari, etc.
— Eclogæhistoriarum de Rebus Byzantinis.
— Theophylacti Simocattæ Historia, etc.
— S. Nicephori, etc.

*2° — Procopii Cos. historiarum sui temporis, etc., de bellis imperatoris Justiniani, etc.
— anecdota sui arcana Justiniani historia, etc., et Nicephore Cos. Brienni Commentariorum, etc.

3° — Agathiæ Scholastici de Imperatoris Justiniani, etc.

4° — Chronicon Pascale ab orbe condito ad Imp. Heraclium, cum notis Dom[i] Ducange.

5° — Georgii Syncelli Chronographia ab — Adami ad Diocletianum.

6° — S. Theophanis Chronographia, a Constant° magno, ad Nucti et Tesphilis (?) tempora.

7° — Anastasii Historia Ecclesiastica, etc.

8° — Historiæ Byzantinæ scriptores post Theophanem, usque ad Nicephorum Phocas.

9° — Georg. Cedreni compendium,... ad Isaacum Comnenum.

10° — Constantini Manassis Breviarium Historicum...
11° — Mich. Glycæ Annales... ad mortem Al. Comneni.
12° — I. Zonaræ annales... ad mortem Comneni.
13° — Annæ Comnenæ Alexias sive de Rebus ab Alexia Comneno, etc.
14° — Io. Cinnami de rebus gestis a J. et M. Comnenis.
15° — Niceti Acominatæ chroniatæ Historia.
*16° — Georg. Acropolitæ Historia Bizantina ab an° 1204 ad annum 1261.
17° — Ducæ, Mich. Ducæ Nepotis, Historia Byzantina.
18° — G. Pachymeris Historia M. Paleologi.
19° — — Andronici Senioris.
20° — I. Cantacuseni Historia Paleologorum.
21° — Nicephori Gregoræ Historia Bizantina ab Andromis ad J. Paleologum.
22° — Chronicon Orientale L. ab Ab. Ecchellensi Syro-maronita.
23° — Laonici Chalcocondylæ Historia Turcorum.
24° — Georgii Codini magnæ Ecclesiæ, etc. Liber.
25° — G. Phrantzæ, etc., Opera inedita.
26° — Ans. Bandurii Imperium Orientale.
27° — D. Du Cange Historia Byzantina.
28° — Constantini Porphyrogenetæ Libri duo de Cerimoniis aulæ Byzantinæ.
*29° — Histoire de l'Empire de Constantinople

sous les empereurs français, par G. de
. Villehardouin, avec les observations
de Ducange.

— Cos. Dufresne D. Ducange Dissertatio de Imp. Constantinopolitanorum.

— Voici le résumé de tout le latin des pages précédentes ; c'est

— Histoire de Constantinople depuis le règne de Justin l'Ancien jusqu'à la destruction de leur empire par les Turcs. — Trad. sur les orig. Grecs de Proicope, Agathas, Theophilacte, Simocatte, Nicephore, Anne Comnène, Nicetas, Pachymère, Cantacuzène, etc., par le Président L. Cousin, 1672, Paris, 8 vol. f° ou 10 vol. 12°.

*Traité de la Providence.*

par S. Jean Chrysostome
trad. par Hermant.

Ses lettres en français
et Homélies, 4 vol. par Auger.

Athénée.

Antioche — description traduite de l'anglais.

Mille et une nuits.

Libanius — pro templis.

Eunape — un des sophistes.

Voy. d'Orient de Lamartine, pour Antioche.

Ammien Marcellin

La Religieuse de Diderot.

## NOTE DE LOUIS RATISBONNE [1].

### Seconde Consultation.

Il a voulu montrer que la théosophie ne peut avoir plus de succès auprès des hommes que la poésie. Primitivement il voulait le prouver par la vie d'un Lamennais idéalisé sous le nom d'Emmanuel ou de Samuel. Il y a renoncé, sans doute parce que ce prêtre devenu révolutionnaire lui paraissait manquer de sincérité, et qu'il ne jugeait peut être plus convenable de le représenter comme l'idéal du théosophe.

C'est en 1842 qu'il conçoit alors, après d'autres essais, l'idée de *Christian*. Mais les grands fragments sont antérieurs à cette date, probablement ils remontent à 1837. Dès 1836 il plaçait le sujet de la deuxième Consultation en un temps de révolution. En outre, en 1837, il concevait son *Emmanuel* comme devant avoir « trois actions dans trois siècles différents, mais à des époques de fièvre religieuse », et une quatrième fable devait « envelopper comme un cadre les trois autres ». « Dans *l'Emmanuel*, je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez, par la

1. Nous donnons ici entière la note de Louis Ratisbonne sur *Daphné* dont il a été question dans le P.-S. de la préface.

lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous ; les plus sensibles en sont morts dans l'action. » Ordonnance : « Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, et en les jetant de votre *aire* inaccessible. »

L'histoire de Julien lui paraissait favorable au développement de ces idées. D'abord il voyait, dans cette époque où le paganisme se mourait, mais où le christianisme se décomposait déjà sous l'action des hérésies, une anarchie des intelligences analogue à celle de notre temps. En outre, Julien avait été à la fois homme de lettres d'abord, puis politique : c'était pour Vigny une occasion d'étaler la prééminence des hommes de pensée pure à l'égard des hommes seulement politiques. Avec cela la vie de cet empereur préoccupé surtout des idées religieuses et l'existence de ce grand païen Libanius lui offraient des éléments pour montrer l'importance des symboles religieux, véhicule et garantie des idées morales au milieu des foules faibles et bornées. Enfin ces hommes distingués ou supérieurs qu'il réunit à Daphné, les uns hommes de l'idée pure (Libanius, Jean de Larisse), les autres hommes politiques (Julien), allaient témoigner de la manière dont la foule se comporte à leur égard : Jean de Larisse est lapidé, Julien meurt pour avoir devancé la foule. « Il aurait fallu, dit-il (dans un plan de 1836), que Julien vécût

1486 ans (1836 — 350 = 1486) pour voir l'accomplissement de son idée. » Or quelle était cette idée aux yeux de Vigny? C'est que Julien n'avait pas désespéré de la conversion du vieil empire en face des barbares et du christianisme; il voulait rendre l'Hellénisme élastique jusqu'à absorber en lui les doctrines et les vertus chrétiennes, et repousser l'esprit de retraite et de mélancolie galiléennes qui changeait en timide ou en anachorète plus d'un soldat romain. — L'idée de Vigny dans *Daphné* consiste à prêter assez de génie à Libanius non seulement pour reconnaître la mort du paganisme, mais pour prévoir aussi celle du christianisme par l'effet des hérésies, si les barbares n'y entrent pas avec leur foi sans subtilité, en pénétrant dans l'Empire : le peuple sans cela n'aura plus de religion qui l'entretienne d'idées morales, et le trésor de l'idéal humain est en danger de périr; les barbares en seront sans le savoir les dépositaires par leur adhésion toute simple à la foi chrétienne. La discussion de Libanius et de Julien a pour but et pour effet de convaincre Julien de cette vérité. Et alors Vigny feint aussi que l'empereur, convaincu par Libanius du danger de sa résistance à la révolution, se laisse tuer dans une bataille contre les barbares. « Tout, dit Vigny dans une note, est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes, et l'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : « Tu l'emportes, Galiléen. » J'aime à le faire dire à

Julien comme conclusion de son entretien philosophique. J'aime à penser que s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte. » Vigny alors met ce mot dans la bouche de Julien mourant.

Ce fragment de Daphné est resté dans l'esprit de Vigny comme un des éléments essentiels de la deuxième Consultation. Primitivement, il voulait comme l'enchâsser entre deux fables où il aurait montré Mélanchton et Rousseau se repentant comme Julien de ce qu'ils ont fait (1837). Dans Christian il semble avoir renoncé à joindre deux fables à celle de *Daphné*, laquelle demeure toutefois la pièce essentielle de la deuxième Consultation. Christian est un esprit exact, géométrique, mais tendre et très religieux; il a besoin de démonstration pour toute chose comme Pascal, et il rêve de composer des ouvrages religieux avec cette rigueur. C'est probablement ce Christian que Vigny en 1842 se proposait de peindre d'abord malade, en adaptant le début de l'action aux chapitres déjà composés en 1837 sous ces titres : la Foule, les Livres, le Pays latin. Peut-être aurait-il conservé le chapitre non numéroté qu'il intitule Christ et Antechrist, nécessaire pour comprendre le fragment final de la deuxième Consultation. — D'après le plan du 29 avril 1842, ce Christian est le fils d'un riche banquier juif; il veut être chrétien parce qu'il aime une jeune fille chrétienne. Il a trois amis qui veulent le convertir au Catholicisme, mais ceux-là le font presque mourir de chagrin

parce qu'il entrevoit à travers leur langage l'hypocrisie d'hommes politiques uniquement avides de pouvoir. Quels sont ces trois catholiques? Un plan de 1847, sans les nommer, montre que l'un veut le catholicisme par amour du trône et de l'autel, le deuxième parce que le règne actuel ne peut se consolider sans cette union, le troisième par sentiment d'égalité et de fraternité républicaines. — Christian en connaît un quatrième, un prêtre intolérant (Lamennais), ultramontain, qui lui était enseigné par celle qu'il aime. C'est sur lui que Christian compte. — Il a raison, car les trois chrétiens sont venus tour à tour demander au père de Christian, au banquier juif, de l'argent pour leurs plans politiques, l'un pour la droite, l'autre pour le centre, l'autre pour la gauche. Après les avoir entendus, le père juif, resté seul, veut frapper un grand coup pour détourner son fils d'une conversion. Il rassemble sa famille et, devant Christian, il montre ce que sont les chrétiens actuels et la poésie de l'or et son pouvoir entre les mains de la race juive maîtresse. « Je permettrai au Russe de faire la guerre, si l'Anglais se conduit mal avec moi. Il aura un emprunt. » C'est ici qu'il faudrait placer le fragment sur les choses sensées que dit le Juif. A quoi le fils répond qu'il y a un autre prêtre, un ultramontain, un croyant sincère, et Vigny devait faire résumer par Christian les idées de l'Essai sur l'Indifférence en y joignant celles de J. de Maistre. Puis Christian se retire. C'est alors qu'il apprend que le prêtre ne croit plus au

Christ, qu'il est devenu panthéiste, qu'il a repoussé la jeune chrétienne aimée de Christian en lui révélant l'état de sa foi; la jeune fille, désespérée de ne plus savoir où se prendre et abriter sa croyance, se tue. Christian alors, pour retrouver son amie, se dévoue, soigne les cholériques, mais il est pris pour un empoisonneur, il est déchiré par le peuple et traîné dans les rues. — Vigny terminait le roman en faisant rentrer le Docteur Noir et Stello dans la chambre que décrit le chapitre sur le Christ et l'Antechrist : « On y voyait Luther aux pieds de la statue de Julien, et plus bas Voltaire qui riait. »

L. R.

# TABLE DES MATIÈRES




1813. I. 3

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE




Poètes français du 19e siècle. — G. PELLISSIER.
Poètes français contemporains. — G. WALCH. 3 vol.
Poètes d'hier et d'aujourd'hui. — G. WALCH.
Chanson française — P. VRIGNAULT.
Poètes du Terroir. — Ad. VAN BEVER. 4 vol.
Anthologie littéraire d'Alsace et de Lorraine – VAN BEVER.
Victor Hugo. — Prose. Poésie. Théâtre. 3 vol.
Alfred de Vigny. — TRÉFEU.
Alfred de Musset — P. MORILLOT.
Prosateurs du 19e siècle. — G. PELLISSIER
Prosateurs français contemporains. — G. PELLISSIER. 3 vol.
Journalisme. — Paul GINISTY. 2 vol.
Humoristes français contemporains. — P. MILLE.
Guy de Maupassant. — P. BERNOT.
Ferdinand Fabre. — M. PELLISSON.
Stendhal. — M. ROUSTAN.
Paul-Louis Courier. — J. GIRAUD.
Chateaubriand. — Mémoires d'outre-tombe. P. GAUTIER.
Ch. Nodier. — A. CAZES.
Paul Hervieu. — H. GUYOT.
Les Écrivains de la guerre. — A. FAGE.
Pensées et Maximes. — E. CAZES.
Théâtre contemporain. — G. PELLISSIER.
Auteurs comiques des 17e et 18e siècles. — H. PARIGOT.
Scribe. — M. CHARLOT.
Humoristes anglais et américains. — M. EPUY.
Littérature japonaise. — M. REVON.
Littérature allemande. — L. ROUSTAN.
Littérature anglaise. — A. KOSZUL. 2 vol.
Littérature roumaine. — JORGA et GORCEIX.
Shakespeare. — R. LEBELLE.
Dickens. — L. CLARETIE.
Rudyard Kipling. — Michel EPUY.
Tolstoï. — Ch. NAVARRE.

---

Imp. DELAGRAVE, Paris (2-25).

